

Guy de Pernon

ITINÉRAIRE

poème

Volume I

(1937-1981)

numlivres.fr

Guy de Pernon

ITINÉRAIRE

Volume I : 1937-1981

Poème

2022

Merci à
Mireille Jacquesson
qui a bien voulu se charger
de la correction de ce travail
La mise en page de ce volume
a été réalisée sur Macintosh avec \LaTeX

1ère édition : décembre 2021

Dernière révision du texte le 24 janvier 2026, 16 h 39

Numlivres.fr

Table des matières

Présentation	13
1ère partie : 1937-1952	15
OUVERTURE	17
1937	19
Ma naissance	19
Mes parents	19
Guernica	20
Massacres de Nankin	21
Procès de Moscou	22
Le Zeppelin	23
Mussolini	23
1940 : L'exode	25
Mon père prisonnier	25
Fère-Champenoise	25
L'exode	26
Alerte !	27
Sur les routes	27
Convois	28
De l'Histoire ?	30
Le bout du chemin	30
Les Allemands	30
Le 18 juin	31

Thiers et Pétain	32
Le retour	32
Fère ! Fère !	33
1941-43	34
Dans l'abri	34
Restrictions	35
Ma "ier-ier"	36
Mon père	37
Les "cahiers de Noël"	37
L'avion anglais	38
L'Art et la Guerre	38
1944-1945	41
Grand-père Georges	41
Des V2 !	42
Souvenirs, qu'êtes-vous ?	44
Les américains !	45
Retour...	48
1946-1947	51
L'après-guerre	51
La mer !	53
1948 : Au Collège	55
En 6ème	55
Vélo neuf	55
Allemand ou Anglais ?	57
Pseudo-Latin	58
Travail manuel	58
1949-1950	61
Premiers vers	61
Science-Fiction	61
Un louveteau	62
Vacances à "Fère"	63
L'âne et la carotte	63
Avec l'oncle berger	64
À Namur à vélo	65
1951 : En Allemagne	69
Le "Jamboree"	69
En Allemagne	69
Ulm	71
Dachau	73

À Munich	74
À Garmisch	75
1952 (1) : Le Collège	77
Au collège et premiers émois	77
Des chenapans	77
La lecture	78
Mon père	79
1952 (2) : Reims-Marseille à vélo	80
Un projet fou	80
Le grand départ	81
À Dijon	83
À saint-Jorioz	83
La "route Napoléon"	84
L'affaire de Lurs	86
Mare nostrum !	87
Marseille !	89
Erreur fatale...	89
Éloge de la technique	91
Valence, "Terre Promise" ?	92
1952 (3) : Valence-Reims	95
À la Poste	95
Raskolnikov ?	95
À la Gare	96
Châlons-sur-Saône et Dijon	97
Chez le Commissaire	98
La destinée	99
La mort de mon père	100

2ème partie :1952-1966 **103**

1952-1953 : Du Boy-scout au militant	105
Combler le vide...	105
L'UJRF	107
Au PCF	109
Une élection	110
Premier amour...	111
Mort de Staline	112
Les grèves de 53	113
La chasse aux "RG"	114
La crosse en l'air !	115

1953-1954 : L'École Normale	117
Entrée à l'EN	117
La musique	118
Le canular littéraire	120
Mes études	122
Retour du politique	124
L'Affaire Marty-Tillon	124
La "cellule" de l'EN	125
1955 : Amours clandestines	127
2ème année d'EN : G. G.	127
La Chute de la maison G.	128
La "Motobécane"	129
Le "Vespa"	132
Heureux événement ?	134
Je quitte l'EN !	135
1956 : Un mariage, une naissance	137
Mariage et retour au Collège...	137
Passer le Bac II	138
« Lorsque l'enfant paraît... »	139
1956-1959 : À Francheville	140
Un village... et Léon, le Maire	140
Ma "classe unique"	141
La vie dure...	144
La révolte hongroise	144
La "méthode Freinet"	146
Le "distanciel" à l'ancienne...	149
Naissance de Monique	150
Voitures	152
Fête et voyage scolaire	152
1959-1962 : À Dormans	157
Adieu Francheville !	157
Dormans	159
La "cellule"	159
Ma classe, le logement	160
Turbulences	161
Le temps des cerises	161
À "L'Huma"	162
Rencontres : Chemetov, Tzara, Guillevic...	163
Avec Guillevic	164

La vie à "l'Huma"	165
Brian Patten	166
La revue "Arts & Lettres" : Adamov	168
Un parachutage...	170
1962-1966 : À Reims	173
Départ pour Reims	173
Un logement misérable...	173
Le Service militaire	175
La naissance et l'échec	178
À quoi tient le destin ?	178

3ème partie :1967-1975 **181**

1967-1968 : Mireille et la Fac, "Mai 68"	183
Au café "Le Français"	183
La "Cave aux Poètes"	184
En Bretagne	187
« Panem et Ballones » ?	192
La vie étudiante	193
La "JCR"	195
Le "22 Mars"	196
Le "CARÉ"	196
Les saucisses-frites	198
Bensaïd	199
Après la bataille	200
En Espagne	201
1968-1972 : La ville et la campagne, la Fac, l' Agreg, le CMT.203	
Le HLM	203
Le travail...	204
La politique et les "Lettres"	204
Villocette	205
La ferme des B...	207
Hydraulique	210
Gilbert et la Lune	211
Le progrès ?	212
Le temps retrouvé ?	214
Mariage	215
La Fac : Auteurs et Professeurs	216
CAPES, Agreg	218
Au "CMT" encore !	221

La chronologie	221
Le Voyage au Maroc	225
Vers le Maroc	225
Fez et le souk	227
Dans le Haut Atlas	228
Sur les pistes	230
Le Drâa	231
Zagora	233
Les ksars	235
Le puits	236
Le coup d'état raté	237
Agadir !	239
Au CMT, À Évreux, l'EN.	243
Au "CMT"	243
Évreux	243
L'École Normale	245
Le désastre organisé	247
Des soucis.	248
Cours à Saint-Cloud	249
Alea jacta est !	250
Nomination !	251
Une révélation...	252

4ème partie : 1975-1981 **253**

AGADIR - I	255
Préparatifs de départ	255
Mon frère	257
Le voyage	259
Première installation	260
Le "CPR" : mes étudiants	261
Notre ami Othman	262
Mireille au Lycée	263
Jacqueline, Michel	264
Motos	265
Chameaux !	266
À moto dans l'Atlas	268
Au village	270
Pierre et les crevettes	271
La villa Brouksy	272

l'Apple II	273
Une "startup" ratée	275
Arabe au clavier?	277
AGADIR - II	279
Des amis	279
Omar Khayyam	280
L'arabe, les langues	280
Cheval et fantasia	281
l'"Enduro" du Souss	282
Aéro-club	283
"Lâché"!	285
Frayeurs...	286
Ma thèse	287
Le CAPES de Mireille	289
À Villocette	290
Contrat rompu!	293
Un espoir...	295
... et quelle déception!	297
Du même auteur...	301

Présentation

Ceci est le premier volume retraçant les événements qui ont marqué ma vie. J'ai choisi d'écrire cela en vers pour me placer au-dessus de ce qui constituerait de simples « Mémoires » factuelles.

1ère partie : 1937-1952

OUVERTURE

5 Je n'ai pas de Grand-Bé, je n'ai pas de Jersey,
Pas de tombeau encore, et jamais n'en aurai,
Pour prendre la posture qui sied aux grands hommes ;
Je ne suis pas hanté par les ruines de Rome
Je n'ai pas eu besoin de m'inventer Combray
Mais vu de ma fenêtre aujourd'hui — mon écran

10 Je contemple pourtant non sans effarement
Ce fleuve des années écoulées sous le pont
De ma mémoire dont les piles tiennent bon
Malgré les éboulis, les eaux-mortes, les crues
Et leurs débordements, et tant d'espairs déçus !

1937

Naissance... - Mes parents - Le monde en tumulte - Massacres de Nankin - Procès de Moscou - Le "Zeppelin" - Mussolini et Hitler

15 Ce jour-là ne fut pas pour moi très ordinaire :
Puisque ce fut celui où je vis la lumière...
Il paraît que j'étais un beau petit garçon :
Ce portrait en témoigne de quelque façon.

Ma naissance



20 Mil neuf cent trente sept et le trente novembre,
Mes parents avaient mis un berceau dans leur chambre
Dans la Mairie-école où ils étaient logés ;
Quatre petites pièces sans commodités :
Un simple robinet d'eau froide sur l'évier
Dont la pompe gelait très souvent en janvier ;
Pour nos petits besoins, un seau dans l'escalier,
Dans la cour de l'école il nous fallait aller,
En bas, quand on avait besoin des cabinets...
25 Le dimanche matin, dans un très grand baquet
Où ma mère faisait couler des seaux d'eau chaude
On se lavait s'éclaboussant de chiquenaudes.

30 C'était tout près de Reims, à Saint-Brice-Courcelles,
Dont les grands fleuves sont le Canal, – et la Vesle !
Ma mère était venue de son lointain Péas
Mon père ayant quitté pour l'épouser, je crois,
Le garage "Lheureux" (un nom comme cela
Même à Fère-Champenoise, on ne l'invente pas !)

Mes parents



La mairie de Saint-Brice.

35 Lheureux l'appréciait comme mécanicien,
 Mais ma mère voulait pour lui meilleur destin :
 Il n'avait pour bagage qu'un Certificat
 D'Études, paraît-il, oui, mais dans ce temps-là,
 On savait tout à fait écrire en bon français !
 On n'avait pas encore inventé "distanciel",
 40 Mais mon père a suivi "l'École Universelle";
 Il travaillait le soir sur le petit bureau
 Qu'il s'était fabriqué avec scie et marteau. . .
 Il passa le Concours, au bout de quelque temps,
 Pour les "Ponts & Chaussées", et en fut l'impétrant !
 45 L'institutrice fut fière de son mari,
 Et mon père bien sûr, ne fut pas moins ravi
 De pouvoir arborer casquette galonnée
 Symbolisant son grade de Chef-Cantonnier.

Guernica

50 Mil neuf cent trente six avec ses drapeaux rouges
 C'était déjà bien loin : dans le monde tout bouge. . .
 À Guernica déjà les stukas ont frappé,
 Hurlements de sirènes, maisons bombardées,
 Le feu du ciel tombant sur des gens à genoux
 Implorant de leurs bras tendus du fond des trous
 55 Quelque dieu impassible, ou des prêtres poltrons
 Qui en Franco voyaient l'âme de la nation !
 Ce fut le premier signe du déferlement
 Qui en quelques années mit à feu et à sang
 Une Europe affolée et puis le monde entier.
 60 L'Espagne sacrifiée sur l'autel de l'armée
 Malgré tous les héros de cette Barcelone



Petit peuple effrayé par le tocsin qui sonne,
 Gavroches facétieux, artisans sans échoppe,
 Soldats désarmés, matrones interlopes,
 65 Ouvriers sans emploi, cafetiers, boutiquiers,
 Couturières, vendeuses, charretiers et barbiers
 Toute la lie des rues pour ces grands hobereaux,
 Pour les prêtres, les juges, les banquiers escrocs,
 70 Pour tous ceux dont l'emploi était de ne rien faire,
 Pour tous ceux qui croyaient pouvoir les faire taire,
 Et qui pour ça ont dû semer la zizanie,
 Entre les anarchistes et les autres partis
 Les bolcheviks aidant parfois à la manoeuvre !...
 La confusion, entre eux instillée, cette pieuvre,
 75 Les privait bien souvent de pain et de cartouches,
 Pour mieux venir à bout de leur humeur farouche !

En extrême-orient, l'empire du Milieu
 En proie à des remous qu'on disait séditions,
 De l'ennemi nippon flattait la convoitise.

*Massacres
 de Nankin*

80 Mais devant le péril et quand Pékin fut prise,
 Tchang et Mao alors, comme carpe et lapin,
 Contre les japonais, se sont serrés la main.
 Ce n'est qu'un épisode d'une longue histoire
 Avec retournements, trahisons, et déboires
 85 Pour l'un tout comme l'autre, et massacres sans fin. . .
 Tout avait commencé par celui de Nankin !
 Ce fut cette année là que Francisco Franco
 Fut reconnu par le Japon d'Hirohito.
 C'était partout le règne de ces dictateurs
 90 Qui n'ont cessé de faire régner la terreur
 Et ont assassiné en plus des ennemis
 Tous les récalcitrants dans leur propre pays. . .

*Procès
 de Moscou*

95 En Union soviétique Staline a traîné
 Au banc des accusés ceux qui l'avaient aidé !
 Et non content encore d'obtenir leur tête,
 Il fallait que ceux-là au supplice se prêtent,
 S'accusant de forfaits qu'ils n'avaient pas commis
 Il fallait qu'au cachot où on les avait mis
 S'ajoutât le cachot du reniement, les chaînes
 100 De la mutilation mentale, et de la haine
 De soi comme dernière marche de la farce,
 Pour qu'ils ne puissent plus se regarder en face,
 Pour qu'ils ne puissent pas arguer de la raison
 À l'ultime moment, devant le peloton !
 105 Vraiment cette année là fut d'un bien triste augure :
 Mais ceux qui le savaient faisaient bonne figure,
 Et ceux qui le disaient passaient pour des salauds !
 J'ignorais tout cela, au fond de mon berceau. . .
 Et plus tard je fus même de ceux qui, sincères,
 110 Sans compter, pour cette "cause" se dépensèrent,
 Aveuglés par un monde forcément meilleur,
 Puisqu'il supprimerait la misère et la peur,
 Quand il faisait régner en son sein la terreur !
 C'est une longue histoire, une liste d'erreurs,
 115 Mais pourtant je ne vois rien qui vaille aujourd'hui
 De quoi se dévouer, et se lever la nuit

Pour barbouiller les ponts, même avec du goudron :
 Les slogans ont fait place aux graffitis abscons
 Les revendications se font décoration,
 120 Gribouilles gribouillants des artistes-bidons
 Nous parlent de nature et de petits oiseaux
 Avec le vert livide à la mode rétro !

En ce temps-là déjà, le “Führer” hystérique
 125 Faisait marcher au pas des gens somnambuliques,
 Pour le plus grand bonheur des marchands de canons,
 Et faisait survoler ses immenses ballons,
 En préparant à terre des milliers d’avions !
 Le Zeppelin, auquel avait donné son nom
 Hindenburg, Président, potiche vieillissante,
 130 Et qui servait au Reich de croix gammée volante,
 Brûla comme une torche, image saisissante
 D’une Allemagne prise de folie sanglante.

Le “Zeppelin”

En Italie le “Duce” avait fait illusion,
 Se parant comme un geai de ses plumes de paon.
 135 Les pâtes socialistes sauce Mussolini
 Comme l’avait compris à ses dépens Gramsci,
 Avaient un âcre goût de sang, sous la folie
 Des grandeurs dont ce meneur était épris :
 Ce Rubicon si bien franchi, pour Benito
 140 N’avait été, en fait, qu’un simple caniveau,
 Et Rome avait cédé devant d’autres barbares !
 Il tendait à nouveau le miroir de l’Histoire
 À sa face exaltée se prenant pour Néron
 Et le peuple souffrant n’y vit la dérision
 145 Que des années plus tard, à la fin de la guerre,
 Quand son admiration se changea en colère,
 Oubliant pour le coup que les marais Pontins
 Avaient pourtant été grâce à lui asséchés,
 Et de la malaria ses enfants protégés ;
 150 Mais ils n’étaient pas seuls à avoir cru en lui :
 Churchill avait longtemps échangé avec lui
 Des missives pouvant nuire à sa renommée,
 Et se donna du mal pour les récupérer !

Mussolini

Hitler

155 Mais l'histrion romain qui tenait à distance
Le Führer, le tenant pour un dégénéré,
Ne pouvait parader que par une alliance
Avec Hitler et dut à la fin lui céder.

160 Il est bien délicat de juger dans l'Histoire
Les faits et gestes de chacun : dans ce prétoire
On est souvent juge et partie, et quand le temps
A fait son œuvre, il n'est plus aussi évident
De savoir quel était le bon côté du droit. . .
Quelques grandes figures, des hommes d'état
165 Qui ont conduit leur peuple à la sauvagerie,
Qui ont trompé les gens, par la supercherie
La flatterie, l'orgueil ou maniant la peur,
Ceux-là sont sans conteste à mettre au pilori ;
Mais combien de sous-fifres, de maîtres-chanteurs,
Changeant de direction ou bien de confrérie
170 Mériteraient la corde et n'ont que des honneurs,
Une fois disparus les périls immédiats,
Et servent sans vergogne les nouveaux malfrats !

1940 : L'exode

Mon père prisonnier - Fère-Champenoise - L'exode - Alerte! - Sur les routes - Convois - De l'Histoire? - Le bout du chemin... - Les Allemands - Le 18 juin - Thiers et Pétain - Le retour - Fère! Fère!

- 175 J'avais trois ans à peine, et mon père partit
Rejoindre les armées où il était requis.
Je n'ai gardé de lui qu'une carte postale
Avec une figure de soldat banale,
Envoyée à mon nom mais pour qu'on me la lise
Et disant seulement « À Guigui grosses bises ».
- 180 Mais la chance pour lui fut qu'il soit prisonnier,
Et comme il travaillait pour les Ponts et Chaussées,
L'Allemand eut besoin de gens de ce métier
Pour surveiller les ponts, les faire réparer :
Il ne fit pas partie des trains de déportés.
Les vacances venues, ma mère a décidé
- 185 De prendre "La Peugeot", et de nous emmener,
À Fère-Champenoise, pour y passer l'été.
- 190 La grand-mère Lucie habitait le Faubourg
De Connantre, maison qui avait une cour,
Une grange où grand-père élevait un chevreau,
Qui nous léchait la main, qu'on appelait "bicot".
Nous les enfants n'étions pas conscient de l'orage
Qui outre-Rhin couvait – et mangions du fromage
Que grand-mère faisait dans un très grand chaudron,
Avec le lait que dans des pots nous ramenions
- 195 De la ferme du bout, au tournant de la rue,
Avec un gros cochon et un cheval qui rue.
- 200 Lucie comme beaucoup de femmes travaillait
À remmailer des bas qu'en pile on lui donnait,
Sur une machine, dans un coin de sa cuisine ;
Les ouvriers étant mobilisés, l'usine
Avait fermé, et la machine était muette...
Grand-père bonnetier, sa petite retraite
Suffisait à grand-peine à les nourrir tous trois
- Mon père prisonnier*
- Fère-Champenoise*

205 Car la petite sœur de mon père était là,
Mauricette, très jeune, et qui plutôt que tante
Pour nous longtemps fut une cousine amusante.
On vivait chichement, mais les pâtisseries
Faites d'un peu de pâte nous voyaient ravis !

L'exode

210 Un jour il y a eu de grands cris dans la rue :
« Ils arrivent ! Déjà on en a aperçus ! »
Mais qui ça ? – Ben voyons, les Dodores, les Boches !
Grand-père est aussitôt sorti de sous le porche
Il a pris son vélo, est allé sur la place,
Devant le Grand Café, plus personne aux terrasses,
215 Au Boulevard du Nord, chez notre tante Odette,
Raymond a dit qu'ils allaient faire leur mallettes,
Et qu'il allait sortir la "Zèbre" du hangar. . .
Grand-père est revenu, essoufflé et hagard ;
Dans le rue on criait maintenant « Sauvez-vous ! »
220 Les gens ont commencé à sortir de partout
Avec leurs matelas posés sur des charrettes
Des valises, des sacs, pendules, chaufferettes,
Oreillers, couvertures, paniers et victuailles,
Vêtements, casseroles et bottes de paille,
225 Et chevaux attelés qui n'y comprenaient rien
Des cris des pleurs mêlés aux aboiements de chiens. . .

Chez nous ce fut aussi une pagaie extrême,
Jusqu'au matin du douze juin, une heure blême ;
Tout le monde s'était affairé à faire des paquets
230 Valises ficelées, et des colifichets
Babioles sans valeur, et pots de confiture
Vêtements entassés, parapluies et chaussures,
On mit dans la Peugeot tout ce que l'on pouvait :
Le coffre trop petit, les gamins s'entassaient
235 Avec des couvertures, et des casseroles,
Des verres emballés, une lampe à pétrole. . .
Ma mère conduirait, et grand-mère Lucie
À ses côtés, tenant cabas et parapluie !
Nous étions trois enfants, quatre avec Mauricette ;
240 Et Odette sa soeur irait à bicyclette,

André aussi ; et la “Zèbre” aux mains de Raymond
Emmènerait aussi grand-père Jacquesson.

245 Mais quand tout était prêt, et qu'on allait partir, *Alerte!*
Voilà que les sirènes se font retentir
Avec au loin le bruit obsédant des avions.
Tout le monde revient en hâte à la maison,
On se cache à la cave parmi les bouteilles
Riant pour cacher une angoisse sans pareille.
250 Quand à nouveau se font entendre les sirènes,
Que cette fois n'ont pas accompagné des thrènes ;
Comme des rats les gens sortent timidement
Et de nouveaux s'affairent précipitamment.
Tout le monde est enfin calé dans la Peugeot,
Et Jacques aurait voulu qu'on prenne le “bicot” !
255 Les voisins tout émus agitent leurs mouchoirs. . .
Qui donc sait si jamais nous pourrions nous revoir ?
Nous n'étions encore qu'à peine à Fresnay
Quand on dut s'arrêter, la Peugeot zigzaguait !
Pneu crevé ! Il fallut aller chercher le cric
260 Tout au fond du bazar du coffre trop rempli !
Par chance des soldats bleu-horizon passant,
Et fort obligeamment, ont fait le changement
De roue. . . Jusqu'au prochain garage, oui, mais où ?
Les gens interrogés n'en savaient rien du tout !

265 Nous autres, les enfants, nous amusions beaucoup *Sur les routes*
De ce charivari régnant autour de nous !
Et des noms des villages que nous traversions
Nous faisons les paroles d'idiotes chansons ;
Ainsi, je m'en souviens, “Marcilly le Hayer”
270 Devint en un instant le refrain préféré
Que nous avions trouvé pour nous égosiller,
En scandant ses syllabes, en tapant des pieds. . .
« mar-ci-yii-le-a-yé ! mar-ci-yii-le-a-yé ! »

275 – Mais allez-vous finir, arrêtez de hurler !
Maugréait ma grand-mère, en faisant le chignon
Défait par les cahots, de ses beaux cheveux longs :
– Vous nous cassez la tête ! N'est-ce pas, Georgette ?

Et ma mère au volant qui demeurait muette,
 Avait d'autres soucis, mais n'en pensait pas moins,
 280 Occupée à trouver quel serait son chemin
 Dans ce labyrinthe torrent d'animaux
 Tirant charrettes, de soldats et de vélos,
 De piétons, de voitures, – et il faisait si chaud
 Que les pattes dressées, devant nous, des chevaux,
 285 Et la panse gonflée de pestilences vertes
 Empuntaient les airs, leurs entrailles ouvertes,
 D'où vrombissaient, en s'échappant, des mouches,
 Et nous mettions alors nos deux mains sur la bouche.

« Oh ça pue ! Oh ça pue ! » avait lancé Janine,
 290 Avec des pouffements de rires en sourdine,
 Et cela nous faisait comme un nouveau refrain ;
 Mais devant la grand-mère qui levait la main,
 Nénette avait repris de façon plus polie :
 « Masque à gaz ! Masque à gaz ! » – mais, par-dessus nos cris
 295 Les hurlantes sirènes des Stukas déchirent
 L'air en feu et soudain on voit des gens courir
 Dans les champs, et tomber comme des allumettes,
 Avec des claquements de crécelle... On nous jette
 Dans le fossé, et tout s'est arrêté, on guette
 300 Les feux qui font le bruit des pétards de la fête
 Et soulèvent de grandes gerbes de fumée :
 Nous restons là cachés, effarés, bouche-bée...

Convois

Le voyage a repris, emmenant ses fuyards.
 Nous dormions à la dure, les lits étaient rares,
 305 Dans la paille souvent, et j'avais peur des rats
 Que je voyais grouiller, et j'agitais les bras !
 Je ne l'invente pas : ma mère le nota
 Dans son petit cahier, j'ai retrouvé cela.
 Un jour ceux qui étaient à vélo se perdirent
 310 Nous dûmes les attendre, et en craignant le pire...
 Il nous fallait sans cesse chercher de l'essence,
 L'oncle Raymond faisait la queue avec patience,
 Et quand il ramenait un bidon de cinq litres,
 Même notre cousin ne faisait plus le pitre,

315 Lui qui un jour laissé sur la “Zèbre”, esseulé,
 À desserrer le frein s’était bien amusé,
 Faisant rouler l’auto jusque dans le fossé,
 Aux grand cris apeurés des passants arrêtés !
 Il s’en était sorti sans même une écorchure,
 320 Mais des boeufs avaient dû tirer sur la voiture !

Nous devons parfois stopper en pleine côte,
 Pour laisser des camions, comme une marée haute,
 Envahir et la route et les champs d’à côté ;
 Et le moteur fumait et le frein desserré
 325 La Peugeot hoquetait, ma mère s’agrippait
 Au volant, et frôlant les arbres, se frayait
 Un passage entre les charrettes, les soldats
 Sans fusils, qui allaient marchant encore au pas,
 Les voitures en panne, les chevaux couchés
 330 Dans les brancards levés, refusant d’avancer . . .

Nous dormions à la dure, et quand un matelas
 S’offrait pour y laisser tomber nos corps si las,
 Alors c’étaient des puces, ou bien des punaises,
 Qui ravies de l’aubaine, en prenaient à leur aise,
 335 Et qui nous tourmentaient malgré notre fatigue,
 Tant dans le dénuement tous les malheurs se liguent.
 Nous trouvions à manger parfois sur une table,
 Quand nous avions affaire à des fermiers affables,
 Un peu de lait, du pain, des oeufs, ou du jambon,
 340 Et c’était un festin – gâché par les avions
 Qui nous faisaient sauter de nos bancs pour, à terre,
 Nous coucher, mâchonnant en guise de prière,
 Quelques bribes de mots se volant rassurants
 Mêlés aux invectives pour les Allemands.
 345 Mais bien souvent la table, c’était nos genoux,
 Et l’âcre soupe tiède raclait comme du houx
 Nos gosiers affamés, comme des oisillons
 Hors du nid, essayant d’avoir le cou plus long
 Pour être le premier à dérober les miettes
 350 Tombant du tablier que secouait Georgette !

Des rumeurs circulaient, le soir entre les groupes

Et même dans la nuit, on entendait la troupe,
 Ceux qui marchaient au pas, et les motocyclettes
 Allant cahin-caha, les cris des estafettes ;
 355 Aux fenêtres grimpés, on en voyait brandir
 Des sortes de drapeaux déchirés et partir
 En courant comme si l'ennemi arrivait !
 Mais ce n'était encore qu'un autre, aux aguets.

De l'Histoire ?
 360 À l'âge que j'avais les jours ne comptaient pas,
 Et la guerre elle-même, au fond, n'existait pas.
 Je passais à travers tout cela sans rien voir,
 Et je ne savais pas que c'était de l'Histoire,
 J'étais comme un jouet, et comme un peu de trop :
 Bien plus tard j'ai compris Fabrice à Waterloo !
 365 Et j'avais seulement, quand me berçait ma mère,
 Des terreurs minuscules au sein d'un enfer.
 Pourtant les jours passèrent, ma mère les notait
 Chaque soir, écrivant sur son petit carnet,
 Les yeux parfois rougis, je sais qu'elle pensait,
 370 À Maurice, mon père, dont elle s'enquérait
 Auprès des ces soldats, qui devant nous passaient :
 – Le 64^e ? Ah, madame, on ne sait
 Ce qu'ils sont devenus... voyez le Capitaine !
 Chaque fois ce n'était que la même rengaine,
 375 Un gradé introuvable, et d'ignorants poilus,
 Et la Poste bien sûr, qui ne fonctionnait plus.

Le bout du chemin...
 380 Après bien des détours, et tant de fausses routes,
 En suivant malgré nous cette armée en déroute,
 Après tant de soucis et tant d'heures d'attente
 De nuits illuminées par les balles traçantes,
 De réveils pleins d'espoirs tout aussitôt déçus,
 Après avoir longé des murs criblés d'obus,
 Nous n'étions pas encore arrivés à la Loire,
 Qui nous semblait marquer un calme territoire...
 385 La Peugeot hoquetait, mais vaillamment montait
 Les collines boisées, et en haut, attendait
 Les cyclistes fourbus que la soif épuisait ;
 Et qui dans le fossé, un instant s'affaissaient...

390 Alors sont arrivés, devant nous à grand bruit,
 Des motos bariolées de vert et de kaki,
 Et des side-cars avec des Allemands,
 Casqués, bottés, brillant, et armés lourdement,
 Qui avec de grands gestes nous montraient du doigt
 Le village où la nuit nous avions eu un toit. . .
 395 « Raus ! Schnell ! » – On ignorait la langue
 Mais on a bien compris le but de la harangue !
 Trop heureux de ne pas nous trouver prisonniers,
 Tout le monde s’est mis alors à manœuvrer
 Pour faire demi-tour, et reprendre la route,
 400 Harassés et déçus, mais soulagés sans doute,
 Abandonnant l’idée de notre liberté,
 Cette Terre Promise dont nous serions privés !
 L’Allemand était là. « À quoi bon ? dit ma mère
 Continuer encore, en fuyant cette guerre
 405 Qui est là maintenant. . . retournons donc à Fère ! »

Les Allemands

 C’était le 18 juin, mais nul ne se souciait
 De ce que “dans le poste” un Général disait.
 D’ailleurs nous n’avions pas de “poste”, nous étions
 Des dizaines fuyant, revenant, et le son
 410 Était plutôt celui des camions, des avions...
 Reprendre notre route étant notre obsession.
 Ma mère en son récit n’en fit nulle mention
 Ce n’était certes pas sa préoccupation !
 Des voisins lui ont dit que les chefs allemands
 415 Nous laisseraient partir – et ma soeur dont les dents
 La faisaient tant souffrir, serait certainement
 Bien mieux si on pouvait lui trouver quelque onguent...
 On allait donc partir, oui, mais alors, voilà
 Que la Peugeot soudain ne redémarrait pas !
 420 La batterie bien sûr, était un peu à plat ;
 Faute de mieux, alors, Raymond la démontra ;
 Ah ! dit-il, soupirant, si Maurice était là !
 Pas de mécanicien, dans ce village-là !
 Il lui fallut aller jusqu’à un bourrelier
 425 Qui entre deux fauteuils avait de quoi charger...
 Tout le monde partait, et nous en attendant

Le 18 juin

Gamins, on s'ennuyait, tout en se chamaillant.

Thiers et Pétain

En passant, on nous crie que la guerre est finie !
 Pétain déjà s'est adressé à l'ennemi,
 430 Et il a prononcé un discours officiel,
 Disant que l'armistice ouvre une ère nouvelle
 Et la France n'a plus désormais de soldats.
 On avait autrefois déjà connu cela,
 Quand Thiers avait livré la France aux Allemands,
 435 Et que Paris pleurait sous les bombardements !
 Mais les bombes alors ne tombaient pas du ciel
 – Les ballons n'avaient pas encore mis leurs ailes ! –
 Elles sortaient encore de simples canons,
 Et ceux que sur la Butte, aux fortifications,
 440 Le traître avait voulu voler à la nation,
 Le peuple soulevé par son indignation
 S'en était emparé et les braquant sur lui,
 Avait pu un moment faire de ce Paris
 Tourmenté, affamé, une Commune fière,
 445 Symbole de la France à la face de Thiers !
 Rien de tel aujourd'hui, et Paris ville ouverte
 Aux mains de l'ennemi, de croix gammées couverte,
 D'un Maréchal sénile à Bordeaux réfugié,
 Comme d'un Empereur à Sedan prisonnier
 450 Ne pouvait plus attendre que capituler !

Le retour

L'oncle était revenu : le capot refermé
 Notre marche reprit, mais soudain emballée
 Dans la descente, la voiture trop chargée
 Et avec les cahots, a fait une embardée
 455 Et ma mère au volant avait beau s'agripper
 Tout cela a fini dans un profond fossé !
 Pas de mal, on s'en sort, mais le pneu est percé,
 Tout un bazar dans la voiture renversé,
 Et à l'avant le choc a quand même cassé
 460 Un peu le pare-choc enfoncé dans la terre,
 À la grande tristesse de ma pauvre mère !
 Tout le monde s'y mit, et de gros boeufs aussi,
 Prêtés par un fermier qui n'était pas parti.

465 La pneu vite changé par le cousin André,
 On repart, prudemment, et sans trop se hâter,
 Rien ne nous presse plus, puisque c'en est fini
 De cette folle fuite devant l'ennemi
 Qui maintenant partout est installé chez nous,
 Et que la France entière est tombée à genoux !

470 Villages retrouvés et routes interdites,
 Convois sans fin qu'à doubler on hésite,
 Panneaux en allemand maintenant ajoutés
 On se sait plus très bien quel chemin emprunter...
 Dans un fond de ravin, le spectacle est affreux :

475 Voitures défoncées, et cadavres hideux,
 Du linge éparpillé, des vêtements brûlés,
 Assurément ces gens ont été mitraillés !
 Et ceux que l'on rencontre ont des airs hébétés :
 Leur maison retrouvée, tout y est saccagé...

480 Et qu'allons nous trouver, nous aussi, au "Faubourg" ?
 Notre lit ce soir-là est au fond d'une cour,
 Sur un gros de tas de paille, si haut que pour monter
 Il nous faut une échelle – et j'ai peur de tomber !

485 Panne sur panne, les "accus" sont déchargés,
 Encore – mais quelqu'un veut bien nous remorquer,
 Et la fin de la route se fait avec lui,
 Deux jours durant, cette fois sous la pluie,
 À travers la région aux granges bombardées,.
 Et quand nous retrouvons Marcilly-le-Hayer,
 490 Nous n'avons même plus envie d'être amusés !
 La route est longue et plate et de débris jonchée,
 De blessés avachis, de soldats affalés,
 Et toujours des camions, des chevaux, éventrés.
 Puis ce sont les marais de Courcemain, Fresnay,
 495 La côte de Corroy... tout le monde se tait
 Quand on aperçoit Fère, où nous voici enfin,
 Après un tel exode – et tout cela pour rien !

Fère ! Fère !

1941-43

*L'abri - Les Allemands - Restrictions - Ma "ier-ier" - Mon père - Les
"Cahiers des Noël's" - L'avion anglais - L'art et la guerre*

Dans l'abri

500 Dans le jardin derrière chez Monsieur Magot,
Mon père et deux voisins avaient, fort à propos,
Quand les raids alliés se sont faits plus fréquents,
Malgré la DCA aux petits flocons blancs,
Fait un abri d'un trou, de terre recouvert,
Avec des madriers, des branchages, des pierres.
505 Nous avions, les enfants, nos sacs tout préparés
Accrochés aux patères sur le palier,
Pour emporter au cas où la sirène hurlante
Nous ferait de nos lits sauter, dans l'épouvante,
Et nous y réfugier, la place traversée,
510 Courant comme des fous, sous le ciel constellé
D'étoiles vraies et fausses, de toutes couleurs,
Fusées, fumées, étincelles et projecteurs,
On n'avait même pas le temps de regarder !
On allait se cacher comme dans un terrier
515 Les uns contre les autres, serrés, à tâtons,
Écoutant, lancinant, le bruit des avions.
J'avais mis dans mon sac mes objets préférés,
Une petite auto, des cartes à jouer,
Quelques bonbons aussi, et un livre illustré ;
520 Je jouais à l'auto, je regardais brûler
La mèche de la lampe-tempête accrochée
À un clou, éclairant les visages fermés
Des voisins, des copains... ça sentait le pétrole
J'espérais que demain on n'aurait pas d'école !
525 De nouveau les sirènes de fin de l'alerte...
On sortait lentement, sur la place déserte
Où je voyais encore des feux d'artifice !
Si tout cela semblait un peu comme factice,
Mon père me montra dans le bois de la porte
530 Un gros éclat d'obus, fiché profond, de sorte
Que la terreur me prit, et je ne dormis pas,
De la nuit qui restait, en ne pensant qu'à ça...

Ils étaient installés sur la place, à côté
 De la mairie-école où nous étions logés,
 Avec tous leurs camions, leurs tentes bariolées,
 535 Leurs casques rutilants et bottes bien cirées.
 Nous n'avions pas le droit d'aller les regarder,
 Mais par la fenêtre de la classe, cachés,
 On les voyait passer, marchant au pas de l'oie,
 Chantant "Alli, Allo", et nous, à pleine voix
 540 On complétait cela par "Bande de salauds" !

Les denrées étaient rares, il fallait des tickets.
 Il y avait la queue pour la pain, pour le lait ;
 On nous y envoyait : l'hiver on avait froid,
 Nos galoches avaient des semelles de bois,
 545 Nos doigts étaient gelés dans nos gants rapiécés,
 Mais on riait quand même pour se réchauffer
 Quand on voyait des gens avec la goutte au nez ;
 Une dame qui ne cessait de se moucher,
 Le cousin Jacques, lui, toujours facétieux,
 550 L'avait sîtôt nommée « la mère Moucheux ».
 Le père Dyonisius, boucher de son état,
 Souvent n'avait pour viande rien que des abats,
 Et même certains jours il n'y en avait pas,
 Affichant une ardoise disant « Abats pas »
 555 Formule qui toujours faisait rire ma mère,
 Et que nous reprenions en chœur, avec mon frère,
 Ma soeur à bigoudis faisant sa mijaurée,
 Car elle était l'amie de "la fille au boucher".

Du Maréchal Pétain un portrait magnifique
 560 Était sur le dessus du compteur électrique.
 C'était par précaution : car on ne sait jamais
 Qui pourrait bien venir et suspect trouverait
 Si l'on ne voyait pas l'image de celui
 Qui de la France avait fait don à l'ennemi !
 565 Car les "Chemises Noires" de Marcel Bucard
 Avaient sous nos fenêtres défilé, un soir,
 En brandissant des torches sous l'oeil bienveillant
 Des Allemands, et il fallait être prudents,

Restrictions

570 Car les gens pour un rien dénonçaient maintenant
 Ceux que l'on suspectait d'être des résistants.
 Mon père travaillait pour les "Ponts & Chaussées"
 Et c'était pour cela qu'on l'avait libéré.
 Il faisait chaque jour des tournées de chantier
 Sur son vélo ; parfois se faisait ramener
 575 Par un camion dit "gazogène" qui brûlait
 Du bois dans un gros cylindre et qui fumait,
 Et en redémarrant, comme il pétaradait !

Ma "ier-ier"

Madame Berrier que mes parents avaient
 Prise pour me garder, que j'appelais "ier-ier",
 580 Un jour m'avait laissé pour aller "au boucher"
 Et sitôt réveillé je me suis cru perdu
 Abandonné tout seul, oublié, et reclus
 Dans le "parc" où j'étais comme dans une cage !
 J'ai hurlé, j'ai pleuré, et fait tant de tapage,
 585 Que "ier-ier" en rentrant était toute affolée...
 J'avais deux ou trois ans, mais cela s'est gravé
 Dans ma mémoire au point que je me vois encore
 Criant, pleurant, tapant, et avec tout mon corps,
 Exprimant une angoisse à nulle autre pareille
 590 Gravée au fond de moi – et de tous mes sommeils.

Manger était pour nous la préoccupation
 Majeure par ces temps marqués de restrictions.
 La grand-mère de Fère faisait des colis
 Qu'elle donnait à un camionneur bien gentil,
 595 Qui les faisait passer avec sa marchandise.
 Une fois la police s'en était enquis,
 Car le marché dit "noir" était des plus courants,
 Mais on chassait surtout celui des pauvres gens !
 Un peu de beurre, avec des haricots,
 600 Du fromage un peu "fait", avec des asticots,
 Des lentilles aussi et parfois des poireaux,
 On déballait tout ça comme autant de cadeaux.
 Et mon père, ingénieux, avait fait un système
 Avec une réglette à précision extrême,
 605 Qui ne laissait, dit-il, passer que les lentilles,

Et non pas les cailloux non plus que les brouilles :
Punaises, charançons, cétoines, hannetons
Passagers clandestins qui restaient dans le fond. . .

Ma “ier-ier” n’avait pas grand-chose à cuisiner,
610 Et les topinambours et les navets gâtés
Souvent faisaient la base de nos déjeuners.
Et les pommes de terre qui avaient germé,
Dans la sauce fadasse s’appelaient “cacasse” :
615 Nous les enfants, bien sûr, nous faisons la grimace
Quand cela revenait, et c’était bien souvent ;
Les gâteaux étaient durs, les fruits étaient absents ;
Il est bien difficile aujourd’hui de penser
Quand nos étals regorgent de toutes denrées,
620 Que le riz, les légumes, sans parler des pâtes,
Nous étions inconnus – au profit des “patates”.

Mon père n’était pas un grand cultivateur,
On eût dit que la terre lui faisait très peur,
Je ne l’ai jamais vu une bêche à la main !
625 Nous n’avions ni jardin, ni de “bout de terrain” ;
Il aimait mieux nous faire goûter au raisin
Qu’il ramenait parfois de ses chantiers lointains,
Du côté d’Épernay ou bien de Hautvillers :
Les vigneron du coin pour le récompenser
Lui en donnaient un peu, quand c’était la saison,
630 Et qu’il leur avait fait mettre un peu de goudron
Dans la cour de leurs chais. Ou un peu de cochon
Avec cette denrée, rare, dans un bidon :
Du vin doux que les “chleuh” auraient en moins à boire,
Eux qui pour n’être pas au “Ritz” et dans la gloire,
635 Aimaient beaucoup trinquer en disant “Ach, la France”
Condamnant seulement ceux de la Résistance. . .

Mon père

À la Noël quarante et un, mon père avait
Institué une tradition : on devait
Chacun de nous, sur une page, raconter
640 Ce que nous avons fait dans l’année écoulée.
Et cela a duré presque pendant dix ans ;
J’ai conservé cela et regarde souvent

*Les “cahiers
de Noël”*

Ces écritures qui sont bien d'un autre temps
 Et qui montrent combien on vivait durement.
 645 Le Père Noël alors était impécunieux,
 Mais les cadeaux quand même faisaient des heureux,
 Avec des dominos, une orange ou un livre...
 Malgré le froid, la guerre, il nous fallait bien vivre !
 Au fil des ans mon père se fit plus amer :
 650 Il trouvait que les prix étaient toujours plus chers,
 Et les impôts plus lourds, pour son maigre salaire,
 Et même pour Noël, on n'allait plus à Fère.

L'avion anglais

Un jour un avion anglais fut abattu
 D'un coup de DCA, passé inaperçu ;
 655 En vrille, son moteur émit un bruit strident
 Suivi d'un long silence, et comme un flocon blanc,
 Un parachute vint se balancer au loin
 Du côté de Muizon sur un bois de sapins.
 Ce fut devant chez nous un grand chambardement
 660 De camions, d'autos et de commandements !
 Les Allemands campés sur la place, à côté,
 Se sont précipités, pensant le capturer.
 Nous avons dû attendre quelques jours, par peur,
 D'être pris comme cible par quelques tireurs,
 665 Avant d'aller là-bas, à vélo, excités,
 Et en nous faufilant pouvoir en approcher.
 L'appareil écrasé, qui n'avait pas brûlé,
 Était encore là, mais les ailes brisées,
 Et le cockpit ouvert avait été pillé.
 670 Quantité de débris étaient éparpillés
 Autour du fuselage, et nous primes, très fiers,
 De grosses douilles dans leurs cartouchières,
 Que nous avons portées souvent, en bandoulière,
 Et des morceaux de choses qui semblaient du verre,
 675 Dans lesquelles plus tard a ciselé mon père
 Des bagues pour ma soeur, qui en était très fière !
 Ce que du parachute il était advenu,
 Non plus que du pilote, on ne l'a jamais su.

La guerre fut pour nous comme un bombardement

680 Permanent et lointain, les avions passant
 Sans cesse, mais très haut, allant vers l'Allemagne :
 Mais Reims fut peu touchée, les journaux en témoignent.

*L'Art et
 la Guerre*

Le vélo était bien le seul moyen d'aller
 De Saint-Brice à la ville nous y promener.

685 Nous laissions nos vélos dans un sous-sol immense
 Celui de la piscine, alors en déshérence,

Ou des centaines d'autres faisaient comme nous.

On donnait une pièce à l'entrée, quelques sous,

Et on nous remettait une breloque en zinc

690 Portant un numéro et quelques mots bilingues,

Car la Kommandantur surveillait ça aussi !

Et il y avait parfois des boches vert-de-gris.

Une fois dans l'année nous allions au ciné,

Souvent pour la Noël, en famille, excités,

695 Mon père nous mettait alors dans sa remorque,

Ma mère pédalait, encore, à cette époque.

Je me souviens ainsi des "Visiteurs du soir"

Avec un puits et des gens qui servaient à boire

Je n'avais pas compris grand-chose à cette histoire,

700 Mais vu de belles dames, des chaussons pointus,

Et l'air d'une chanson, je l'avais retenu.

Quand je revis cela quelque vingt ans après,

Par-delà la beauté du thème et des effets,

J'ai été sidéré de voir que l'on avait

705 Malgré la Wehrmacht, et malgré tous les méfaits

Des miliciens, de la Luftwaffe, et des interdictions,

Tourné quand même un film de cette dimension.

Dans ma naïveté j'avais cru bien longtemps,

Que tout le monde alors s'était fait résistant,

710 Et que les collabos n'étaient que des infâmes,

Des traîtres, des salauds, ayant vendu leur âme...

Mais pour un Éluard ou encore Aragon

Il en était beaucoup fréquentant les salons,

Et buvant le champagne avec des tortionnaires,

715 Comme l'ont fait Jünger, et Jouhandeau ; Prévert

Pourtant, lui, n'était pas du côté ennemi !

Mais comme Alain Cuny, Berry et Arletty

Ces gens-là malgré tout en somme, “s’arrangeaient” . . .

J’ignore, ayant vingt ans ce que moi, j’aurais fait :
720 Eussé-je pris mon sac et rejoint le maquis,
Laisant à mes parents la crainte d’être pris
Comme otages, peut-être, ou même déportés ?
Ou bien serais-je allé en béret défiler
Avec les miliciens, me trompant de Patrie ?
725 Je ne le pense pas – sans pouvoir en jurer. . .
Toujours un peu rebelle, j’ai pourtant aimé
Un temps un idéal qui s’avéra féroce,
J’ai cru le temps venu de l’ordre et de la force,
Et j’ai suivi la foule en croyant protester,
730 Applaudi un tyran qui se faisait passer
Pour un sauveur suprême à mes yeux éblouis
Avant de voir Néron sous les traits de Saint-Louis
Et le sanglant sourire du secret Géorgien
Fusillant ses amis pour l’Empire du Bien.
735 Les tyrans d’aujourd’hui ne sont que marionnettes
Leur visage n’est plus que celui qu’on leur prête ;
Comme au théâtre d’ombres, ceux qui les animent
Sont bien cachés au loin, demeurant anonymes.

1944-1945

Mon grand-père Georges - Grand-mère Aline - Aux "pommes de sapin" - Des "V2" ! - Souvenirs, qu'êtes-vous ? - Les Américains ! - Au cinéma - Un retour . .

- 740 J'ai toujours admiré mon grand-père Payen, *Grand-père*
Georges de son prénom, je sais qu'il m'aimait bien, *Georges*
Car j'étais fasciné par sa curiosité,
Lui qui était déjà un homme très âgé,
Pour l'époque, étant né en soixante dix-huit
Du siècle avant le mien, et je sus tout de suite
745 Quand j'étais un gamin, qu'il habitait Cernay,
Moi, sept ans seulement, quel modèle il serait.
- À la guerre quatorze, le Sergent Payen
Fut mis à commander une troupe d'anciens,
Des Bretons réservistes, rappelés au front,
750 Et qui ne parlaient rien d'autre que le Breton.
Mon grand-père avait dû apprendre cette langue
Un peu, pour leur tenir un semblant de harangue,
Et d'eux se faire entendre et se faire obéir !
C'est dans ses vieux carnets, et non selon ses dires,
755 Que j'ai appris cela, car il n'en parlait pas,
Mais au fond d'un grenier, quand il ne fut plus là,
Des heures, bien plus tard, j'ai passées à relire
Ses notes, griffonnées, dans la boue, sous les tirs,
Aux Épargés, et puis, non loin d'Apollinaire,
760 En ce Chemin des Dames qui fut un enfer :
Mon grand-père y coucha à même sur la terre
Pensant que ce serait son heure dernière. . .
- Il en est revenu, comme d'entre les morts,
Et ne parlait jamais de ce que fut son sort.
765 Mais quand je l'ai connu, ses yeux qui faiblissaient
Le faisaient maugréer, chaque fois qu'il lisait.
Et il lisait beaucoup, des journaux scientifiques,
Des magazines qui traitaient de botanique.
C'était un connaisseur de tous les champignons,

- 770 Et parfois m'emmenait avec lui, nous marchions,
 Dans les sentiers que survolaient les avions,
 Anglais et allemands, et nous les regardions,
 En nous cachant parfois au milieu des buissons
 Quand au-dessus de nous ils tournaient trop en rond. . .
- 775 Mon grand-père autrefois avait aussi écrit
 Des poèmes que j'ai retrouvés, à Sarry,
 Où il avait vécu des années plus heureuses ;
 Il y chantait les charmes de jolies baigneuses,
 Sous le pont de Sogny, – et la grand-mère Aline,
Grand-mère
Aline 780 D'allure assez revêche, et du genre maligne,
 Je suppose a toujours ignoré ces écrits,
 Qui me firent rêver quand je les découvris. . .
- Elle-même venait d'une famille aisée,
 Possédant une usine et des propriétés ;
 785 Et comme étant la fille de ces bonnetiers,
 On n'avait pas chez elle beaucoup apprécié
 Qu'elle épousât ainsi un simple Instituteur,
 Mécréant de surplus, voire libre-penseur !
 Aline a vaillamment élevé trois enfants,
 790 Dont ma mère, malgré l'absence du Sergent ;
 Mais j'ai toujours pensé que son air acariâtre
 Tenait à ce qu'elle avait dû, certes, se battre,
 Pour ne pas quémander auprès de père et mère
 De quoi améliorer le quotidien austère,
 795 Qu'elle dut supporter pendant la "grande Guerre" . . .
- Des V2!*
 Chaque année nous allions "aux pommes de sapin" ;
 C'était un rite aimable, pour nous les gamins,
 Que d'aller ramasser dans nos paniers d'osier
 Les grosses belles pommes pour la cheminée !
 800 Quand le moment venu, un peu avant Noël,
 Mon père ôtait la cendre à la petite pelle,
 Et le foyer empli de pommes de sapin
 C'était à qui aurait l'allumette à la main !
 Mais cela brûle vite : il fallait des réserves.
 805 Comme maman faisait parfois quelques conserves
 Avec des haricots ou bien des petits pois,

Mon père surveillait que l'on ne manque pas
De ces précieuses pommes qu'on allait chercher,
Du moins nous semblait-il, en lointaines contrées.

- 810 Un jour que nous étions vers Pargny, en montée,
La remorque au vélo de mon père attelée,
Où par le privilège du petit dernier,
Je me trouvais heureux de pouvoir m'affaler,
Mon grand frère et ma soeur à vélo, pédalant,
815 Se chamaillant pourtant, en soufflant, et suant. . .
Soudain, à la sortie d'un raide et grand virage,
Des Allemands casqués, armés, nous dévisagent,
Sans aménité, et nous font nous ranger
Comme des prisonniers, le long du bas-côté.
820 « Papiers ! » Mon père exhibe son attestation
Disant en allemand son autorisation
D'aller et de venir dans un certain secteur,
Heureusement celui où nous sommes, pour l'heure ;
Mais il n'est pas prévu avec lui des enfants. . .
825 Mon père alors de sa casquette se couvrant,
Il semble à l'Allemand quelque peu militaire
Et du coup il nous laisse partir avec l'air
De celui qui a fait son devoir, mais farfouille
Dans les sacs sur lesquels tremblant je m'agenouille,
830 Et les autres, à pied, jambes un peu coupées,
Mon père sans mot dire, les fait avancer.
Nous découvrons alors de très longs camions
Portant de gros fuseaux métalliques oblongs,
Recouverts par des bâches, sortes de treillis
835 Faits de feuilles, de branches, et vaguement kaki ;
Ils sont, dans la montée, plusieurs ainsi stoppés,
Et le silence et les fusils sur nous braqués
Ne nous incitent pas à la curiosité.
- 840 Parvenus à l'endroit de notre sentier,
Nous nous sommes glissés, et le père nous dit :
« Ce n'est rien, les enfants, arrêtons-nous ici,
C'est le bon coin, je vais peut-être faire un somme,
Et maintenant à vous de ramasser les pommes ! »

845 Nous avions déjà fait plusieurs paniers remplis,
 Et déversé cela dans les grands sacs, aussi.
 Mon père réveillé alors, les entassait
 Dans la remorque, et c'est sur eux que je devrais
 Me cramponner pour le retour... Mais tout soudain
 On entendit comme un grand vacarme aérien :
 850 Des avions en piqué, juste au-dessus de nous !
 On pouvait regarder leurs ailes en dessous :
 Ce n'étaient pas du tout les croix gammées d'Hitler !
 Mon père nous a fait nous allonger par terre
 Et nous sommes restés abasourdis ainsi,
 855 Pendant un long moment, car une fois partis,
 Les avions s'en revinrent plusieurs fois encore...

En repartant enfin, heureux de notre sort,
 Les camions allemands avaient tous disparu.
 Et à toute vitesse nous sommes descendus !
 860 Rentrant à la maison, ma mère bras au ciel,
 A dit que nous l'avions vraiment échappé belle...
 Mon père le savait, mais il n'avait rien dit :
 Il n'avait pas voulu nous faire de souci...
 C'étaient bien des "V2", ces longs fuseaux bâchés :
 865 Si les chasseurs anglais les avaient repérés,
 Sûr qu'ils auraient tiré, et pris dans leur mitraille,
 De nos vies on n'aurait plus donné rien qui vaille...

*Souvenirs,
 qu'êtes-vous ?*

870 Que sont ces souvenirs d'un monde disparu
 Ceux que je crois avoir par des mots retenus ?
 Sont-ils chimiquement marqués dans mes neurones,
 Ou bien sont-ils venus, furtifs comme des drones,
 Pilotés de très loin dans un espace-temps,
 Photons recomposés, arrangés, récurrents,
 Images virtuelles, tridimensionnelles,
 875 Sur la page, l'écran, collées comme les ailes
 Des papillons séchés ou des coléoptères,
 Les feuilles d'un herbier de moments éphémères...
 Sont-ils vrais ou rêvés ? Parfois je m'interroge,
 Sur ces traces laissées comme dans la mangrove
 880 À fleur d'eau, un réseau de lointaines racines,

Qui disparues repoussent et font qu'on imagine
 Ce que l'on croit savoir et ce qu'on tient pour vrai,
 Alors que rien ne peut en revenir jamais.
 Humains, ce qui nous fait, n'en déplaît aux ignares,
 885 C'est cette dimension, ce passé, cette histoire
 Qui est individuelle mais universelle,
 En chacun de nous-même, comme en l'embryon
 Se reproduit la marque de l'évolution,
 Et en accéléré, sur la phylogénèse
 890 On voit comment s'active notre ontogénèse.
 En disant ma mémoire en somme je la crée :
 Ai-je été celui-là, ou bien l'ai-je inventé ?
 "Wie man wird, was man ist"¹, Nietzsche l'avait bien dit
 Et Stirner plus obscur à sa façon aussi...
 895 Aujourd'hui la matière humaine qu'on remplace
 Est indifférenciée, c'est ce qui nous menace.
 Je suis de l'autre bord, et vois avec effroi
 Ces foules qui masquées n'ont plus même de soi,
 Et sont télé-guidées, tapotant, vapotant,
 900 Parlant à haute voix dans la rue en marchant...

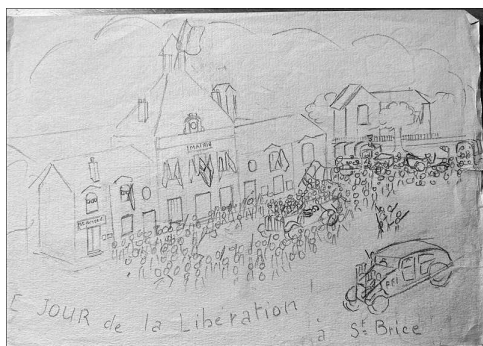
Un matin, à cinq heures mon père nous dit :
 « Levez-vous, les enfants les "ricains" sont ici ! »
 On avait entendu le canon très longtemps,
 Et vu les Allemand se sauver, emportant
 905 Tout ce qu'ils avaient pu, entassé pêle-mêle,
 Dans leurs camions chargés, débordant des ridelles...
 Quatre à quatre pieds nus nous avons dévalé
 Chaussures à la main, dans le raide escalier,
 Et dans la nuit encore, devant notre porte
 910 Nous avons découvert une grande cohorte
 De camions arrêtés, auxquels, en s'accrochant,
 On parvenait à voir ceux qui étaient dedans :
 Pour la première fois je vis des hommes noirs,
 Et pendant fort longtemps, je ne voulus pas croire,
 915 Celui que je voyais ayant la face hilare
 Et découvrant des dents d'une blancheur d'ivoire,
 Que les américains pouvaient être des blancs !

*Les
américains!*

1. "On devient ce que l'on est"

- Mon frère nous lisait des livres pour enfants,
 Où n'étaient que peaux-rouges chassant le bison,
 920 Et je ne voyais pas de plumes sur son front !
 Mais il nous a donné beaucoup de chocolat
 Ce qui me fit du coup admirer ces soldats,
 À coup sûr plus aimables que les Allemands
 Que l'on craignait beaucoup et qu'on n'approchait pas !
- 925 C'est sur la même place près de la Mairie
 Là où les Allemand avaient campé aussi,
 Que les Américains sont venus s'installer :
 Mais eux, on avait droit d'aller les regarder.
 Comme quand nous jouions "au gendarme, au voleur",
 930 Le campement des uns, qui nous faisait si peur,
 Fut soudain remplacé par les tentes des autres :
 Soudain plus d'ennemis, et plus rien que "les nôtres" !
 J'ai conservé encore aujourd'hui cette odeur
 De la toile kaki sous la grande chaleur
- 935 Quand j'allais retrouver l'ami américain
 Qui me disait bonjour en me broyant la main,
 Et qui s'amusait bien à m'apprendre l'anglais
 En me disant des mots que je lui répétais
 Et que j'avais noté dans un petit carnet :
 940 Je croyais que bientôt, ainsi, je parviendrais
 À lire un de ces livres qu'il m'avait montré
 Le sortant de sa poche, à mes yeux étonnés,
 D'un format inconnu, et voyant mon émoi
 Il me l'avait donné... En souvenir de quoi
- 945 J'ai longtemps déchiffré, mot à mot, en ses pages
 Un sens qui m'échappait, et me mettait en rage...
 Mais peut-être de là vient quand même mon goût
 Des langues écrites sans les parler du tout !
- 950 À la salle des fêtes, les Américains,
 Faisaient du cinéma ! Alors nous, les gamins,
 On se glissait par une porte dérobée
 Dont mon père avait du Maire obtenu la clé,
 Qui donnait dans la cour en dessous de chez nous...
 Et ce cinéma-là ne coûtait pas un sou !

- 955 Les soldats souriaient et faisaient bonne mine
Aux filles, mais ma mère avait dit à Janine
« Tu restes avec tes frères ! Tu ne traînes pas ! »
Parfois un officier de nous ne voulait pas
Mais quand c'était le noir, on se glissait en douce,
960 Mon frère se moquait, car moi j'avais la frousse !
On voyait sur l'écran l'avance des armées,
Avec plein de drapeaux et des villes rasées,
Des prisonniers levant les mains, des réfugiés
Qui s'enfuyaient, quittant leurs villes bombardées,
965 Comme nous l'avions fait nous mêmes autrefois,
Il y a si longtemps, me semblait-il, je crois. . .
Ce que j'aimais beaucoup c'était dans les chansons :
Sur les paroles tressautait comme un petit ballon,
Et cela m'amusait, à défaut de comprendre,
970 Et mon frère disait que c'est bien pour apprendre
À chanter, et alors on s'y mettait aussi,
Car après on savait que ce serait fini :
À l'entr'acte on devait malgré tout s'en aller :
Pour les films nous n'avions pas le droit de rester.
- 975 Il y eut une fête devant la Mairie
Pour fêter la victoire, avec les "FFI".
Sur des "tractions avant", ils étaient allongés
Sur les ailes, tenant des pistolets chargés,
Dont ils tiraient en l'air des coups qui faisaient peur !



Mon dessin de 1945.

980 La maïresse était là, avec l'Instituteur,
 Et des américains, et le garde-champêtre.
 Nous regardions cela depuis notre fenêtre
 Et j'en fis un dessin que je possède encore,
 Et quand je le regarde le temps me dévore :
 985 Est-ce le même moi, ce gamin en culottes,
 Et ce vieillard chenu qui égrène ces notes ?

Retour...

Mon père m'emmenait parfois sur sa moto,
 Quand il allait faire le tour de ses travaux,
 Sur les petites routes de tout son secteur,
 990 C'était alors pour moi un immense bonheur !
 J'étais sur le "tan-sad" et je me cramponnais
 Dans les virages quand la moto s'inclinait,
 Mais on n'allait pas vite, la "Motobécane"
 Était déjà ancienne, et sujette à des pannes. . .
 995 Quand la première fois ma mère fut nommée
 À Péas, loin de Fère, ils s'y sont installés,
 Et mon père restant employé au garage,
 Il lui fallut trouver à faire ces voyages
 Chaque jour, et jugea que le meilleur moyen
 1000 Ce serait la moto, pour lui, mécanicien.
 Quand plus tard à St Brice, là où je suis né,
 Ils ont emménagé, mon père a conservé
 La moto sur laquelle, plus tard, j'ai roulé. . .
 Quand il eut disparu, et que pour mes seize ans
 1005 Je passai le permis, tout seul, et comme un grand !

Mais en quarante-cinq, un soir mon père dit :
 « Je t'emmène à la gare, prépare-toi, Guy ! »
 Il sortit la moto, et je grimpais dessus ;
 « Tiens-toi bien ! dit ma mère, et mets ton pardessus,
 1010 Car si vous rentrez tard, il pourrait faire froid ! »
 Étonné je me suis bien demandé pourquoi,
 Elle disait cela comme si c'était loin,

Car la Gare de Reims, je la connaissais bien
 On y passait toujours quand on allait là-bas. . .
 1015 Mais nous voilà partis. Mon père s'arrêta
 Pas très loin de la porte d'où sortaient des gens,
 Aux petites valises, qui ouvraient tout grands
 Leurs bras à d'autres qui, longtemps, les étreignaient,
 En pleurant semblait-il, et criaient, s'appelaient. . .
 1020 Des autos, ou même des charrettes, les attendaient,
 Parfois des groupes avec drapeaux les escortaient,
 Et je me demandais pourquoi nous restions là. . .
 Mais mon père me dit : « Surtout ne bouge pas !
 Je reviens tout de suite, et toi, tu m'attends là. »
 1025 Je le vis s'avancer vers un homme esseulé,
 Attendant, bras ballants, comme désespéré,
 Semblant comme perdu, et l'air un peu hagard,
 Maigre, flottant dans un costume un peu bizarre
 De bleu et blanc rayé, comme un grand pyjama. . .
 1030 Et dans l'"Union", j'en avais vu, déjà !
 Mon père va vers lui et lui dit quelques mots,
 Puis avec un grand geste, montre la moto.
 L'homme semble hésiter et tend le doigt vers moi ;
 Mon père doucement lui prend alors le bras
 1035 Et l'ayant amené, me dit : « Tu montes là ! »
 Je grimpe sur le réservoir, le moteur chaud
 Me brûle un peu les jambes, mais je ne dis mot.
 L'homme péniblement s'installe à l'arrière,
 Et mon père démarre, et c'est pour moi mystère
 1040 De savoir où l'on va ? Il me dit : « À Courmas. »
 Je connaissais l'endroit, nous y allions parfois,
 Même avec la remorque et avec les vélos,
 Ce n'est pas loin, mais il ne fait pas chaud,
 Et la nuit qui commence à tomber, les nuages
 1045 Tout cela fait que la route me semble étrange. . .
 Personne ne dit mot, le bruit de la moto
 Seul retentit comme si allant au galop
 Des fantômes filaient dans le flou de la nuit,
 Mais soudain on s'arrête, l'homme a dit : « Ici. »
 1050 Une maison petite, dans la rue déserte,
 L'homme qui remercie, descend et fait un geste :

Mon père dit : « Non, non... et nous voilà partis.

Nous ne saurons jamais ce qu'il trouva chez lui,

Quel accueil fut le sien, ce qu'il est devenu,

1055

Mais nous étions bien fiers de l'avoir secouru.

1946-1947

L'après-guerre - Mon p'tit frère - L'électricité - La mer!

- Et les années passèrent, je devenais grand,
J'allais très fièrement bientôt sur mes dix ans !
Dans la cuisine, plus de photo de Pétain,
Mais celle de De Gaulle, et nous les trois gamins
1060 On trouvait qu'il avait un peu l'air d'un géant
Qui se pliait en deux, serrant la main des gens.
Mon père se plaignait que rien n'avait changé
Que ce soit le Thorez ou bien le Ramadier !
Il disait que ses bottes demeuraient trouées,
1065 Qu'il n'avait pas d'argent pour pouvoir en changer,
« Et tickets pour le pain, et tickets pour le vin,
La viande, les habits et tout le saint-frusquin ! »
Il écrivait cela, fin de quarante-six,
Doutant que tous les plans annoncés réussissent,
1070 Et critiquant beaucoup tous les politiciens,
Avec des élections qui ne servent à rien. . .
Mais sa casquette neuve lui paraît moins moche,
« Elle n'est plus, dit-il, comme celle des Boches ! »
Il a beaucoup de peine, pourtant, car à Fère,
1075 Il y a quelque temps, il a perdu son père.
Il s'est précipité, mais à son désespoir,
Il y est arrivé trop tard pour le revoir. . .
- Mais un matin de Juin, et en quarante sept,
Comme j'étais assis et faisais la causette
1080 À mon voisin avant que la classe commence,
Mon père est arrivé et dans un grand silence
Il m'a pris par la main et il m'a emmené
Me disant : « Aujourd'hui, ton petit frère est né ! »
J'étais très étonné, ignorant tout des choses
1085 Que se disaient entre elles, les lèvres mi-closes
Ma mère et ma tante Suzette, même si,
Je voyais que ma mère avait beaucoup grossi.
On me mena dans la chambre, où je vis
Une chose un peu rose avec du bleu aussi,
1090 Et qui bientôt criait et qui gesticulait. . .

L'après-guerre

*Mon
p'tit frère*

On me dit : « C'est Michel ! » et si je répétais,
 Cela ne signifiait pas grand-chose pour moi,
 Une curiosité, certainement, je crois,
 Même si, bien plus tard, nous avons fait la paire,
 1095 Avant que nos chemins très largement diffèrent !

A la rentrée suivante, étant au CM2,
 Notre Maître nous lut, sur un grand papier bleu
 Ce qui avait pour titre "La Constitution".
 Je n'ai pas trop compris quelle était la question,
 1100 Mais en sortant le soir, quand je vis sur le mur
 Une affiche, je me suis dit : « Mais oui, bien sûr ! »
 Puisqu'il était question d'en finir de la guerre,
 Par un traité de paix entre les peuples frères !
 De ce jour-là, je sus que les bonnes paroles
 1105 N'ont de valeur que pour tous ceux qu'elles cajolent !

L'électricité

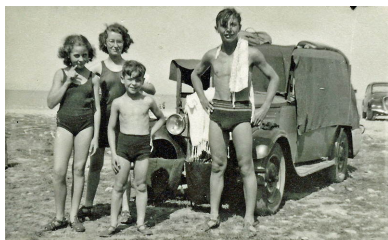
Mais un jour mon bon Maître en la "Leçon de Choses",
 Ce que j'aimais beaucoup, préoccupé des causes,
 Nous ayant démontré la supériorité
 Sur tous les becs de gaz, de l'électricité,
 1110 Osant lever le doigt, je lui ai demandé
 Ce que c'était, qu'il veuille bien me l'expliquer,
 Cette chose curieuse, et même mystérieuse !
 Le Maître alors me dit de façon sérieuse :
 « Personne ne le sait, on la voit, et c'est tout.
 1115 Les éclairs de l'orage peuvent tomber partout,
 Mais on ne sait pourquoi, et on ne sait pas où ! »
 Cette réponse m'a mis les sens dessus dessous :
 Je ne pouvais pas croire que lui, si savant,
 Il ne puisse savoir ce qu'était le courant !
 1120 Je me mis en devoir d'éclaircir ce mystère,
 Et décidai alors comme préliminaire,
 De convaincre certains de mes copains de classe
 De fonder avec moi un "club" donnant la chasse
 À l'électricité, et dont les découvertes,
 1125 Certainement rendraient les autres désuètes !
 La première séance nous réunit à trois,
 Et quant à la suivante, – il n'y eut plus que moi !

Je me suis consolé en recherchant des livres,
 Emprunté ci et là, car je voulais poursuivre
 1130 Ma grande idée... pourtant je n'ai jamais trouvé
 Que ce que pouvait faire l'électricité
 Quand je voulais savoir de quoi elle était faite...
 Et pendant très longtemps je me creusai la tête :
 Ce n'est que bien plus tard, grâce à l'informatique
 1135 Que j'ai compris enfin ce qu'est l'état quantique !

Cette année-là, en mil neuf cent quarante-sept
 On est partis très loin, en emmenant "Nénette",
 Que nous aimions beaucoup, qui n'avait pas vingt ans,
 Et qui venait chez nous à peu près tous les ans.
 1140 Mon père avait enfin acheté des pneus neufs
 Pour la Peugeot, et même réparé le toit
 Qui sous les averses fuyait un peu, parfois !
 Tout était donc au point pour notre grand voyage,
 Au Mont St Michel et Fort-Mahon, la plage.
 1145 Ma mère m'avait fait avaler des pilules
 Car même si j'étais un peu tête de mule,
 Je craignais tellement d'avoir trop mal au cœur
 Que j'aurais avalé la boîte avec bonheur.
 De bonne heure un matin tout le monde s'entasse,
 1150 Et le voyage est long et vite je m'en lasse...
 Dans les descentes le moteur qui accélère
 Fait un bruit sourd, comme celui, pendant la guerre
 Des bombardiers lointains de la "Royal Air force"
 Passant pendant des heures, comme bêtes féroces,
 1155 Ronrons de chats sauvages menant sarabande
 Pour aller ravager les villes allemandes,
 Et nous pensions à ceux des français prisonniers
 Qui seraient bombardés, comme notre "Dédé" :
 Tante Odette pleurait toujours en le disant...
 1160 Je m'étais endormi sûrement, et j'entends :
 « Guy regarde par là, et qu'est-ce que tu vois ? »
 Je ne vois pour l'instant que l'herbe qui poudroie,
 Le nez sur le carreau, tout comme la princesse,
 Les arbres que secoue le vent, et les caresses
 1165 Des nuages au ras de l'horizon... Soudain

La mer!

Comme un trou déchiré dans un décor mal peint
Un rayon de soleil badigeonne de blanc
Une sorte de mur, on dirait du ciment,
Au pied duquel je vois un troupeau de moutons
1170 Qui s'en vont et reviennent, reviennent s'en vont,
Sur un pré qui s'agite, et dont l'herbe est si bleue...
« C'est la mer ! Tu la vois ? Maurice, arrête un peu ! »
Je me dis : « c'est donc ça ? » Sur les calendriers
1175 J'avais vu des bateaux, des pêcheurs en cirés,
Je fus un peu déçu, de la voir si petite,
Mais une fois en bas, et pieds nus, vite, vite,
Nous avons tous couru sur les galets luisants
Puis le sable mouillé, essoufflés – et contents !



Vacances, 1947. De G à D, Janine, Nénette, Guy, Daniel.

1948 : Au Collège

*En sixième - Un vélo neuf! - Le Collège - Allemand ou Anglais? -
Pseudo-Latin - Travail manuel*

1180 En juin mil neuf cent quarante huit, un courrier
A rempli mes parents de joie et de fierté,
Car j'étais le premier au concours de l'entrée
En classe de sixième, et cela m'a marqué :
En allant au Lycée, le grec et le latin
Étaient à ma portée, et je l'espérais bien !

En 6ème

J'ai l'honneur de vous faire connaître que, à la suite
de l'examen du 12 Juin, 1948, JACQUESSON Guy
a été déclaré admis en classe de 6ème : 1er sur 47

1185 Mais mon père et ma mère ont alors fait la moue :
« Non, le Lycée n'est pas une école pour nous. »
Ma déception fut grande, et cette décision
Eut sur mon avenir telle répercussion,
Que longtemps je nourris une grande rancœur
1190 À l'égard de parents méprisant mon bonheur,
Pour ne pas déroger à l'humble condition
À laquelle ils croyaient devoir leur soumission...
Le Lycée, en effet, dans leur mentalité,
Était fait pour "les riches" : les désargentés
1195 N'avaient que le Collège comme débouché.
Et pourtant si mon père était un ouvrier,
Ma mère institutrice l'avait engagé
À quitter son métier pour pouvoir étudier
Et ainsi échapper, devenant fonctionnaire,
1200 Aux contraintes de sa situation première !
En tête du concours, je pouvais bien aller
Partout où je voulais, on m'y eût accepté...
La mentale barrière est de toutes la pire :
N'étant pas matérielle, on ne peut la franchir.

1205 Au "Collège Moderne et Technique", je fis
Donc ma rentrée, et bien qu'un peu marri,
J'étais content d'aller seul à la grande ville !
J'y allais à vélo, c'était assez facile.

Vélo neuf

- 1210 Mon père m'avait emmené au Pont de Laon
Où il connaissait bien un aimable marchand
De vélos, grand et gros, mais un ancien champion ;
Il avait acheté cadre, roues, et guidon
Et ayant eu le droit de choisir la couleur,
Je l'avait choisi vert, avec un dérailleur.
- 1215 Mon père avait lui-même monté ce vélo,
Au sous-sol où était tout un méli-mélo
De ferraille et d'outils, de vis et de boulons
Qui étaient pour beaucoup de récupération,
Venus d'une décharge où les américains
- 1220 Jetaient un tas de choses, au fond d'un ravin :
Machines à écrire, des skis et des bidons,
Des boîtes de conserves, des outils, des boulons,
Vêtements et chaussures, et des couvertures,
Des tentes toutes neuves, et des confitures !
- 1225 Tout le monde y allait, certains même y campaient,
Pour être les premiers quand les camions venaient. . .
Dans une époque où tant de choses nous manquaient,
Et où il nous fallait encore des tickets,
Voir ainsi tout jeter, par des camions entiers,
- 1230 Et même des objets qu'on n'imaginait pas,
Cela faisait pour moi "grotte d'Ali-Baba",
Celle que j'avais vu dans un film autrefois
"Le Voleur de Bagdad", ça s'appelait, je crois. . .
- 1235 Pour aller au Collège à quatre kilomètres,
Qu'il fasse chaud ou froid, je dois le reconnaître,
Je ne me plaignais pas : j'attendais les copains,
Et nous nous retrouvions ainsi chaque matin.
Nous partions à trois, mais par un prompt renfort
Nous étions bientôt cinq à pédaler plus fort ;
- 1240 Faisant la course, on se donnait les noms
De Bartali et de Coppi, et des champions
Dont nous écoutions tous, le soir, à la radio,
Les exploits à défaut d'acheter des journaux.
Le Collège était fait de briques rouges sales ;
- 1245 En mai quarante-cinq, dans une de ses salles,

- De la guerre en Europe, les belligérants,
 S'y étaient réunis, signant le document
 Qui mit fin à la guerre ; et ce fut un musée
 Rempli de grandes cartes et de tables cirées,
 1250 Qu'avec cérémonie on nous fit visiter
 Le jour de la rentrée, notre première année.
- Chaque matin quand résonnait un haut-parleur,
 Nous nous nous rassemblions en ayant un peu peur
 D'être nommés par le surveillant-général
 1255 Ce qui signifierait quelque chose de mal.
 Nous étions fort nombreux, alignés dans la cour,
 Grande et carrée dont nous faisons le tour
 En courant pendant que notre cher professeur
 De gym', lui, s'asseyait comme un chronométrateur,
 1260 Mais lisait son journal consacré aux autos
 Dont il était, c'est vrai, un aficionado !
 Nous avons bien compris qu'il ne nous comptait pas,
 Et notre stratagème toujours lui échappa :
 A chaque coin de cour, dans ce quadrilatère
 1265 Un grand couloir s'ouvrait, donnant sur les waters,
 Et quand nous y passions l'un de nous s'y cachait
 Pour un tour, pendant que tous les autres couraient !
 Si parfois il jetait un œil suspicieux
 Il ne voyait qu'un groupe d'élèves nombreux
 1270 Courant, suant, soufflant, et qui lui demandaient
 Combien de tours encore à faire il leur restait :
 Et selon la longueur qu'il lui restait à lire,
 C'était un tour ou deux, ou encore bien pire !
- En allemand le Prof'' était très redouté.
 1275 Mon grand frère Daniel, de six ans mon aîné,
 Avait dans ce Collège étudié autrefois,
 Et comme bon élève, il avait eu le droit
 D'apprendre l'allemand, avec ce Monsieur-là.
 Mais moi qui de l'anglais croyait savoir déjà
 1280 Grâce aux américains, un petit peu de mots,
 Je me suis infiltré dans le gros du troupeau
 Destiné à l'anglais, quand le jour fut venu

*Allemand
ou Anglais ?*

- Sur l'une ou l'autre, de jeter son dévolu.
 Mais les rangs des "anglais" étant très étendus
 1285 Alors qu'en allemand ils étaient bien ténus,
 Le Professeur passa, demandant aux "anglais"
 De lui dire leurs noms, et je m'exécutai. . .
 Ce fut tout comme si mon humble patronyme
 Soudain avait ouvert les portes d'un abîme,
 1290 Comme si marmottant de façon syllabique
 J'avais jeté de l'eau dans le vase magique
 Qui aux temps arthuriens déclenchait un orage !
 « Mais je connais ce nom, dit-il, – alors sois sage :
 J'ai eu ton frère, il était bon – tu le seras aussi,
 1295 Viens avec moi, petit, ne reste pas ici ! »

C'est ainsi que je fis de l'allemand, malgré
 Mon amour de l'anglais, et bien contre mon gré !

Pseudo-Latin

- La sixième où j'étais se prétendait "Nouvelle";
 On voit que la manie n'est pas vraiment nouvelle
 1300 De modifier le nom pour mieux ne rien changer :
 Ce n'est pas pour autant qu'on était au Lycée
 Mais on nous avait fait – quelle bonté suprême !
 Cadeau de quelques heures de latin quand même,
 Mais seulement pour un trimestre, le premier,
 1305 Et quant au grec ancien, pas question d'y compter.
 Déjà les pédagos avaient pris le pouvoir
 Ils étaient encore là quelque vingt ans plus tard !
 Et pour eux le latin était la marchandise
 Qu'on donnait au collègue comme friandise,
 1310 Nous ne méritions pas de mordre au "De Viris"
 Nous avions des livrets conçus pour nos délices
 Et nous y apprenions à parler le latin
 De cuisine bien sûr, avec de beaux dessins :
 "Assimil" avant l'heure, méthode pour gamins
 1315 Devant faire de nous de bons petits romains.
 On s'amusait un peu, mais pour mon propre compte
 Je voulais autre chose, et j'avais un peu honte.

Travail manuel

Ce qui, à l'opposé, était des plus sérieux,
 C'était ce qui devait nous rendre laborieux :

- 1320 Nous avions “Atelier” quatre heures par semaine,
 Et nous allions en rang dans des lieux peu amènes,
 Avec des toits multiples comme les usines,
 Et dans un grand vacarme, au milieu de machines.
 Nous étions répartis entre menuiserie
- 1325 Piétinant des copeaux, et la ferronnerie,
 Et son alignement de quantité d'étaux,
 Où ça sentait la graisse et où il faisait chaud !
 C'est ainsi que j'appris comment limer le bois,
 Et manier la varlope, le ciseau à bois,
- 1330 Puis à limer le fer, pour parvenir à faire
 Après quelques erreurs et beaucoup de misères,
 Au bout de dix semaines un accroche-balai
 Dont les dents n'étaient pas toutes comme il fallait,
 Instrument ramené un jour à la maison
- 1335 Triomphant – mais resté sans utilisation. . .
- Nous avons en français un vieux monsieur Fauvet,
 Ancien instituteur, et qui s'évertuait
 Avec un grand mérite, à nous intéresser,
 Nous faisant chaque jour au tableau dessiner
- 1340 Sur un grand fond tout bleu de Méditerranée
 Le chemin parcouru, non pas dans l'Odyssee,
 Réservée au Lycée, – mais pour nous Fénelon
 Avec son Télémaque était bien assez bon. . .
 Faisant contre mauvaise fortune bon cœur,
- 1345 Les verbes allemands j'appris vraiment par cœur
 Au point que maintenant je les connais encore !
 À la grande surprise de Herr Professor
 J'eus même vingt sur vingt à la composition
 Et il dut m'adresser des félicitations
- 1350 Ce qui venant de lui était une exception,
 Mais il me rappela qu'il avait eu raison !



Le professeur est celui d'allemand. Je suis le 2e en bas en partant de la droite.

1949-1950

*Premiers vers - Science-Fiction - Un louveteau - Vacances à "Fère" -
L'âne et la carotte - Avec l'oncle berger - À Namur à vélo*

- 1355 Quand je rentrais le soir et que la nuit tombait, *Premiers*
 Pédalant en cadence je m'évertuais *vers*
 À composer des vers – j'ai encore en mémoire
 Quelques-un de ceux là, pour la petite histoire !
- « Ô nuit quand tu descends sur les bois et les plaines,
 « Et que l'on sent souffler, comme une fraîche haleine,
 « Dans la pourpre du soir la brise du couchant,
 « Tu as tué le jour : il se baigne en son sang.
- 1360 Je les notais sur de vieux cahiers d'écolier
 Et plus tard j'en ai fait, les ayant retapés
 En douce, sur la machine de la Mairie,
 Ma première plaquette, mais perdue depuis.
 C'était en mil neuf cent cinquante, je crois bien,
- 1365 Car ces vers étaient encore écrits à la main.
- Mais je lisais "Vaillant" et la "science fiction" *Science-Fiction*
 Était une autre de mes préoccupations.
 Les images des "Pionniers de l'Espérance"
 Qui me faisaient rêver, avaient ma préférence,
1370 Et j'avais convaincu mon voisin, bien aimable,
 Que nous pourrions écrire une sorte de fable,
 Ou plutôt un roman, traitant d'une fusée
 Où nous serions tous deux pilotes embarqués.
 Nous en avions tracé des plans très détaillés
- 1375 Étudié de près les moteurs, inspirés
 Du "Leduc" un avion à stato-réacteur
 Qui semblait, à l'époque, être très prometteur. . .
 Et nous avions d'un commun accord situé
 Cette histoire dans un avenir éloigné :
- 1380 Ce serait en l'an mil neuf cent quatre-vingt-dix
 Qui nous apparaissait comme le plus propice,
 Car il était pour nous tout comme à l'infini
 Sans même imaginer que nous l'aurions franchi,

1385 Un jour sans cependant être dans la fusée
 Qui jamais ne partit, faute d'être lancée,
 Car ce qui arriva fut la fin de l'année :
 Sans rien avoir écrit, nous fûmes séparés !

*Un
 louveteau*
 1390

Mon grand-frère Daniel étant aux "Éclaireurs"
 Je l'enviais beaucoup, et attendant mon heure
 Je fus aux "Louveteaux", même avant le Collège.
 J'avais le foulard bleu et la chemise beige,
 Nous n'avions pas encore le droit au chapeau,
 Mais j'étais très heureux d'apprendre le pipeau,
 Et de lire une carte, avoir une boussole,
 1395 Et marcher dans les bois comme si j'étais Sioux,
 Sans laisser nulle trace, pas un fil sur le houx...
 Nous partions le dimanche avec une gamelle,
 Ma mère me faisait le plat traditionnel :
 Une belle omelette et des pommes de terre,
 1400 Et la gourde qu'avait récupérée mon père
 Chez les américains, quand ils étaient partis
 Avec des couvertures et des tentes aussi.



1405 Lors de mon premier camp, je m'ennuyai un peu,
 Même en faisant bouillir des pâtes sur le feu,
 Ce qui m'avait valu brevet de cuisinier !
 Dans la forêt d'Ardenne, dans la nuit, marcher,
 Me faisait un peu peur, en guettant les étoiles,
 Et j'étais bien content de retrouver nos toiles.
 Mes parents s'inquiétaient de savoir où j'étais,
 1410 Car je ne donnais pas de nouvelles, c'est vrai !

- Notre vie était rude et même un peu spartiate,
 Entre corvée de bois, éplucher les patates,
 Se laver à l'eau froide et creuser des feuillées,
 Sans parler de la pluie, des tentes arrachées !
 1415 Mais nous mettions un point d'honneur à ne laisser
 En partant nulle marque d'avoir séjourné :
 Écolos véritables sans même y penser,
 La nature n'était pas la divinité,
 1420 Mais le cadre de vie qu'il fallait conserver,
 Et rendre comme on doit rendre intact un jouet !
- À cette époque les vacances s'étendaient
 Sur deux mois et demi, du quatorze juillet
 Jusqu'au premier octobre, et parfois nous pensions
 Que le temps tout de même se faisait bien long.
 1425 Ma soeur qui n'avait pas voulu être "Éclairieuse",
 Elle surtout trouvait les journées ennuyeuses,
 Même à Fèr'-Champenoise, où parfois nous allions
 Avec le cousin Jacques, dans les environs
 À la ferme dont il connaissait bien les gens ;
 1430 Un jour on nous prêta, avec harnachement
 Un vieux cheval tranquille, connaissant les meules
 Et nous avons roulé tout un champ plein d'éteules,
 Sans renverser de gerbes ! Nous avons bien ri :
 Jacques nous régalaît de ses plaisanteries,
 1435 Et notamment de celle du "Petit Cali",
 Personnage obligé de la saga d'ici . . .
 « "Petit Cali" un jour, comme nous, est allé
 « Rouler un champ à lui récemment moissonné ;
 « Mais il avait un peu caressé la bouteille
 1440 « La veille, et il avait vraiment beaucoup sommeil.
 « Soudain, quelles secousses ! Il se frotte les yeux,
 « Et voilà qu'il découvre, "sacré nom de dieu" !
 « Que le champ qu'il roulait, ce n'était pas le sien
 « Mais c'était au contraire, tout un champ de sapins ! »
- 1445 Celle que nous aimions c'était, dans le faubourg,
 Thérèse la grand' tante, elle qui certains jours,
 Vendait beurre et fromages, dans sa cariole

*Vacances
 à "Fère"*

*L'âne et
 la carotte*

Tirée par un vieil âne, dont les cabrioles
 Parfois avaient pu faire un peu tourner le lait. . .
 1450 Ayant tout enlevé, elle nous la prêtait,
 Et nous partions pour faire le tour du village
 En riant quand les gens venaient pour du fromage
 Et ne trouvaient dedans que trois joyeux lurons !
 On avait attaché au bout d'un long bâton
 1455 Une carotte fraîche, que nous suspendions
 Devant les naseaux retroussés de l'ânon,
 Mais quand il s'arrêtait, on avait beau le faire,
 Cela ne changeait rien, rien du tout, à l'affaire
 Et nous devions pousser, tirer, en déclenchant
 1460 Toute une interminable série de braiments !

*Avec l'oncle
berger*

De mon côté j'avais noué de l'amitié
 Avec l'oncle René, qui était le berger
 Du village, et qui chaque matin, en saison,
 Menait au pâturage quatre cents moutons !
 1465 Nous partions le matin, à la fraîche, et pour moi,
 C'était comme partir au bout du Sahara !
 On emportait bien sûr à manger et à boire
 Comme de vrais touaregs, dont j'avais lu l'histoire
 Dans le livre inspiré par celui de René
 1470 Lui aussi ! Mais qui s'appelait René Caillé,
 « Pour les neuf ans de Guy ! », avait écrit ma mère. . .
 Notre caravane, devant chaque portail
 Grossissait comme hors du caravansérail !

 Son brave chien "Brisac" était mon préféré,
 1475 J'avais appris à faire un son particulier
 Qui le lançait, comme une flèche, mordiller
 Les pattes des brebis égarées, ramener
 Le troupeau dans les limites du pré fauché
 Où le berger avait le droit de pacager.
 1480 À midi, quand on déballait nos provisions
 À l'ombre d'un arbre, adossés au tronc,
 C'était pour moi vraiment un repas magnifique,
 Et l'oncle, de sa gourde de potion magique
 Me donnait quelque gouttes, car c'était du vin !



Mon grand oncle René, berger.

- 1485 Il riait, me disant : « Surtout, tu n'en dis rien ! »
 En rentrant les brebis reconnaissaient leur ferme,
 Y allaient toutes seules avant qu'on les enferme,
 Et au bout de la rue, il n'en restait plus une...
 J'étais heureux et fier de rentrer à la brune !
- 1490 Mais Janine trouvait que tout cela n'était
 Que des amusements de gamins, et voulait
 Un projet qui serait vraiment beaucoup plus grand :
 Faire un voyage dont on parlerait longtemps
 Sinon dans les chaumières, mais du moins à Fère,
 1495 Jacques était "dans le coup", et moi, le petit frère,
 Je devais dire "oui" et ne pas discuter !
 Mais j'étais à vrai dire déjà "emballé" !
 Il s'agissait d'aller, à vélo, chez "Les Belges" :
 Ainsi appelait-on ceux qui, faute d'auberge,
 1500 Avaient logé chez nous, chez grand-mère Lucie,
 Quand ils fuyaient la guerre et les troupes nazies,
 Avant que nous partions nous aussi, pourchassés ;

*À Namur
 à vélo*

- Mauricette avec eux avait pu échanger
 Quelques lettres encore les années suivantes,
 1505 Qu'elle nous a montrées, elle était très contente,
 Et sur notre demande elle avait donc écrit
 Que nous irions les voir – et ils avaient dit « Oui ! »
 Ils habitaient Namur ; mais Jeanine voulait
 Ensuite aller plus loin et nous tarabustait
 1510 Pour aller à Bruxelles ! On lui dit : « Pourquoi pas ?
 Alors quoi qu'il en soit, on a tout préparé
 Sur la carte, en comptant kilomètres, montées,
 Cela faisait trois jours ou quatre tout au plus,
 En passant par Givet, car ça nous plaisait plus.
- 1515 Le départ se ferait de Reims, et avec la Peugeot :
 Les parents ramenèrent Jacques et son vélo.
 On a plié la tente, et puis les couvertures
 On ne dormirait pas très longtemps à la dure,
 Chez "Les Belges" on aurait tout de suite un bon lit,
 1520 Mais il fallait pourtant compter avec la pluie,
 Qui se mit à tomber très vite sur l'Ardenne,
 Alors que nous n'étions que vers Signy, à peine.
 Nous avons dû camper et tout était mouillé
 Mais on était contents d'avoir bien pédalé,
 1525 Et on s'est endormis en espérant trouver
 Le lendemain un ciel un peu plus dégagé !
 Au matin le réchaud nous a fait des misères,
 Avec le vent, mais on a pu pourtant se faire
 Un café qui nous a très vite réchauffés ;
 1530 On a tout replié, et on est reparti
 Le temps était meilleur, c'était mieux sans la pluie !...
 Mais voilà qu'en descente, en allant sur Givet,
 Dans un virage sec, Janine dérapait
 Et avec le genou raclant sur les graviers,
 1535 La voilà au talus, fortement éraflée !...
 On avait emporté un peu de pharmacie,
 Et l'eau oxygénée l'a fait pousser des cris,
 Mais on a entouré son genou d'une bande ;
 Sa roue était voilée, il fallut qu'on descende
 1540 Le reste de la côte à pied, elle à vélo

Sans pédaler, en la poussant, pas trop !
Le vélo réparé, on s'est donc arrêtés
Au camping ; à la pharmacie, un peu soignée,
Janine a dit qu'elle voulait continuer !
1545 Alors le lendemain, mais non sans grimacer
On a repris la route, on n'était plus très loin. . .
Dans Namur, on a vu un téléphone, enfin,
Et appelé "Les Belges" . . . On a vu arriver
Une flambante "Jeep Hotchkiss", on a hissé
1550 Janine sur le siège, et telle une princesse
Elle s'est fait conduire à petite vitesse,
Pendant que nous derrière, encore pédalions !
Nous fûmes reçus là comme de vrais champions
Représentant la France qui les accueillit . . .
1555 Ces gens fort chaleureux tenaient quincaillerie
Il nous ont dorloté, nourri et promené
Ils ont téléphoné à la Mairie : le Père
Ploix, le secrétaire, en a averti ma mère,
Et ils nous ont gardé plusieurs jours avec eux.
1560 Le genou de Janine étant devenu bleu,
Nous pouvions repartir maintenant, c'est certain. . .
Nous sommes revenus, je crois bien – par le train !

1951 : En Allemagne

Le “jamboree” - En Allemagne - Ulm - Dachau - À Munich - Garmisch

- Le “Jamboree”*
- 1565 C’était l’année où se tenait le “Jamboree”
Ce grand rassemblement, on l’appelait ainsi
Selon la tradition due à Baden Powell,
Car il se prétendait le camp universel
De tous les scouts du monde – mais pas tout à fait,
Car à la vérité, bien des pays manquaient !
- 1570 Quatre ans auparavant, en France, vers Moisson,
S’était tenu celui de la libération.
Mon grand-frère Daniel y avait figuré
Et nous étions allés tous pour le retrouver,
Dans la poussière et la cohue, émerveillés
Surtout du petit train roulant sans s’arrêter,
- 1575 Dans lequel on pouvait monter à tout moment,
Ce qui nous amusait beaucoup, évidemment.
- 1580 Maintenant j’étais “grand” et un vrai “éclaireur” :
C’était bien à mon tour d’en avoir les honneurs !
Mais ce n’était plus près de Paris, cette fois,
C’était beaucoup plus loin, à Bad Ischl, je crois,
En Autriche, et la troupe de Reims où j’étais
N’avait pas les finances telles qu’il le fallait
Pour payer le voyage aux quelques uns de nous
Qui étaient retenus et étaient sans le sou.
- 1585 Le “Chef” avait prévu un camp dans les Ardennes
Région proche de Reims où on allait sans peine
Par le train pour pas cher ; et à la fin du camp,
Il s’était débrouillé avec les allemands
Pour avoir des billets allant jusqu’à FrancFort,
- 1590 Et il nous laissa là – nantis de passeports !
Nous avions pour mission d’aller jusqu’à Garmisch
Par nos propres moyens, en rejoignant l’Autriche,
À travers l’Allemagne, et sans un sous vaillant,
Sauf nos propres cagnottes dues à nos parents !
- 1595 Ce fut comme une “explo” mais pas très ordinaire ;

En Allemagne

La distance était grande, et la langue étrangère...

À quinze ans nous étions à nous-même livrés,

Et ma foi, bravement, nous avons échangé

Nos quatre sous chacun en marks et acheté

1600 Du pain, du sucre, et des bretzels à grignoter,

Des pâtes à faire cuire dedans nos gamelles,

Quand nous aurions assez de battre la semelle !

Le mode de transport étant le “camion-stop”,

Nous avons donc rejoint le seul endroit où stoppent

1605 Les rares camions qui alors empruntaient

L'autobahn écrasé de soleil qui brûlait...



L'Autobahn désert en 1951.

Après quelques ratés dus à mon allemand

Bafouillé sous l'effet de l'émotion, tremblant,

Et du mépris envers les Français, à coup sûr,

1610 Un grand semi-remorque, en riant, nous assure

Qu'il peut nous emmener même jusqu'à München.

Mais sur sa plateforme il fallait qu'on se tienne,

Et bien plus d'une fois il s'en fallut de peu

Pour que dans un virage par trop cahoteux,

1615 L'un de nous ne finisse par être éjecté

Sur la chaussée brûlante faute de s'agripper !

Nous avons fait ainsi une distance énorme

Sans rien voir que la route que des trous déforment :

Trous de bombes, d'obus, qui souvent nous secouent,

1620 Et qui sur nous parfois font des giclées de boue,

Des villages lointains avec des cheminées

Et des ruines encore à peine réparées,

Des arbres dont les feuilles sont du pain grillé,
 Des collines lointaines, talus éventrés,
 1625 Et soudain tout s'arrête : nous sommes en ville ;
 Le chauffeur nous fait signe, il descend et empile
 Nos sacs, nos couverture et il nous tend la main
 Pour descendre : l'effort est pour nous surhumain.

Nous dormons un moment, ne sachant où aller : *Ulm*
 1630 Affalés sur un banc, nauséux, harassés,
 Ne sachant même pas le nom de cette ville. . .
 A deux nous fabriquons une phrase allemande
 Ahuris que nous sommes, et quand on leur demande
 Les passants nous regardent sans aménité. . .
 1635 L'un d'eux finalement nous répond, amusé,
 En français que "c'est Ulm, ville sur le Danube".
 Et quand nous repartons, chacun de nous titube,
 Comme d'avoir trop bu – mais c'est plutôt la faim
 Qui nous tenaille, et dans la ville pas un coin
 1640 Où se faire à manger ! Heureusement, soudain,
 L'un de nous d'une adresse donnée se souvint
 Lors de notre départ : et d'un dernier effort,
 On arrive à la nuit, et quand on sonne, fort,
 Une dame opulente vient nous accueillir,
 1645 Nous serre dans ses bras, avec de grands sourires !

Un vrai repas pour nous fut une chose neuve ;
 Elle parlait un peu le français, était veuve,
 Et elle avait perdu son jeune fils aussi
 Parti sur le front russe, comme son mari.
 1650 Nous étions très surpris de la situation :
 Nous n'avions jamais eu encore l'occasion
 De voir des Allemands autrement qu'ennemis,
 Et voilà que soudain nous étions accueillis
 Comme dans la famille, et comme des amis,
 1655 Comme des voyageurs d'un étrange pays,
 Comme des fugitifs, cherchant un réconfort
 Auprès de ceux-là même qui hier encore
 Menaçaient nos parents et faisaient tant de morts !
 Quand nous eûmes repris de son dessert encore,

- 1660 Elle nous fit monter un escalier grinçant :
 Nous avons une chambre avec deux lits très grands.
 Et tout endoloris par tant de kilomètres
 Parcourus, nous étions bien contents de nous mettre
 Sur de doux oreillers et sous des édredons
- 1665 Qui valaient bien tous ceux de nos propres maisons !
 Mais regardant le mur, mes yeux ensommeillés
 Virent dans la pénombre un portrait accroché
 Figurant un jeune homme souriant aux autres,
 Avec un uniforme un peu comme le nôtre,
- 1670 Mais avec un brassard portant la croix gammée
 Noire sur rouge et blanc, ce symbole abhorré !
 Je compris que c'était de cette brave dame
 Le fils tôt disparu, l'image de ce drame
 Qu'en nous peut-être bien elle voulait éteindre
- 1675 Mais je ne pouvais pas parvenir à le plaindre,
 Lui, d'avoir combattu avec des tortionnaires,
 Et je n'eus pas besoin d'ouvrir mon dictionnaire
 Pour comprendre les mots alignés en gothique
 Disant "Hitler Jugend", ce symbole tragique !
- 1680 Je pensais à tous ceux qui des camps revenus
 Décharnés et rayés, hébétés, quasi nus
 À la gare attendaient que l'on vînt les chercher,
 N'ayant plus ni maison, ni famille, égarés
 À cause de ceux qui portaient ce brassard-là. . .
- 1685 Et ce jeune homme mort était un de ceux-là !
- Le lendemain matin après des embrassades
 Et quelques provisions dans nos sacs, en balade,
 Nous sommes partis pour voir un peu cette ville ;
 De grands quartiers tout neufs, et sur le pont des piles
- 1690 Fraîchement réparées, et nous fûmes surpris :
 Le "Beau Danuble bleu" nous apparut bien gris !
 Mais nous avons monté sept cent soixante marches
 Pour parvenir enfin à dominer les arches
 Du haut de cette flèche de la cathédrale
- 1695 La plus haute de tout le monde médiéval. . .

Et de la haut, nous vîmes de grands terrains vagues



Vue prise en 1951.

- 1700 Entre des maisons neuves, témoins de ces vagues
 De lourds bombardiers qui en quarante quatre
 Ont semé la terreur et fini par abattre
 Même ce monument au milieu de la ville. . .
 Fallait-il donc vraiment tuer tant de civils ?
 Ce n'était plus la guerre que fit mon grand-père,
 Si terrible fut-elle – mais un autre enfer
 Ce n'étaient plus des hommes tuant d'autres hommes,
- 1705 Mais comme si le ciel pris d'une rage énorme
 Mettait à feu à sang tout un peuple coupable
 D'avoir pris pour un dieu un dément, un minable,
 Qui leur a fait commettre les pires horreurs
 En confondant le crime et le sens de l'honneur !
- 1710 En allant à Munich, notre route tracée,
 Toujours dans des camions, plus ou moins entassés,
 Nous avons repéré en lisant les pancartes
 Un nom d'une cité peu marquée sur la carte,
- 1715 Mais qui pour moi sonnait comme une entrée d'enfer :
 "Dachau", – et je me suis récité le vers. . .
 « Vous qui entrez ici laissez toute espérance ! »
 J'ai convaincu les autres par ma véhémence,
 D'aller voir ça de près, et après des détours,
 Nous sommes arrivés dans une grande cour
- 1720 Aux baraques grisâtres ; on nous mit à la file
 J'avais le cœur serré, ce n'était pas facile
 De se voir avancer comme des prisonniers

Dachau

- Que l'on faisait marcher vers la mort assurée...
 On nous fit défiler devant l'entassement
 1725 Des vêtements, chaussures, et même des dents,
 Tout ce que les bourreaux avaient de force pris
 Aux malheureux ici enfermés et soumis,
 Avant de nous montrer grande ouverte la gueule
 Du moderne Moloch où sans même un linceul
 1730 On enfournait sans cesse de vivants cadavres.
 Il manquait la fumée, noire – et ce qui me navre
 C'est de penser que tant parmi les tortionnaires
 Étaient de simples gens, et qui croyaient bien faire
 Qui menaient à la mort leurs propres congénères
 1735 Comme si leur emploi au sein de cet enfer
 Était tout naturel – Hannah Arendt l'a dit :
 Le mal est très banal, et si le rire aussi
 Est le propre de l'homme, nul ne peut savoir
 Ce à quoi peut mener le simple fait de croire
 1740 En quelque beau parleur comme au sauveur suprême,
 Qu'il soit de l'au-delà ou de ce monde même,
 Jehovah, Mahomet, ou le Pape lui-même,
 Qui fit tant de bûchers, avant que l'anathème
 Cesse d'être une cause de condamnation...
 1745 En attendant – peut-être – la résurrection ?
 Combien parmi tous ceux qui furent des vivants
 Ici, juifs ou athées, chrétiens ou protestants
 Retrouveraient leurs os, le jour du Jugement
 Dans ces charniers comblés, et ces entassements ?

 1750 Cette horrible vision à quinze ans me marca,
 Et c'est bien la raison pour laquelle, je crois,
 Il m'est insupportable de penser ma fin
 Dans un four crématoire avec un nom latin.

 À Munich
 1755 À München on dormit à la JugendHerberg',
 Où le Reich maintenant n'était plus en exergue...
 Et je traînais les autres, ayant fait un bon somme,
 Un peu contre leur gré, au Deutsches Museum,
 Pour y voir les avions qui nous persécutèrent :
 Bombardiers Messerschmidt et "Stukas" de la guerre,

- 1760 Mais aussi les entrailles des moteurs Diesel
 Qui déjà annonçaient comme une ère nouvelle :
 Mon père qui avait été mécanicien
 Sur les chars de Renault, à l'armée, savait bien
 Que le moteur Diesel était plein d'avenir
- 1765 Et m'avait expliqué ce qu'il pouvait m'en dire.
 Je ne fus pas déçu, même si le Musée,
 Entièrement détruit par les forces alliées,
 N'avait pas retrouvé toutes ses collections.
 On peut se demander quelle fut la raison
- 1770 De détruire un musée ? Mais les bombardements
 À Munich comme Dresde visaient tout simplement
 À effacer tout ce dont pouvaient être fiers
 Même les Allemands qui n'aimaient pas Hitler !
 Ce qui n'empêcha pas les "Alliés", certes non,
- 1775 De s'emparer de tous les savants de renom,
 Qu'ils aient aidé ou non à la folie nazie,
 Comme après les V2 se consacra celui
 Qui fit que la "NASA" envoya sur la Lune
 la fusée "Apollo"... employant sans rancune
- 1780 Cet homme-là du nom de Werner von Braun
 Qui de grand criminel est devenu icône...
- Longue, vers le Tyrol nous a semblé la route,
 Car il y avait peu de camions, sans doute,
 Et nous avons dû faire du chemin à pied,
- 1785 Dormant dans des cahutes de bois, des greniers,
 Où nous avions du foin pour nous y allonger,
 Et chapardant des fruits, n'ayant rien à manger !
 En approchant Garmisch, des scouts nous ont hélés,
 Et comme leur vieux bus était plein à craquer,
- 1790 Ils nous ont fait grimper sur le toit, sur leurs sacs ;
 Ce n'était pas vraiment le confort d'un hamac,
 Mais du moins nous savions que nous allions enfin
 Trouver gîte et couvert, des feux et des copains !
 Une ville de toile aux immenses allées,
- 1795 Des "scouts" de toutes sortes, jeunes ou même âgés,
 Et certains arborant des coiffures bizarres
 Comme un homme en turban rencontré par hasard,

À Garmisch

1800 Qui me surprit beaucoup, moi pour qui les Indiens
N'étaient que des peaux-rouges, des amérindiens !
Réunions et palabres, et chants à la veillée
Peu de choses vraiment qui m'aient enthousiasmé...
Sauf le concert donné, à Salzbourg, du Mozart,
Dans une salle immense, avant notre départ.

1805 Le retour fut bien moins pénible que l'aller :
Pour le train nous avions cette fois des billets.
Mais ils ne nous menaient pas plus loin que Francfort :
Nous avons décidé de demeurer encore...
Le contrôleur chargé de vérification
Fit semblant de comprendre les explications
1810 Que donnèrent nos chefs en passant la frontière
Et nous laissa dormir – refermant la portière !

A la gare de Reims nous eûmes l'impression
D'être un peu devenus comme des grands garçons.

1952 (1) : Le Collège

Au collège et premiers émois - Des chenapans - La lecture - Mon père

- 1815 Pédaler le matin, le midi et le soir,
Pour aller au Collège et en revenir tard,
N'a pu faire de moi un grand champion cycliste,
Mais mes allers-retours furent un peu moins tristes
Quand de ma soeur l'amie Annette, jolie fille,
Fit partie de la bande : alors mon cœur vacille,
1820 Et mes premiers émois influençant mes vers
Je composais, roulant, tout comme les trouvères
Mille billets rimés qui jamais n'arrivèrent
À celle qui pourtant n'était pas si sévère !
Mais jamais je n'osai, mon papier à la main
1825 Aller le lui glisser sur sa poignée de frein,
Quand avant de partir, et son vélo posé,
Avec ma soeur elle parlait, très enjouée. . .
- Le matin j'étais sûr, au moins, de la trouver
Et cela suffisait à remplir ma journée
1830 D'une douceur candide, et dissiper l'ennui
Des heures à attendre un professeur parti
Pour une tâche obscure, ou absent, ou les trous
Dans mon emploi du temps, hélas, un peu partout.
Ceux qui étaient rémois en ce cas, s'esquivaient,
1835 Mais moi en "permanence" je me morfondais !
Nos professeurs n'étaient pas tous de premier ordre :
La guerre avait causé ici bien des désordres
Et on avait bouché les trous par qui voulait !
C'était certes le cas du professeur d'anglais
1840 Un vieil homme que nous avons nommé "wounose"
Parce qu'il répétait toujours la même chose,
En commençant son cours, et les yeux dans le vague
Designait l'un de nous d'un doigt chargé de bagues
Et c'était bien à qui se dissimulerait
1845 Derrière son voisin, qui répondre devrait !

*Au collège
et premiers
émois*

*Des
chenapans*

En musique c'était aussi un vieux monsieur,
 Que nous persécutions : nous étions odieux !
 Mais il nous infligeait sans cesse des "dictées
 Musicales" – sur un vieil harmonium essoufflé,
 1850 Et ce n'était pas vraiment des plus pédagogiques,
 Je crois pour nous donner le goût de la musique. . .
 Nous avons mis au point un système effroyable :
 Nous avançons sans cesse en douce un peu nos tables
 Jusqu'à l'emprisonner derrière son clavier
 1855 Et quand enfin son heure de cours terminée
 Il voulait s'en aller, il ne le pouvait pas,
 Et il levait les bras, il ne comprenait pas. . .
 Car il n'avait rien vu, tout à ses exercices
 Qui pour nous n'étaient rien qu'un terrible supplice !

La lecture

1860 J'aimais pourtant l'étude : je lisais beaucoup
 De vieux ouvrages pris dans le grenier, chez nous,
 Que ma mère avait eus dans la liquidation
 De la maison vendue à la disparition
 De mon grand-père Georges et de sa femme Aline.
 1865 Parmi les bibelots, les objets de cuisine,
 Parmi les ustensiles divers, les herbiers,
 L'exemplaire annoté de sa "Flore Bonnier",
 Qui pour moi figurait comme un trésor caché
 Un symbole authentique de curiosité
 1870 D'un vieil instituteur libre-penseur, athée,
 Dans un texte curieux qui fut son testament
 Où il parlait un peu de son âme, pourtant. . .
 Je passais bien des heures à feuilleter
 Quantité de vieux livre poussiéreux, brochés,
 1875 Mais parfois un volume en pleine peau relié,
 Par son propre grand-père, mon aïeul lointain :
 Des "livraisons" achetées au marché de Châlons
 Comme un petit feuillet en faisait la mention,
 Et qui me procura une grande émotion
 1880 Car il avait pour moi la signification
 De ce que j'ai toujours aimé par-dessus tout :
 Le travail d'artisan, qui allie les deux bouts
 De la fabrication : la tête avec la main

L'invention associée avec le plus grand soin.

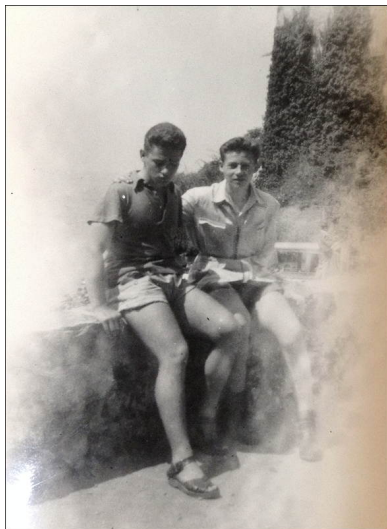
- 1885 Mon père ce brave homme au sourire si doux, *Mon père*
 Semblait de moins en moins se soucier de nous.
 Il rentrait fatigué, souvent, de ses chantiers,
 Et de son vieux vélo, un soir il est tombé,
 Une épaule démise et des côtes cassées.
- 1890 Ce n'était pas très grave, mais l'immobilité
 N'était pas de nature à le reconforter ;
 Son entrain faiblissait, et ne plus bricoler
 Fut le signe pour lui d'une lente descente
 Dans le gris de l'ennui, et la mauvaise pente,
- 1895 Pour lui qui, jusqu'alors, chaque jour, en rentrant,
 Allait dans le sous-sol clouant, sciant, limant.
 Et même la moto dont le moteur était
 En trente six morceaux, démonté, et dormait
 Sans être réparé, et depuis si longtemps. . .
- 1900 Depuis que tous les deux, en allant à "Fère-Champ",
 Nous avons dû stopper, avec la roue bloquée !
 Un camion pour finir nous avons dû héler,
 Et rejoindre ma mère déjà arrivée
 Bien avant nous avec la voiture ; un poussoir
- 1905 De soupape cassé, cause de nos déboires,
 Avait fait exploser le piston, la culasse,
 Et bien que nous n'ayons nous-mêmes pas de casse !
 Cette désaffection de ce qu'il aimait tant
 Ne nous échappait pas à nous autres enfants,
- 1910 Et donnait certes bien du souci à ma mère
 Qui ne nous disait rien, mais regardait mon père,
 Avec dans ses yeux bleus une grande tristesse,
 À mon frère petit prodiguant ses caresses.

1952 (2) : Reims-Marseille à vélo

Un projet fou - Le grand départ - À Dijon - À saint-Jorioz - La "route Napoléon" - L'affaire de Lurs - Mare nostrum ! - Marseille ! - Erreur fatale... - Éloge de la technique - Valence, "Terre Promise" ?

- 1915 Le train-train du collège à me lasser venant,
Je cherchai un projet un peu ébouriffant.
Un projet Des feux de camp aussi j'avais un peu assez,
fou Je rêvais d'autre chose pour passer l'été.
 Il n'était plus question d'aller se promener
- 1920 En famille, à la mer, Fort-Mahon, Paramé. . .
Mon père qu'on disait « Toujours le pied levé »
Ne semblait plus avoir envie de voyager.
Alors il m'est venu, un matin, en partant,
Une idée mirifique, un but extravagant :
- 1925 Aller jusqu'à Marseille, à vélo, par étapes,
Et pour corser la chose, en passant par les Alpes !
Mais je ne voulais pas tenter seul l'aventure :
Trouver des acolytes fut chose des plus dures !
Il fallait des garçons qui aimaient le vélo,
- 1930 Des garçons sérieux, et pas des rigolos
Qui abandonneraient au bout de quelques jours,
En m'obligeant alors à faire demi-tour !
Mais il fallait surtout convaincre leurs parents
De les laisser partir à vélo si longtemps !
- 1935 Mon père ne trouva à cela rien à dire,
Ma mère l'an dernier m'avait laissé partir,
Pour une expédition dangereuse, peut-être,
Et avait bien longtemps dû attendre mes lettres. . .
Elle était somme toute plutôt résignée,
- 1940 Et fit ce qu'il fallait malgré ses réticences,
Jusqu'à mettre sa garantie dans la balance
Pour convaincre les parents de ces deux cyclistes
Que j'avais recrutés, un peu à l'improviste ,
Les vacances approchant. . . mais qui me présentaient
- 1945 Les qualités requises, à ce qu'il me semblait :

Joyeux lurons tous deux, avec de bons mollets,
Des vélos adaptés, et pour qui ce projet
Un peu fou, leur était une raison de plus
D'échapper aux parents et au voyage en bus !



Mes deux camarades.

- 1950 Il se trouva que l'un avait même une tante
À Marseille, et qui s'était dite très contente
De nous y recevoir ! Cela constitua
Bien sûr un argument qui fut d'un très grand poids,
Pour emporter l'acquiescement des deux parents,
- 1955 Mais qui plus tard se révéla, bien indirectement
La source de ce qui fut pour moi Odysée. . .
Mais je laisse cela pour l'instant. . . Écoutez !
Des trois cyclistes l'aventure mirifique,
À la conquête d'une sorte d'Amérique !
- 1960 Sacoques pleines de gamelles, couvertures,
Piquets de tente avec un peu de nourriture,
Nous sommes donc partis un matin de juillet,
Le cœur joyeux pour faire un aussi long trajet.

Le grand départ

- 1965 Châlons-sur-Marne, puis Langres, je me souviens,
Ce fut la première discorde entre copains,
D'avoir voulu voir la statue de Diderot. . .
Ce qui nous fit faire un détour et tarder trop
Pour établir la tente, quand il faisait nuit,
Après avoir mangé du riz pas très bien cuit !
- 1970 Malgré cela nous avons bien dormi
En bordure de route, il faisait beau et chaud ;
Chaque matin, quand nous montions sur nos vélos
Nous nous prenions pour d'audacieux explorateurs ;
Fort peu de voitures, le matin de bonne heure,
- 1975 Nous pouvions bien souvent rouler à trois de front,
Et quand nous n'avions pas le nez dans le guidon,
On s'arrêtait longtemps, examiner la carte,
Compter les kilomètres, et sur les routes plates,
On s'amusait parfois à jouer aux coureurs :
- 1980 L'un de nous s'échappait, et le front en sueur
Baissant la tête on moulinait tant qu'on pouvait,
Ou bien pour s'amuser, alors, on se cachait. . .
Et l'autre revenait, penaud, un peu inquiet,
Craignait la fausse route, et nous, on rigolait !
- 1985 Jour après jour ainsi, nous roulions : nos mollets
Étaient bien entraînés, mais la selle faisait
Un peu des siennes du côté du fondement,
Et on se tortillait parfois, et douloureusement. . .
Nous connaissions fort bien le remède des "pros"
- 1990 Qui consistait à mettre un peu de foie de veau
Dans le cuissard. . . mais à défaut, on eut l'idée
De journaux détremvés, comme papier mâché !
Et puis comme la route prenait de la pente,
On montait en danseuse, et puis dans les descentes,
- 1995 On restait bien dressés, droits dans nos cale-pieds,
Ce qui bien entendu fit l'un de nous chuter !
Mais le mercurochrome et quelques pansements
Eurent bien vite fait, avec des grincements
De dents, de le remettre en selle, évidemment.
- 2000 Il y avait aussi les crevaisons : des clous
Qui très perfidement se plantaient toujours sous

- 2005 Le pneu arrière, si pénible à démonter !
 Mais c'était l'occasion d'une pause appréciée...
 Les orages aussi vinrent nous saluer ;
 De ces visiteurs-là on se serait passés !
 D'un seul coup un torrent vient remplacer la route,
 Et c'est toujours l'endroit où même pour un scout
 Il n'est pas un seul porche, ou d'arbre, où s'abriter,
 Et la tente montée risque de s'envoler !
- 2010 Nous fûmes à Dijon, un mien parent lointain
 Ayant été requis pour loger « ces gamins »,
 Et après des détours dans la ville inconnue
 C'est très aimablement que nous fûmes reçus.
 Vrai repas, de l'eau chaude, et des lits en soupente,
- 2015 Voilà qui nous changeait un peu de notre tente !
 J'ignorais que plus tard à Dijon, de nouveau
 Je reviendrais – mais je garde mes mots :
 Vous ne saurez cela qu'avec de la patience
 Si vous lisez ces vers que pour vous je cadence !
- 2020 Mon grand frère Daniel était à Saint-Jorioz
 Et pour nous ce fut là une très bonne chose :
 Il était entendu que nous ferions étape
 Au camp des "Éclaireurs" où étaient ses pénates !
 Il était un peu chef, s'occupant d'intendance,
- 2025 Et ayant de ce fait certaine indépendance,
 Il avait réservé une tente pour nous ;
 C'était près d'Annecy, et comme nos genoux
 Avaient pris peu à peu de la force, un détour
 N'était pas de nature à gâcher un séjour
- 2030 Où nous allions trouver un peu de réconfort
 Après ces jours passés à faire tant d'efforts !
 Nous avions déjà fait bien des allers-retours,
 Pour aller visiter un château, une tour :
 C'est ainsi que nous fîmes aussi la prouesse
- 2035 D'aller jusqu'à Nyon pour voir la forteresse,
 Et longeant le Léman, nous avons contourné
 Genève par un long "chemin des écoliers",
 Vers Annecy enfin, cherchant notre chemin,

À Dijon

2040 Peu connu des passants... Le camp n'était pas loin
Et fort heureusement, car il se faisait tard
Et nous l'avons atteint tout à fait par hasard !

2045 Daniel nous attendait, mais à quelques jours près :
Notre programme était un peu vague, c'est vrai,
Nous n'avions même pas songé au téléphone,
On n'avait pas encore inventé le "smartphone" !
Le camp était fermé pour la nuit, mais "Castor"
(Le "totem" de Daniel, qu'on lui donnait encore),
Nous servit de sésame, et on le réveilla :
2050 La joie des retrouvailles ne se prolongea
Que peu de temps : nous étions harassés,
Et sur des lits de camps nous nous sommes jetés !

2055 À peine réveillés nous fûmes présentés
Aux diverses "patrouilles" du camp, au café
Qu'on nous servit brûlant dans de très gros chaudrons
Sur un grand feu de bois, et assis tous en rond.
Ayant été moi-même "éclaireur", je savais
Comment les jours au camp souvent se déroulaient
Mais mes deux camarades étaient un peu surpris
Et n'en étaient bien sûr que d'autant plus ravis.
2060 Daniel nous emmena dans des tentes ouvertes
À tous, où nous avons fait cette découverte :
Des "gramophones", choses inconnues de nous,
Et nous tournions la manivelle avec entrain
Pour entendre jouer de célèbres refrains !

2065 Après deux ou trois jours passés dans l'euphorie,
Ayant repris des forces, nous voilà partis :
La "route
Napoléon" Nous allions vers Grenoble, ayant choisi "la route
De Napoléon", pour le panache, on s'en doute !
De Grenoble je n'ai de souvenir vraiment :

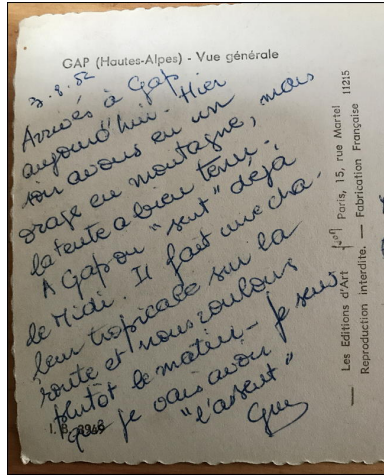
2070 Comme nous champions toujours, évidemment,
En dehors de ces villes que nous traversons
Seules celles pour qui j'avais quelque passion
M'avaient fait négocier, comme à Langres, un arrêt,
Et je n'emmenais pas Stendhal dans mes effets.

2075 Mais en quittant la ville ce beau matin-là

La côte de Laffrey, comme un mur s'éleva !
 Il fallut mouliner, je m'en souviens encore
 Le nez dans le guidon, car nos vélos d'alors
 N'avaient que deux plateaux avec beaucoup de dents,
 2080 Et à la roue arrière, les dérailleurs d'antan
 Ne nous permettaient guère que quatre pignons,
 Et donc une faible démultiplication !
 Le "VTT" n'était pas encore inventé,
 Et comme les coureurs du "Tour", il nous fallait
 2085 Nous dandiner et transpirer – sans voiture-balai !
 Plus dure la montée, plus rapide la pente
 En descendant, on frisait le soixante... ,
 (Car j'avais installé un compteur, à l'avant,
 Gros comme une pendule, avec un gros cadran
 2090 Mû par un élastique, qui cassait souvent,
 Mais dont j'étais très fier – et les ricanements
 De mes coéquipiers ne me dérangent guère :
 Cela me permettait de les impressionner
 En augmentant un peu les chiffres indiqués...)
 2095 Nous avons fait encore bien des kilomètres,
 D'étapes de hasard : on pouvait se permettre
 De camper à l'époque à peu près n'importe où,
 Et sans avoir besoin de dépenser un sou...
 Notre seule contrainte était de pain et d'eau :
 2100 Daniel avait rempli nos sacs à Saint-Jorioz
 Avec de quoi tenir presque jusqu'à Marseille,
 Pour peu que nous ayons de l'eau dans nos bouteilles !
 C'est ainsi que je pus le trois de ce mois d'Août
 Envoyer cette carte de Gap, ci-dessous :

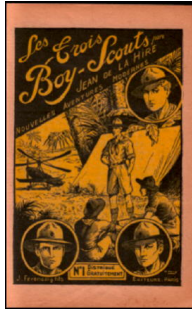
2105 Si je n'avais gardé des choses comme ça,
 Je me demanderais si je ne rêve pas,
 Si tout ce que j'écris est bien réalité,
 Car si certaines choses sont restées gravées
 Dans ma mémoire, un aussi long voyage

2110 Comporte bien des jours dont je n'ai plus l'image,
 Mais comme on peut franchir sans se mouiller les pieds
 Un torrent en sautant pierre à pierre, en un gué,
 D'un souvenir à l'autre il me faut tendre un fil



La carte envoyée de Gap le 3 août 1952

- 2115 Pour en faire un récit qui demeure facile
 À lire comme on lit un roman d'aventures,
 Ceux que je dévorais comme une nourriture
 Durant les jours d'été, caché dans le grenier
 De mon oncle Raulet, ayant éparpillé
 Des dizaines de tomes de sa collection,
- 2120 Achetées un par un quand il était garçon,
 De Jean de la Hire, "Les trois boy-scouts"
 Dont je ne perdais pas une ligne, une goutte,
 Car ils allaient à pied, à cheval, en voiture,
 Même dans un avion de Blériot, – l'aventure !
- 2125 Au fond, escaladant les cols de cette route,
 Nous étions tous les trois un peu les trois boys-scouts,
 Et je rêvais déjà du livre que ferais
 Les notes dans lesquelles, le soir, j'écrivais
 Le récit que je nommerais : "Les trois cyclistes" !
- 2130 Mais le sort qui dans l'ombre se fit scénariste,
 Donna à l'épopée une étrange tournure
 Et ne me permit pas cette gloire future !



“Les Trois Boy-scouts”

Mais comme les virages, chaque jour découvre
 Un nouveau paysage et puis les villes s’ouvrent :
 2135 Après Gap, Sisteron, puis nous allons sur Digne. . .
 Notre prochaine étape est Grasse ; on se résigne
 À dormir sans la tente au bord de la Durance,
 Car nous sommes fourbus, sous le ciel de Provence.
 Et pourtant c’est pendant cette nuit du 4 août,
 2140 À quelques kilomètres seulement de nous,
 A Lurs, qu’on assassine les époux Drummond,
 Avec leur fille de dix ans, quelle émotion !
 la France entière est sur les dents, on vient ici
 Pour observer la ferme des Dominici,
 2145 La radio, la télé, qui balbutie encore
 A bien compris déjà qu’elle ferait du score. . .
 Les gendarmes partout contrôlent les voitures,
 Mais nous, sous les étoiles, dormons à la dure !
 Nous ne saurons “l’affaire” que beaucoup plus tard
 2150 Quand nous serons rentrés, et un peu par hasard. . .
 Il s’en fallut de peu qu’on nous interrogeât,
 Nous aurions pu être mêlés à tout cela,
 Mais nous sommes passés sans rien voir, et tranquilles,
 Ignorant tout de ce qui se disait en ville,
 2155 Comme les trois Fabrice au cœur de Waterloo,
 Mais n’ayant pour chevaux que de simples vélos ! . . .

*L'affaire
de Lurs*

Après bien des lacets et descentes véloces,

Mare nostrum !

- Nous voilà parvenus sur les hauteurs de Grasse :
 Nous voulions en effet, nous autres, les Marnais,
 2160 Voir la “Côte d’Azur”, dont le soir on rêvait !
 Marseille n’était autre que le point final
 De notre expédition, et dans cet intervalle
 Nous voulions profiter enfin de cette mer
 Que l’on dit aussi bleue que les yeux de ma mère,
 2165 Que je savais rougis par l’état de mon père,
 Et mon cœur se serrait en mettant quelques mots
 Sur une carte écrite à l’ombre, il faisait chaud. . .
 Ce furent des senteurs et des jeux de couleurs,
 Des blancheurs de maisons, ruelles de fraîcheur,
 2170 Nous étions tout soudain payés de tant d’efforts
 Nous n’étions pas pressés de nous ancrer au port !
 Merveille de rouler tranquillement de front
 Tant il y avait peu de voitures, camions,
 Sur la route côtière, – aujourd’hui si chargée !
 2175 Cannes derrière nous, les rochers du Trayas
 Offraient au campement de bien belles terrasses,
 Et nous avons planté notre tente là haut
 Nous, les explorateurs, en guise de drapeau !
 Pour une fois c’était vraiment de très bonne heure
 2180 Pour s’arrêter, et nous nagions en plein bonheur
 Avant d’aller tremper le bout du pied dans l’eau,
 Puis de nous y laisser glisser, car c’était chaud !
 Pâtes à la tomate et boîte de sardines,
 Comme un festin de riches devant leur piscine. . .
 2185 Faite de cette mer devant nous scintillante,
 Cette “mare nostrum”, tellement différente,
 De celle que nous connaissions, gens du Nord
 Échoués, ébahis, espérant voir encore
 Quelques sirènes endormies au creux des flots
 2190 Et le bateau d’Ulysse, et bientôt Calypso !
- Il est bien difficile aujourd’hui de penser
 Que l’on puisse en de tels endroits s’arrêter,
 Planter sa tente, sans le moindre panneau
 D’interdiction, de précautions, sans vidéo. . .
 2195 J’ai voulu une fois retrouver cet endroit :

En moto nous avons parcouru, je le crois,
 Cette route, au moins cinquante années plus tard,
 Mais si l'image est nette encore en ma mémoire,
 Jolies villas et murs, carrefours et clôtures,
 2200 Plus un pouce de terre rouge, la nature
 Est maintenant mise au musée : tout est tracé
 Équarri, reblanchi, entouré, bétonné,
 Les immenses demeures de ces nouveaux riches
 Enturbannés venus des royaumes de triche,
 2205 Tyrans fuyant l'Afrique ici pour se cacher,
 Stars déchues, banquiers véreux, crânes rasés...

Après deux ou trois jours passés à flemmarder
 À regarder la mer, rouler et nous baigner,
 Du côté de Fréjus et de Saint-Raphaël,
 2210 Nous sommes tout de même arrivés à Marseille.
 On n'imagine plus aujourd'hui, ce que c'est
 Que trouver son chemin, car tout le monde sait
 Ouvrir son téléphone, et puis le "GPS"...
 Mais nous n'avions rien d'autre qu'une simple adresse,
 2215 Et une vieille carte "Michelin", c'est tout
 Et les passants bien sûr ne savaient rien du tout
 N'étaient jamais d'ici, ou ne répondaient pas...
 Enfin la tante est là, qui nous ouvre les bras !
 Quelques jours dans la ville, et le long du Vieux Port,
 2220 Puis Notre-Dame d'où nous regardons le fort
 Du Château d'If, et bien sûr, cela nous rappelle
 Monte-Cristo, qui sur les remparts nous appelle !
 Nous prenons le bateau pour faire la visite,
 Mais je me sens des haut-le-coeur très vite...
 2225 Je n'ai jamais vraiment eu le pied très marin,
 En même la voiture ne me valait rien !
 Je me souviens quand même, au fond d'un noir cachot,
 Un trou barré de fer qui laissait voir les flots,
 Et bien sûr je tremblais pensant au triste sort
 2230 De Dantès dans un sac à la place du mort !

Marseille!

Erreur fatale...

Il nous fallut bientôt songer à repartir.
 Nous avons trouvé bien de tout nous répartir

Tente de plusieurs toiles, piquets et réchaud,
 Et même les gamelles, entre les trois vélos.
 Nous n'avions plus, c'est vrai, beaucoup de sous en poche,
 Mais il était prévu, dans une ville proche
 De pouvoir retirer au guichet de l'argent
 Envoyé par la Poste par nos trois parents,
 Et la tante elle aussi de trois petits billets
 2240 Nous avais fait cadeau : nous étions guillerets,
 Même si le retour était moins excitant. . .
 Par la vallée du Rhône, c'était un bon plan,
 Comme voie de retour, avions nous décidé :
 2245 Ce serait bien plus court, et bien moins escarpé !
 Nous sommes donc partis, un matin de bonne heure,
 Après des embrassades faites de bon cœur,
 De la petite rue où résidait la tante
 Pour traverser la ville, et les premières pentes.
 Mais mes très petits pneus, que j'avais trop gonflés
 2250 Me secouaient très dur sur les maudits pavés. . .
 Je me suis arrêté un instant, faisant signe
 Aux deux autres que c'était une chose bénigne
 Que je devais seulement un peu dégonfler,
 Qu'ils ne s'arrêtent pas, qu'ils pouvaient continuer. . .
 2255 Quand j'eus finis, et suis remonté sur ma selle,
 Je ne les voyais plus, au bout de la ruelle.
 J'ai pédalé plus fort, et plus fort, ennuyé
 Et surpris qu'ils se soient déjà tant éloignés !
 Comme j'avais atteint les faubourgs de la ville,
 2260 Et ne les voyais pas, je me dis : « C'est facile
 Ils ont fait demi-tour en s'inquiétant pour moi ! »
 J'ai donc voulu refaire une seconde fois,
 Dans l'autre sens aussi, le trajet déjà fait
 Mais en pensant alors que leur route n'était
 2265 Pas la même que moi – ou bien qu'ils se cachaient !
 Au départ revenu, pas le moindre vélo. . .
 Il était évident que j'en avais fait trop
 Que nous étions allés par différentes rues. . .
 Définitivement, nous nous étions perdus !
 2270 Et c'est vrai que ce n'est qu'une fois revenus
 À Reims, que tous les trois nous nous sommes revus !

Mais entre temps, oiez tout ce qui s'est passé,
Et comment un détail en drame s'est changé !

2275 J'étais épouvanté de ce qui m'arrivait :
Je m'assis un moment, et je réfléchissais
À toutes les misères qui sur moi fondaient :
Je n'avais pas de tente, et guère de monnaie
Des parties de gamelles, et pas de réchaud,
Deux boîtes de sardines, un peu de haricots. . .
2280 Je crois que j'ai pleuré devant cette malchance !
Que ceux qui aujourd'hui avec tant d'assurance
Critiquent les usages de nos téléphones,
En disant que ce n'est vraiment bon pour personne,
Songent un seul instant quel miracle pour moi
2285 C'eût été de pouvoir faire entendre ma voix
À mes copains inquiets de me perdre, eux aussi,
Et comment, grâce à ça, nous eussions beaucoup ri !
Quand on roule en taxi ou qu'on a un chauffeur
On peut bien se moquer de tous les amateurs
2290 De voitures, vélos, même des trottinettes,
À la belote on peut préférer la roulette. . .
Certes se promener partout comme un zombie
L'oreille au téléphone est bien une idiotie ;
Mais nier les services dûs à ces objets
2295 En faire les coupables d'un usage niais
Ne témoigne que d'une pensée rabougrie
Et ne prouve rien d'autre que l'hypocrisie !
J'aimais la radio sur mon poste à galène
Émerveillé d'entendre, avec bien de la peine
2300 La musique et les voix de l'autre bout du monde. . .
Mais est-ce la raison de cet usage immonde
Si courant maintenant de nous faire subir
Un vacarme rythmé pour mieux nous abrutir ?
La technique n'est pas responsable des maux
2305 Que nous causent l'usage qu'en font les idiots.
Nos philosophes, nos penseurs à quatre sous,
Condamnent haut et fort, sans s'occuper de nous
Les outils numériques qu'ils ne manient pas,
Comme Voltaire allait vantant la plume d'oie

*Éloge
de la technique*

- 2310 Chez l'imprimeur où faire éditer ses écrits,
Lui pourtant si critique en sa philosophie !
- J'ai repris mon vélo, et je suis reparti ;
Car je ne pensais plus qu'à me sauver d'ici.
Je savais que ma mère, comme précaution
- 2315 Avait dû envoyer un mandat à mon nom
Valence,
À la Poste à Valence, c'était convenu ;
"Terre"
Et mes amis ayant maintenant disparu,
Promise" ?
Je me dis que le train serait le seul moyen
D'en finir avec ça, qui ne m'était plus rien !
- 2320 Mais Valence pourtant était encore loin. . .
Et voilà le Mistral qui se levait, soudain,
Avec un peu de pluie : une Bérésina
Pour une randonnée commencée dans la joie !
Le nez sur mon guidon, un "Solex" me dépasse,
- 2325 Tout doucement – et moi, contre le vent de face,
Je saisis l'occasion de lui sucer la roue :
Faire un peu moins d'efforts vaut bien un peu de boue
Reçue derrière lui. . . Venu à sa hauteur,
J'interroge l'heureux possesseur d'un moteur !
- 2330 Il acquiesce et je roule ainsi, pendant des heures,
Avec un grand bonheur, compensant mon malheur. . .
Mais tout a une fin : même ce compagnon
Me quitte en arrivant à sa destination !
Comme le soir venait, n'ayant qu'un bout de tente,
- 2335 Je m'allonge dessous, profitant de la pente,
D'un grand talus herbeux, et de la pluie qui cesse,
Ayant avalé vite une tartine épaisse
Et guettant les clins d'œil de la lune aux nuages
Épuisé, je m'endors, comme dans un naufrage. . .
- 2340 La nationale 7, chère aux "congéés payés",
Que nous avons voulu, justement, dédaigner,
Je l'ai connue ainsi deux ou trois jours durant,
Pédalant, pédalant, luttant contre le vent,
Profitant des camions, dans les côtes, si lents,
- 2345 Pour essayer un peu, alors, m'y agrippant,
D'épargner mes mollets qui allaient faiblissant. . .

Mais souvent le chauffeur, rien qu'en accélérant
De moi cherchait alors à se débarrasser,
Et je devais bien sûr finir par tout lâcher,
2350 Non sans risquer la chute, tant j'étais penché !
Je grignotais les fruits que j'avais maraudés,
N'ayant plus ni sardines, ni pâté, ni pain,
Quand Valence apparut, comme un mirage – enfin !
À la Poste aussitôt. . . mais elle était fermée !
2355 Je dormis sur un banc, dans le square, à côté. . .
Je me suis réveillé bien après l'ouverture,
Et me précipitai, au guichet : l'aventure
Que je croyais finie, n'en était qu'au début. . .
Et pour cette fois-ci, je n'en dirai pas plus !

1952 (3) : Valence-Reims

*À la Poste - Raskolnikov ? - À la Gare - Châlons-sur-Saône et Dijon -
Chez le Commissaire - La destinée - La mort de mon père*

- 2360 Derrière son guichet grillagé, l'employée *À la Poste*
 Qui n'a pas vraiment la mine très enjouée,
 Me regarde d'un air quelque peu soupçonneux...
 Et quand je lui demande, faisant l'obséquieux
 Si elle a un mandat au nom de Jacquesson ?
- 2365 S'emparant de la carte où figure ce nom,
 Elle fouille à regret dans un ou deux tiroirs,
 Et en exhibe un mandat, où je crois voir
 La signature de ma mère ! Je me sens
 Transporté comme sur un vrai tapis volant !
- 2370 Je tends déjà la main – mais elle le retient,
 Ce morceau de papier qui scelle mon destin...
 En relevant le nez, elle me dévisage,
 Et sur ma carte cherche comme en bas de page,
 Pour me dire soudain : « Non, vous ne pouvez pas
- 2375 N'ayant pas vos seize ans, encaisser ce mandat. »
 Frappé comme en plein vol, je retombe sur terre,
 J'ouvre des yeux tout ronds, et je dis : « Mais ma mère
 Au receveur chez nous avait bien demandé
 Si je pourrais le faire ? Il l'avait assurée
- 2380 Qu'il suffisait de ma carte d'identité ! »
 Avec un haussement d'épaules bien marqué
 Elle me rend ma carte en disant : « Au suivant ! »
- Je reste cloué là, les yeux ouverts tout grands *Raskolnikov ?*
 Comme un hibou curieux, spécimen empaillé,
- 2385 Mais la fureur en moi que je sens bouillonner
 Me ferait bien sauter par dessus le guichet
 Et sans le moindre mot, prendre par le collet
 L'infâme fonctionnaire, la sadique imbécile,
 Mais je suis trop petit – et je reste tranquille...
- 2390 Pourtant Raskolnikov, en moi réincarné,
 De fureur me donnait une autre identité,
 De bon petit garçon, j'étais un meurtrier !

Je lui tordais le cou, lui faisais expier
 Sa bêtise, et je lui faisais même avaler
 2395 Ma carte d'identité, au fond du gosier !
 Puis je me tournerais vers la foule apeurée,
 Comme Zorro, cet indomptable justicier,
 Signant d'un trait vengeur sur ce front méprisé
 La marque de mon droit, "GJ" entrelacés,
 2400 Avant de disparaître, au loin, au grand galop,
 Ayant sauté sur la selle de mon vélo. . .

À la Gare

2405 Penaud, désemparé, en fait je suis allé
 M'écrouler sur le banc où j'avais espéré
 Attendre la venue du Messie par la Poste.
 Que faire ? me disais-je, quelle riposte,
 Pourrais-je bien trouver ? Requérier la police ?
 On me dirait, c'est sûr, comme fit la Pallice
 Que ce qu'on interdit n'est pas autorisé.
 On me mettrait des tas de lignes sous le nez
 2410 Disant ceci et son contraire, et « Circulez ! »
 Je n'avais plus du tout envie de pédaler.
 Je voulais m'endormir et ne me réveiller
 Que lorsque je serais, à Reims, bien arrivé.
 Le train étant la seule possibilité,
 2415 J'allai jusqu'au guichet, et devant l'employé
 Ayant vidé mes poches, je lui demandai :
 « Jusqu'où pourrais-je bien obtenir un billet
 Avec cet argent-là ? » Il a saisi son "Chaix"
 Et me dit se grattant la tête : « Jusqu'à Aix. »
 – Ah ! Mais non. . . Dans l'autre sens, Monsieur, s'il vous plaît !
 – Alors Châlons sur Saône, et un peu de monnaie.
 – J'ai aussi un vélo. . . – Dans le fourgon, ça va !
 Je saisis ce billet ; j'avais pensé déjà
 À ce que je ferais : sur les panneaux j'avais
 2425 Vu que ce train allait à Reims, et même après. . .
 Je resterais dedans ; et quand j'arriverais
 À Reims je descendrais, et puis j'appellerais
 Ma mère qui viendrait pour régler mon billet
 Même avec une amende, elle aimerait mieux ça
 2430 Que de n'avoir aucune nouvelle de moi !

Mais les choses n'ont pas tourné comme cela. . .

- J'ai hissé mon vélo dans le fourgon, là-bas,
 Et me suis installé en prenant mes sacoches
 Comme oreiller : il faisait déjà nuit, et moche
 2435 Avec un peu de pluie ; je me suis endormi. . .
 Je me voyais en rêve entrant à Champigny
 Sur mon vélo, heureux, acclamé par la foule !
 Mais le freinage brutal du train me chamboule,
 Et de "Châlons-sur Saône" je vois le panneau :
 2440 C'est ma destination, et je vois mon vélo
 Passer le long du quai avec tous les bagages.
 Mais c'est bien décidé : je reste du voyage.
 Il fait nuit, il fait froid, la pluie n'arrête pas. . .
 À Reims il sera temps de penser à tout ça !
 2445 Je me rendors bercé par le bruit des boggies ;
 Le train roule longtemps et puis il ralentit :
 Nouvel arrêt : Dijon ! Je vois que tous les gens
 Dans le wagon s'affairent ; un haut-parleur prétend
 Que tous les voyageurs doivent quitter le train. . .
 2450 La suite du voyage est pour demain matin !
 Je n'avais pas prévu cet arrêt, je croyais
 Que le train jusqu'à Reims d'un coup me mènerait. . .
 Dans la salle d'attente je m'installe un peu,
 Je suis presque le seul, mais je suis bien heureux
 2455 De n'avoir qu'à attendre la dernière étape !
 Sur un banc je m'endors, et soudain on me tape
 Sur l'épaule : je me frotte les yeux, et je vois
 Comme un géant surgi soudain, là, devant moi,
 Un homme en uniforme avec une casquette
 2460 Qui très distinctement m'adresse sa requête :
 « Votre billet, monsieur, veuillez me le montrer. »
 Horreur ! À ce coup-là je n'avais pas pensé !
 Je bredouille, je fouille mon sac, effaré,
 Je fouille mes sacoches, d'un air hébété,
 2465 Je fais celui qui n'est pas encore éveillé,
 Et puis ne sachant plus à quel saint me vouer,
 J'exhibe le billet, preuve de mon délit. . .
 L'homme qui l'examine, et puis un autre aussi,

*Châlons/Saône
 et Dijon*

- 2470 Me disent de les suivre. . . Je veux m'expliquer,
 Mais me voilà contraint pourtant de me lever.
 Tout le long d'un couloir et sans me dire un mot
 Ils m'ont mené jusqu'à la porte d'un bureau
 Et m'ont remis à deux gendarmes, leur tendant
 Mon billet, que les autres ont lu en rigolant. . .
- 2475 « Alors, comme ça, on voudrait resquiller ? »
 Je voudrais tellement pouvoir leur expliquer
 Que je voulais rentrer chez moi, tout simplement,
 Que ce que je devais serait payé en arrivant. . .
- 2480 Mais ils n'écoutaient pas, ils m'ont mis dans un coin
 Et m'ont dit : « Reste-là, jusqu'à demain matin ! »
 Le banc était bien dur, et j'étais tellement
 Épouvanté de ce qui m'arrivait. . . longtemps
 Je ne pus que pleurer en silence, même si
 La colère parfois me saisissait aussi,
- 2485 Contre celle qui m'avait causé ces tourments
 En me refusant de pouvoir toucher mon argent. . .

Chez le

Commissaire

- L'un des gendarmes au matin me réveilla :
 « Tiens si tu veux du café, en voilà ! »
 Ça sentait le café, mais aussi le vin chaud,
 2490 Et j'avalais un bol, ce n'était pas de trop,
 Avec un peu de pain, ahuri, résigné. . .
 Après des rires gras, quand on me fit lever
 J'étais terrorisé pensant à la prison :
 Une Maison d'arrêt au lieu de ma maison !
- 2495 Je partis entre deux gendarmes, sans oser
 La moindre chose, tout du long, leur demander.
 J'avais les jambes molles, et du mal à marcher,
 Mais devant un portail, nous étions arrivés,
 Je pus voir : "Commissariat central de Dijon".
- 2500 On me mit sur un banc, avec d'autres larrons ;
 Je dus encore attendre, et je fus introduit
 Dans un bureau propre, où se tenait assis
 Un homme qui me regardait, l'air très sévère,
 Et qui très vite dit qu'il informait ma mère,
- 2505 Que maintenant c'était un peu n'importe quoi,
 De laisser les enfants s'en aller comme ça. . .

Il ne m'écoutait pas, voulant lui expliquer,
 Je fus épouvanté, en l'entendant parler :
 « Ici le Commissaire central de Dijon. . .
 2510 – Votre fils est ici, Madame Jacquesson !
 Je voulais l'implorer d'épargner à ma mère
 Que je savais en peine au chevet de mon père,
 Une honte pour elle presque insurmontable,
 Mais il parlait déjà d'argent – et de comptable. . .
 2515 Je repartis, toujours entre les deux agents,
 Jusqu'à la gare, ayant cette fois de l'argent :
 Ma mère avait payé la somme nécessaire
 Télégraphiquement, je crois, au Commissaire,
 Et je fus au guichet, toujours accompagné,
 2520 Pour payer mon amende, et prendre mon billet. . .

Par la suite je me suis souvent demandé
 À quoi cette aventure aurait pu me mener ?
 Pour un bout de papier que l'on me refusa
 Au nom d'un règlement qui était vrai ou pas,
 2525 Peut-être aurais-je pu devenir un malfrat,
 Un véritable délinquant, un scélérat. . .
 Peut-être aurais-je pu attendre la sortie
 De celle qui pour moi décidait de ma vie,
 Et lui voler son sac, lui faire un mauvais coup ?
 2530 J'aurais pu devenir une sorte de fou
 Tellement l'injustice m'avait révolté. . .
 J'aurais bien pu aussi essayer d'échapper
 Au contrôleur, ou aux agents, au commissaire
 Devenir un Vidocq, ou même un Lacenaire !
 2535 J'ai souvent mesuré combien peu d'épaisseur
 Sépare ce qu'on dit normal, et la terreur
 D'une vie consacrée à venger une erreur,
 Ce hasard qui soudain comme bille au "flipper"
 Vous lance sur des voies qui sont indécidables
 2540 Et qui en peu de temps font de vous un coupable !
 Est-ce là le "fatum" cher à nos anciens ?
 Est-il une logique échappant à nos mains ?
 Le fil que l'on disait par les Parques tissé
 Peut-il avoir des noeuds, des boucles, se briser

La destinée

- 2545 Par un simple hasard, par la concomitance,
D'un faux pas imprévu et de la contingence ?
Aujourd'hui je prétends à qui veut bien m'entendre
Que chacun de sa vie fait ce qu'il veut prétendre ;
Mais cette vision-là, appelée liberté,
- 2550 N'est peut-être l'effet que de la volonté
Dans un cadre tracé au cordeau, une épure
Qui n'est peut-être pas la chose la plus sûre...
Comme une goutte d'eau à la loupe est si claire
Et devient compliquée à la binoculaire,
- 2555 Maintenant que l'on sait l'infiniment petit
Peuplé de corpuscules qui souvent dévient,
Et dont on ne peut plus, à un certain degré
Dire certainement où ils sont situés...
La simple volonté de tracer son destin
- 2560 Est-elle suffisante ou bien tant de chemins
Entrecroisés se peuvent révéler égaux ?
Les milliards de cellules de notre cerveau
Combinés aux milliards de potentialités
À chaque instant de notre vie, font basculer
- 2565 Le point d'appui fourni par notre réflexion...
Comme en apesanteur quelle est la direction
La plus probable, et quelle est la meilleure
Que nous baptiserons, peut-être, "le bonheur" ?
- À la gare de Reims, ma mère m'attendait.
- 2570 Je n'étais pas très fier de ce que j'avais fait,
Même si je trouvais assez immérité
Ce que j'avais subi, mais la douleur causée
À elle en ces moments, si douloureux pourtant,
Me faisait une honte de tous les instants.
- 2575 Elle m'avait étreint sans me dire un seul mot,
Et quand je fus près d'elle, à bord de la Peugeot,
Elle dit seulement : « Ton père va très mal... »
Retenant ses sanglots avec beaucoup de mal.
Je restai médusé ; je le savais malade,
- 2580 Quand nous étions partis, tout de même, en balade,
Mais je ne savais pas ce qui s'était passé :
Ma mère m'ayant dit dans ses rares courriers

De façon anodine, sur lui quelques mots,
Je ne mesurais pas l'étendue de ses maux !

- 2585 Quand elle m'a ouvert la porte de la chambre,
Et que je pus entrer dans cette pièce sombre
Je vis dans le grand lit, une forme haletante
Et reconnus mon père... Vision éprouvante !
Ma mère s'approcha en lui disant : « C'est Guy ! »
- 2590 Elle le redressa, sur l'oreiller, et lui,
Ouvrant tout grands les yeux fixés sur la fenêtre,
Et comme terrifié murmura : « Je le vois !
Il est là ! » – mais ce n'était pas moi...
N'être pas reconnu est chose épouvantable :
- 2595 On sent une barrière énorme, insurmontable,
Entre celui qu'on est et celui qui est vu,
Entre celui qu'on voit et qui n'est déjà plus,
Qui dans un autre monde déjà se débat,
Et c'est pourtant toujours le même cœur qui bat !
- 2600 Sanglotant je ne pus que détourner les yeux ;
Il y avait au fond deux ou trois beaux messieurs,
Des médecins venus parfois même de loin ;
Ma mère avait tout fait pour obtenir les soins
D'un médecin « célèbre » avait dit Mauricette,
- 2605 Qu'on tenait pour un mage, et toutes ses recettes,
Provenant disait-on de formules chinoises
Lui avaient conféré à Fère-Champenoise
Une réputation d'infailibilité...
Mais moi les regardant, tellement effaré,
- 2610 Je fus pris d'une rage envers ces Diafoirus
Prévoyant l'avenir dans Mars et Uranus,
Et qui se contentaient de hochements de tête
Devant mon pauvre père, agité, qui halète !
Je ne sais plus le temps qui depuis s'écoula
- 2615 Je ne sais plus si même ce fut ce jour-là,
Mais je revois encore lui qui fut mon père,
Se dressant, convulsif, les yeux écarquillés,
Et soudain s'abattant, avec un dernier râle,
Ma mère se couvrant la tête de son châle.

*La mort de
mon père*

2ème partie :1952-1966

1952-1953 : Du Boy-scout au militant

Combler le vide... - L'UJRF - AU PCF - Une élection - Premier amour... - Mort de Staline - Les grèves de 53 - La chasse aux "RG" - La crosse en l'air!

- 2620 Le scoutisme déjà ne me suffisait plus ;
Les camps, les feux de bois, me semblaient incongrus :
Je lisais des journaux, ceux des grands, je voyais
Tout ce qui se passait, et alors je pensais
Que la vie comportait bien d'autres aventures
- 2625 Que marcher dans les bois et dormir à la dure.
Mon père disparu, ma mère inconsolable,
Mettait parfois encore son assiette à table,
Et mon frère petit, de cinq ans seulement,
Requerrait de sa part énormément de temps.
- 2630 Je me sentais un peu comme vide, inutile,
Et quand je pédalais pour aller vers la ville,
Les vers que je faisais étaient moins romantiques,
Et ils prenaient un tour nettement plus critique !
Les ouvriers en grève occupant les usines,
- 2635 Les défilés criant brandissant figurines,
De patrons méchants loups, avec de grandes dents,
Que je voyais passer me semblaient maintenant
Un peu plus importants que les petits oiseaux,
Les fleurs, l'harmonica, les chants de matelots !
- 2640 Mon grand-frère Daniel me devint un modèle :
Quand il est revenu de Nancy, un Noël,
Avec beaucoup de livres, que dans sa mansarde
Il entasse, et je vois qu'à son mur il placarde
Le portrait en couleur d'un homme moustachu,
- 2645 Je fus très intrigué ; alors, bien entendu,
Je lui ai demandé qui était celui-là ?
« Staline, me dit-il, tu ne le connais pas ?
C'est le grand dirigeant de l'Union soviétique,
Successeur de Lénine, au parti bolchevik ! »
- 2650 Et comme je voulais en savoir un peu plus,
Il me tend un livre de ceux qu'il avait lus,

*Combler le
vide...*

Me disant : « C'est Staline qui en est l'auteur ;
 Il est facile à lire, surtout, n'ait pas peur ! »
 Je pris ce petit livre, venant de Moscou ;
 2655 Le titre tout d'abord ne me dit rien du tout. . .
 "Matérialisme dialectique et historique"
 Mais pourtant le trouvais tout à fait magnifique,
 Et la signature de Staline surtout ! . . .
 Je ne mis pas longtemps à en venir à bout.
 2660 Cet opuscule, paraît-il, n'est pas de lui,
 Mais je ne crois pas que l'on ait fait mieux depuis,
 En fait de vade-mecum, ou de catéchisme,
 Que cette sorte de "digest" du marxisme !



À cet âge certains sont tombés à genoux ,
 2665 Saisis par le néant, comme devenus fous. . .
 Ils ont fait soumission à des forces occultes,
 Ils se sont réfugiés dans le cadre d'un culte.
 On peut dire de moi que c'est la même chose :
 Pourtant si les démarches se ressemblent, j'ose
 2670 Dire que ce n'est pas du même ordre, de lire
 Un ouvrage traitant de la réalité, qui tire
 Ses leçons de la science et de la société,
 Et de penser debout – que de s'agenouiller !
 Staline n'a pas fait mourir bien plus de gens
 2675 Que les dieux ou le Dieu se voulant tout-puissant !
 Et quels que soient ses crimes, si vous lisez bien
 Ce qui est dans ce livre, vous n'y trouvez rien
 Qui ne soit raisonnable, sensé, discutable :

2680 Ce n'est pas une révélation, une fable,
 Mais une théorie – dont l'emploi détestable
 Ne fut pas autre chose qu'un millénarisme,
 Qui pouvait susciter un certain optimisme !

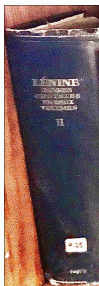
2685 Cette lecture-là fut pour moi capitale,
 Car elle m'arrachait au drame familial,
 Tout en me permettant, par la fraternité,
 De retrouver un lien avec la société.

2690 Je voulus tout de go adhérer au Parti.
 Mais mon frère me dit que j'étais trop petit !
 Il me mit en rapport avec l'"U.J.R.F."
 Et moi j'allai trouver, des "Éclaireurs", le chef,
 Pour lui dire que je voulais démissionner.
 Il fut un peu surpris, mais ayant exposé
 Les motifs que j'avais de vouloir autre chose,
 Il m'a laissé partir, d'un air un peu morose.
 2695 À l'"UJ" j'ai trouvé comme une autre famille
 Et ce n'était pour moi pas une peccadille ;
 Nous nous réunissions dans de sinistres salles
 Prêtées par la mairie ; mais par un froid glacial
 Il arrivait aussi qu'on aille à la maison
 2700 Des parents de celui menant nos discussions. . .

L'UJRF

2705 Il était chez "Panhard", où il était tourneur,
 Et pestait sans arrêt contre les contrôleurs,
 Devant qui il devait souvent courber l'échine,
 Car en catimini, ils venaient, à l'usine,
 Avec leur chronomètre, et n'y avaient de cesse
 De mesurer le temps pour tourner une pièce !
 Son frère lui aussi s'était fait embaucher ;
 Par eux j'ai découvert le travail aliéné ;
 Ce que l'on appelait "cadences infernales"
 2710 C'était vraiment pour eux réalité banale. . .
 C'étaient des ouvriers, et de vrais prolétaires,
 Ils méritaient ce nom, et ils en étaient fiers.
 Il y avait alors une conscience aiguë
 De ce dont aujourd'hui on n'ose même plus
 2715 Parler : être de la classe des exploités !

- Et bien évidemment, alors, la “CGT”
 Avait des adhérents, nombreux, déterminés,
 Et en arrière-plan, les membres du “PC”.
 On me considérait un peu comme “étudiant”
 2720 Un peu petit-bourgeois, mais surtout militant,
 Plus que des “camarades”, j’en fis des amis ;
 Nous n’étions pas nombreux, et une seule fille,
 Je crois bien, elle était de la même famille !
 Le père avait été blessé, aux “FTP”,
 2725 Combattant l’occupant, et en était resté
 Handicapé, et pensionné, et bricolait ;
 Sa femme, très active, elle, qui présidait
 Le “Mouvement des Femmes françaises”, menait
 La maisonnée, avec très peu d’argent, c’est vrai,
 2730 Et la paye des deux garçons y passait !
 Ils avaient droit quand même à de l’argent de poche,
 Qu’on appelait leur “prêt”, car à nourrir leurs proches
 Ils étaient obligés, – à moins d’être mariés.
 C’est sur cette maigre somme économisée
 2735 Que Jacques Coutelet – son nom m’en est resté,
 Un jour, en réunion, nous avait dévoilé
 Le livre qu’il avait pu enfin commander. . .
 Il nous le déballa comme un un trésor caché :
 C’était le tome Un des œuvres de Lénine
 2740 Un gros livre relié, sentant la naphthaline,
 Ou l’encre d’imprimé, sur un papier très fin,
 Pour le faire admirer, il l’ouvrit avec soin. . .
- Je ne suis pas très sûr qu’il en ait jamais lu
 Un grand nombre de pages. . . j’ai moi-même reçu
 2745 Un peu plus tard celui que j’avais commandé
 Aux “Éditions de Moscou”, tant émerveillé
 Par le prix dérisoire et par la qualité. . .
 Et il est aujourd’hui dans mes rayons resté !
- J’avais été alors vraiment impressionné
 2750 De voir ce camarade, si peu cultivé,
 Sacrifier de son argent pour commander
 Un livre, auquel il semblait tellement donner



Un tome des œuvres de Lénine

- 2755 D'importance... C'était un peu exagéré,
 Mais à la vérité cela m'avait touché
 Qu'un ouvrier accorde une telle valeur
 Au symbole du livre, à travers son auteur,
 Et j'y voyais l'emblème de ma conviction
 Que les livres menaient à la Révolution,
 Comme, je le savais, et Rousseau et Voltaire,
- 2760 Avaient montré la voie aux révolutionnaires !
 De cette Bible-là aujourd'hui je souris,
 Mais avec émotion et non avec mépris...
 On jette maintenant le bébé et le bain
 L'idée avec les crimes subis, inhumains,
- 2765 Commis par des tyrans moustachus ou obèses,
 Mais l'équité voudrait aussi que l'on soupèse
 Le nombre de victimes de la "liberté"
 Version américaine, au Vietnam, en Corée...
 Quoi qu'il en soit, pour nous, vraiment, à cette époque,
- 2770 Le "goulag" nous était inconnu : qu'on se moque
 Est facile, mais nous n'avions pas de raison
 A priori de croire que nous nous trompions...
 Pour ma part je dirai comment j'ouvris les yeux
 Un peu plus tard – sur ce monde si radieux !
- 2775 À quinze ans cependant, pour mon anniversaire
 J'obtins de la "Fédé", par extraordinaire
 Le droit de devenir adhérent du "PC".
 Ce sigle n'était pas encore dévoyé

Au PCF

2780 Pour devenir symbole des ordinateurs
D'une firme dont j'ai toujours eu grande horreur !



Ma première carte du "Parti".

Je retrouvais d'ailleurs d'anciennes connaissances
Ayant aussi quitté "l'UJ" en déshérence :
Notre "Cercle de jeunes" devint la "cellule",
Nommée "Casanova" et faisait des émules !
2785 Nous avons quelque temps vendu au porte à porte
"L'Avant-Garde" et c'était maintenant de la sorte
Une suite normale à nos activités :
Le dimanche matin, c'était "l'Humanité".
Nous montions les étages dans les "HLM"
2790 Pour aller proposer le journal, et de même
Distribuer des tracts pour la "Paix au Vietnam"
Ce qui parfois faisait que quelques belles âmes
Nous claquaient porte au nez, et nous vitupéraient
Comme "agents de Moscou" – mais on en rigolait !

Une été 2795

Avec toute la verve du nouveau venu
Je suscitai la liste du futur élu,
Pour les municipales de cette année-là :
La liste soutenue par "le Parti" gagna
Et le Maire, ce fut le facteur du pays,
2800 Celui que nous avons évidemment choisi !
J'avais su le convaincre de se présenter
Même si ce gamin l'avait bien étonné...
Mais il me connaissait, ma mère Secrétaire
De la Mairie, à lui avait souvent affaire,

2805 Car il était aussi un peu “tambour de ville” :
 Pour un facteur c’était évidemment facile
 De porter les papiers à leurs destinataires
 Il n’était même pas besoin de les faire
 Timbrer ! Ma mère trouvait mon rôle bizarre,
 2810 Mais cela me servait auprès de lui, Wafflard,
 Que je sois un gamin dont il connaissait bien
 La mère, et de ce fait, m’avait serré la main.

L’année cinquante trois fut celle qui, pour moi,
 Représenta vraiment deux choses à la fois :
 2815 La politique dans laquelle je m’investis,
 Et les premiers élans de mon amour, aussi,
 Pour celle qui devait accompagner ma vie,
 Pendant plus de dix ans – et pourtant mal finit.

Je l’avais remarquée depuis mon “pigeonnier”
 2820 La mansarde où je m’étais, bien sûr, installé,
 Quand ma mère était devenue la Directrice
 À Champigny, – et enfin put quitter Saint-Brice,
 Où nous étions vraiment tellement à l’étroit,
 Heureux d’avoir enfin une chambre pour moi !
 2825 Je l’avais vue passer : elle allait à l’église
 Derrière la Mairie, à des heures précises :
 Sa mère très pieuse, lui avait délégué
 Le soin de s’occuper des travaux ménagers,
 Au nom de la paroisse et pour qu’en ce saint lieu
 2830 Chaque jour soit fleurie l’image du bon dieu.
 Je ne fréquentais pas ce genre d’endroits-là ,
 Et cela m’ennuyait un peu qu’elle y allât.
 Mais je l’avais trouvée, la croisant, si jolie,
 Que j’en avais été ému, et un peu interdit. . .
 2835 Et depuis je guettais, grimpé à ma fenêtre
 L’heure exquise à laquelle elle devait paraître !
 Ma lucarne étant haute, j’avais eu l’idée
 D’un périscope, et j’avais vite bricolé
 Avec du carton et quelques bouts de miroirs,
 2840 Un instrument qui me permettait de la voir
 Quand elle s’en venait par derrière chez nous

*Premier
 amour . . .*

- Sans avoir le besoin de me mettre à genoux
 Sur la tablette de la fenêtre, et surtout,
 Je pouvais travailler à ma table, en dessous...
 2845 Après un temps de ce voyeurisme innocent,
 Je résolu d'aller la rencontrer, faisant
 Ma promenade, par hasard, à ce moment.
 Mais je ne pus rien dire, j'étais trop ému,
 Elle me dit : « Alors qu'est-ce que tu fais là ? »
 2850 Car nous nous connaissions, bien sûr, on se voyait
 Parfois quand, avec ma soeur, le soir, on allait,
 Jusqu'au bout de la rue, là où elle habitait ;
 Et elle avait été l'élève de ma mère,
 2855 En "Fin d'Études", quand moi, je ne pensais guère
 Encore aux jeunes filles, mais au "Tour de France" !
 Elle ne fut pourtant pas étonnée, je pense,
 De me voir essayer de vouloir lui parler :
 Elle avait bien compris que j'étais fasciné...
 Elle me fit un signe de tête, et partit :
 2860 Je ne la suivis pas jusqu'à la sacristie !
 Longtemps de ces "rencontres" me suis contenté,
 Mais je lui écrivais des strophes enflammées
 Que j'osais lui donner, l'air de rien, dans la main
 Et j'attendais toujours qu'elle réponde – en vain !
 2865 Des mois passèrent dans ce jeu de cache cache,
 Et les poèmes s'entassaient avec les taches
 Des pleurs que me causaient cette désinvolture ;
 Heureusement j'avais bien d'autres aventures
 Qui pour être, quand même, un peu sentimentales,
 2870 Ne prenaient pas l'aspect d'une femme fatale :
 Mais plutôt les contours de ce monde ouvrier
 Dans lequel je m'étais tellement impliqué.
 Et les poèmes d'amoureux transi, languis,
 Cédaient de plus en plus la place à des écrits
 2875 Rimés, mais pleins de rage et de révolution !

Et puis, au mois de mars, cette disparition
 Qui pouvait constituer une belle occasion
 De rompre ce qui fut une grande illusion :

- 2880 Staline mort, j'en fus, c'est vrai, très affecté ; *Mort de*
 Je vendis le journal du jour, à la criée, *Staline*
 Ce fut pour moi une nouvelle déchirure
 Moins intime, extérieure, mais pourtant très dure.
 Je ne soupçonnais pas encore ce qu'on sait ;
 Même "la réaction" entonnait les couplets
 2885 Sur le "Grand Maréchal", et personne n'osait
 Dans les journaux du moins, la guerre étant trop près
 Encore comparer Hitler au "Petit Père",
 Et mon militantisme alors n'en souffrit guère :
 2890 Les combats à mener étaient clairs, évidents,
 C'était l'Américain le nouvel occupant !
 Mais je ne pouvais plus, certes, m'identifier
 Aux fonctionnaires du "politburo" nommés
 Pour remplacer, l'un après l'autre, le héros :
 Je les trouvais quand même tristes et falots.
- 2895 Cette année-là, durant l'été cinquante-trois, *Les grèves*
 Il y eut de grandes grèves durant un mois. *de 53*
 C'étaient des fonctionnaires, d'abord des postiers,
 Bientôt suivis par de nombreux corps de métiers.
 Nous étions sur les dents, tous ceux de la cellule,
 2900 Refusant de nous laisser dorer la pilule,
 Par le gouvernement, et ses atermoiements,
 Nous soutenions, bien sûr, le mouvement,
 Même si, je crois bien c'était surtout "FO"
 Et non la "CGT" qui était aux fourneaux !
 2905 Pendant plus de huit jours, je m'en souviens fort bien,
 J'ai causé à ma mère encore du chagrin :
 Je ne dormais même plus à la maison du tout
 Je campais dans un coin, avec ceux de chez nous,
 À la "Bourse" – mais celle "du travail", bien sûr,
 2910 Pour être toujours là, prêt en cas de "coup dur"
 Et aller le matin, toujours de très bonne heure,
 Aux portes des usines, portant des haut-parleurs !
 Un matin nous étions devant "Goulet-Turpin",
 Et le piquet de grève ne tenait pas bien
 2915 Devant ceux qui voulaient quand même travailler.
 J'avoue, je me disais : « Où est la liberté ? »

Mais mes réflexions furent vite oubliées
 Quand arriva une escouade de policiers
 Et nous ne voulions pas nous faire bastonner !
 2920 Nous nous sommes enfuis courant vers le “QG”
 La “Bourse du travail”, encombrée de vélos,
 Car ce jour s’y tenait meeting des métallos.



Devant la “Bourse du Travail” en 1953

*La chasse
aux “RG”*

2925 Nous les jeunes avions une mission spéciale
 Celle de débusquer les “RG” dans la salle. . .
 Nous avons vite appris comment les reconnaître,
 Même s’ils s’arrangeaient un peu pour apparaître
 Comme des ouvriers : on les voyait noter
 Des choses dans un petit carnet dissimulé
 Dans une poche de leur imperméable,
 2930 Et nous poussions alors des cris épouvantables :
 « Dehors, vous les RG ! On vous a reconnus ! »
 Et l’orateur riait, comme n’en pouvant plus,
 Et s’esclaffait la salle, et le type, penaud,
 Se faisait tout petit, et se sentant de trop,
 2935 Se faufilait bien vite pour prendre la porte,
 Mais nous le poursuivions même avant qu’il ne sorte
 Et ensuite, à vélo, en douce, le suivions
 Pour repérer le numéro de la “traction”
 Garée un peu plus loin, dans quelque ruelle,
 2940 Tous feux éteints cachée derrière des poubelles,
 Et cette fois c’est nous, jouant aux détectives
 Qui notions les détails, la plaque distinctive :
 Cela intéressait ceux de la “CGT”

Les “gros bras” du Service d’ordre, réputés
 2945 Pendant les manifs pour leur efficacité. . .

Un jour que nous n’avions personne à pourchasser,
 Nous étions bras ballants sur le trottoir bondé,
 On entend puis on voit des camions tout là-bas. . .
 Des camions militaires ! C’est le branle-bas
 2950 On se demande bien si c’est un coup d’état ?
 Si le Gouvernement apeuré, n’essaie pas
 De nous intimider, ou bien nous écraser,
 Faisant comme à Fourmies, sur la foule tirer ?
 Et voilà les soldats dans les camions ouverts,
 2955 Qui passent devant nous, levant la crosse en l’air !
 Tout le monde applaudit, on les entend chanter
 Les paroles célèbres du chant de Pottier !
 C’est l’allégresse générale, on crie partout :
 « Les soldats avec nous ! L’armée est avec nous ! »
 2960 Je me sens Gavroche, mais pas assez idiot
 Pour en tomber par terre, le nez dans le ruisseau !
 Ce jour-là j’ai bien cru à la “Révolution”,
 Aux lendemains qui chantent, à la libération
 De tous les opprimés, des damnés de la terre,
 2965 Mais ce ne fut, bien sûr, qu’un triomphe éphémère.
 Ma déception fut grande, j’avais bien compris
 Que tous ne pensaient pas comme moi, au “Parti” ;
 Que le peuple n’est pas une mèche allumée
 Par de simples discours, fussent-ils enflammés,
 2970 Pour que soudain éclate la déflagration
 Qui pourrait transformer d’un seul coup la nation !
 Revenu dans ma chambre avec désillusion
 Je lus les historiens de la Révolution :
 La “Grande”, la française, et puis la bolchevique,
 2975 Et je vis que souvent des idées mirifiques
 Prenaient subitement des routes imprévues,
 Fort éloignées de celles qu’on avait voulues. . .
 Je me souvins de cette époque, bien plus tard,
 Quand je devins un peu soixante-huitard :
 2980 Je ne crus pas vraiment que les pavés jetés
 Les vitrines brisées, boutiques mises à sac,

*La crosse
en l’air !*

Les voitures brûlées dans la rue Gay-Lussac
Suffiraient à produire une “révolution” :
Comme en “Cinquante-trois” – gare aux désillusions !

1953-1954 : L'École Normale

*L'entrée à l'EN - La musique - Le canular littéraire - Mes études -
Retour du politique - L'Affaire Marty-Tillon - La "cellule" de l'EN*

- 2985 Le métier de poète n'étant pas très sûr,
Celui de militant, quand on est pur et dur ,
N'ayant pas d'avenir, il me fallait choisir
Un métier qui aux deux puisse donc convenir.
Grand-père Instituteur, et mère institutrice,
- 2990 Un grand-frère déjà complétant l'édifice,
Je le suivis encore une fois à la trace,
Et passai le Concours à une bonne place.
J'étais comme à l'armée nourri, blanchi, logé,
Moyennant un contrat de servir dix années. . .
- 2995 C'est ainsi qu'en octobre de cinquante trois
Ma mère m'emmena, avec tout mon barda
À la porte de la vieille "École Normale"
Sise dans un ancien couvent, – paradoxal
Pour l'antre diabolique de ces "Instruisous"
- 3000 Comme nous appelaient les bourgeois parisiens
Ceux qui se rengorgeaient d'être entrés à "Normale",
La vraie, la seule étant d'ordre professoral !

*L'École
Normale
d'Instituteurs*



Ma "carte de promotion"

- 3005 Nous n'étions pas pourtant logés comme des moines,
N'avions pas à manger que des flocons d'avoine,
Même si la tradition imposait qu'on critique
L'intendant accusé d'intentions maléfiques.

Le dortoir d'autrefois divisé en recoins
 Par des panneaux sans portes, chacun dans son coin,
 Ne nous offrait vraiment que peu d'intimité ;
 3010 À dix heures du soir, plus d'électricité !
 Chacun avait sa lampe, alors on les sortait
 En se cachant, car c'était interdit, on pouvait
 Ainsi continuer à lire encore un peu. . .
 En fait, le surveillant, pas des plus sourcilleux
 3015 Faisant semblant de croire qu'il ne voyait rien,
 Quand il faisait sa ronde, et nous le savions bien !
 C'est ainsi que je lus "Le Capital", Hegel
 Puisque Marx lui avait décerné le label
 De philosophe à prendre avec tout le sérieux
 3020 Que lui-même accordait à ces propos spécieux ;
 Plutôt que la "Phéno" je lisais la "Logique"
 Dans laquelle je pris la formule magique
 Dont je fis pour moi-même cet alexandrin
 Que je citais souvent, et maxime devint :
 3025 "Toute chose toujours, en son contraire change"
 Et jusqu'à aujourd'hui ce propos qui dérange
 Me semble être sorti comme d'une Pythie
 Tellement je lui trouve valeur infinie :
 C'est la vague, son creux et son faîte mousseux,
 3030 C'est la pointe qui fait de la crique le creux
 C'est la nuit, c'est le jour, c'est la vie et la mort
 La peur et le bonheur, le grand large et le port !

La musique

Mon grand frère Daniel, alors maître d'école,
 Venait de s'acheter sur son premier pécule,
 3035 Un poste de radio et un électrophone :
 La marque m'est restée, et c'était "Supertone" !
 Il l'avait installé dans sa mansarde, en haut
 Tout près de la mienne, à Champigny, et bientôt
 Les samedis en revenant à la maison
 3040 J'entendais la musique à travers la cloison. . .
 Je demandai, bien sûr, de quoi il s'agissait
 Et Daniel me montrant la pochette disait :
 « Ce sont les concertos qu'on dit "Brandebourgeois"
 De Jean-Sébastien Bach, regarde, tu le vois ? »

3045 Je ne connaissais pas l'homme – mais sa musique
 En un instant me prit, me transporta, magique...
 Je devins comme “accro” de tous ces concertos,
 Où je ne trouvais pas une note de trop,
 Les écoutant, réécoutant, sans me lasser,
 3050 Quand par chance Daniel avait dû s'absenter !

Aussi quand à “l'EN” je fis la connaissance
 Des amoureux de la musique, en connivence,
 Nous fîmes un travail digne du Château d'If :
 Nous avons peu à peu le soir, avec nos griffes,
 3055 Élargi le trou qui donnait depuis une remise
 Sur une pièce obscure, en mouillant nos chemises !
 Une fois le passage suffisant pour nous,
 Ayant évacué quelque peu de cailloux,
 Et bien caché le trou derrière une étagère
 3060 Ce fut le lieu secret de nos petits concerts :
 Certains au violoncelle, ou bien au saxophone,
 Ou bien en écoutant sur un vieux gramophone
 Ramené de chez lui par un des conjurés,
 La “neuvième” ou le “clavecin bien tempéré” !



La “promo” en 55.

3065 Mais nous n'y allions pas que pour de la musique :
 Nous allions étudier dans ce lieu troglodyte,
 Où le silence et la bougie faisaient ouvrir
 Car les salles d'étude étaient fermées le soir...
 Et c'est dans cet endroit que je pus composer

3070 Ce qui me valut vite la célébrité . .

Nous avions un très bon professeur de français,
Rigoureux, plein d'esprit, et qui nous imposait
Un travail de lecture et de dissertation :
Il répondait au nom de Monsieur Castillon.

3075 Je buvais ses paroles, et grâce à lui je pense,
J'ai appris l'essentiel, grâce à sa compétence.

*Le canular
littéraire*

Nous en étions au temps de Ronsard, Du Bellay,
Et ces deux auteurs-là, je les appréciais.
Le sujet proposé était cette fois-ci

3080 Une prosopopée entre les deux amis :
Nous devons rédiger un dialogue précis
Sur leur façon de concevoir la poésie . .

J'avais déjà écrit quelque peu ce dialogue
Quand l'idée m'est venue de le faire en églogue :

3085 Je trouvais beaucoup plus amusant de l'écrire
En vers alexandrins, et ce fut un plaisir !

Je poursuivis longtemps, le soir, à la lanterne,
Là où nous nous cachions, comme en une caverne,
Où la bougie, le noir, me donnaient l'illusion

3090 D'être un peu l'un et l'autre en leur élocution,
De ces deux grands poètes, et j'avais décidé
De faire comme si Ronsard, sitôt rentré,
Avait, en vers, bien sûr, entrepris le récit
De la conversation avec son grand ami.

3095 Depuis longtemps j'avais l'habitude des vers,
Et ceux-ci, avec leur petit côté pervers
Me stimulaient beaucoup : je n'écrivis pas moins
De cinquante quatrains de bons alexandrins.
Et pour pousser plus loin cette plaisanterie

3100 Je composai l'introduction, en vers aussi,
De ma dissertation, en prétendant avoir
Par extraordinaire, trouvé un grimoire
À la bibliothèque, et dedans, un feuillet
Signé dudit Ronsard, dans lequel il avait,

3105 En vers fait le récit de sa conversation
L'avant-veille, à la porte de l'institution,
Collège Coqueret, qu'ils fréquentaient tous deux !

- Et pour continuer mon canular, un peu,
 Un Montaigne lui-même, à l'appui, je citais
 3110 Disant que dans le livre "IV" des "Essais"
 Il évoquait ce poème... Et j'avais inventé
 Une autre référence dont la grossièreté
 Devait suffire à révéler à un lettré
 Que tout cela n'était que blague de potache :
 3115 Je prétendais que Sainte-Beuve, avec panache,
 Dans ses "Causeries du Mardi" citait ce texte
 Et que cela m'avait fourni un bon prétexte,
 Pour ne pas me livrer au travail demandé,
 Et qu'il suffisait bien que je l'aie recopié !
- 3120 Le jour de la remise des dissertations
 J'avais beaucoup de peine à donner l'impression
 Que ma copie était tout à fait ordinaire
 Et non sans jubiler – ô combien téméraire !
 La semaine qui suit, nos copies corrigées,
 3125 En début de séance, nous sont distribuées...
 Je fus saisi d'effroi, voyant le rouge dont
 La mienne était couverte, et l'appréciation
 Surmontée de "Zéro", qui énonçait ceci :
 (J'en ai gardé mémoire, et peux le dire ici
 3130 Même si je la retaille, en vers, évidemment
 J'en ai bien conservé tous les "mécompliments" !)
 « Cette heureuse trouvaille certes, vous honore.
 Mais je ne puis pourtant noter un tel trésor.
 Vous voudrez bien refaire la dissertation,
 3135 Et vous viendrez me voir à la récréation. »
- Je m'en fus, ahuri, et penaud, le trouver.
 Il me réitéra l'ordre de composer
 Me donnant huit jours seulement pour le refaire
 Sinon, cette affaire serait disciplinaire.
 3140 Je sortis effaré, déçu, et même révolté :
 Je décidai de ne rien faire, et d'affronter
 Cette grave injustice que je ressentais...
 La semaine suivante, je me présentai
 Et quand il demanda pourquoi je refusais

3145 De refaire le travail que je n'avais pas fait
 J'éclatai, cette fois, en lui disant : « Monsieur
 Mes cinquante quatrains, c'est un travail sérieux !
 Pourquoi le refuser ? J'y ai passé du temps ! »
 Soudain il devint blême, et me considérant,
 Il bégaya : « Ah bon, parce que... c'est donc vous... ? »

Et je lui dis, « Monsieur, mais comment pouvez-vous
 N'avoir pas vu que j'inventais des références ?
 "Causeries du Mardi"... mais sans désobligeance,
 Le "Livre IV" aussi, c'était tellement gros !
 3155 Je croyais plaisanter, et j'obtenais zéro ? »
 Il reprit ma copie – et fébrile me dit :
 « Ne parlons plus de ça – Je vous ai mal compris. »
 Le lendemain au cours, il posa ma copie
 En passant près de moi, et aussitôt je vis
 3160 Un "Dix-huit" gribouillé par dessus le zéro,
 Et tout son commentaire rayé – sans un mot.

Mes études

C'est tout à son honneur, il ne me tint rigueur
 D'avoir sans le vouloir mis à mal son honneur,
 Lui qui exigeait tant, mais corrigeait aussi
 3165 Toujours avec grand soin, nos épaisses copies.
 Il m'autorisa même à venir écouter
 Le cours qu'il assurait dans la deuxième année,
 Et il me fit donner la responsabilité
 De la bibliothèque, en charge du fichier !
 3170 Au lieu chaque matin, de balayer l'allée
 (Car nous avions chacun un rôle attribué)
 Je m'installais tranquille au milieu de vieux livres
 Et je lisais, lisais, cela m'aidait à vivre
 Loin de chez moi, des miens, et de ma dulcinée,
 3175 Même si j'attendais bien longtemps son courrier...
 Je lisais tout ce qui me tombait sous la main :
 La Bible, avec beaucoup de textes des Anciens,
 Et j'allai de Bergson à Teilhard de Chardin
 Je relisais Hegel, devenais pascalien,
 3180 Je lisais des poètes, mais peu de modernes :
 Le fonds datait un peu, avec quelques badernes...

Nos professeurs étaient assez exceptionnels :
 Histoire, géographie, et Sciences Naturelles,
 Même si nous trichions un peu parfois, c'est vrai
 3185 Pour les devoirs "surveillés" – quelle plaie !
 Je suivais tous les cours avec avidité :
 J'aimais bien le labo aux tables carrelées,
 Et en biologie comme en anatomie,
 En chimie organique et puis tutti quanti
 3190 J'y ai appris par cœur quantité de notions
 Qui ont toujours nourri mes propres réflexions.
 Mais en mathématiques j'étais installé
 Dans la posture idiote de la nullité ;
 Derrière des bouquins, je lisais, bien caché,
 3195 Et demandait de l'aide à de bons camarades
 Pour éviter d'avoir à subir l'algarade
 Du professeur qui me traitait un peu de haut,
 Comme un "lettreux" prétentieux et idiot.
 Je ne me vante pas de mon comportement ;
 3200 Mais quand on aborda le calcul intégral
 Ce qui chatouillait ma fibre philosophale,
 Je demandai à lui parler, voulant savoir
 Ce qu'il pensait de la maîtrise du hasard. . .
 Il me dit seulement : « Eh bien vous, Jacquesson,
 3205 Il est temps de vouloir écouter mes leçons !
 Faites vos exercices, et alors, nous verrons ! »
 Je n'ai jamais pensé que de cette façon
 Il montrait grande qualité pédagogique !
 Intéresser les gens à la mathématique
 3210 Ne consistant peut-être pas à repousser
 Ceux qui, comme moi, étaient intéressés
 Par la concomitance de la réflexion
 Et de simples méthodes de calculation !
 Ce qui pourtant manquait à ma satisfaction,
 3215 C'est que cette École Normale de Châlons
 Était vouée aux "Sciences Expérimentales",
 Ce qui signifiait l'exclusion fatale
 De la philosophie – quant à s'inscrire au Bac. . .
 J'ai dû plaider ma cause en des détours opaques
 3220 Et beaucoup de papiers, pour que l'année suivante,

En dépit des oukases et contre toute attente,
Je parvienne à m'inscrire, à titre individuel,
En "Philo", à l'EN, un choix inhabituel !

3225

*Retour du
politique*

Nous n'étions pas au bagnon, mais la liberté
Ne nous était donnée que de façon réglée ;
Il y avait encore un parfum de couvent
Dans cette école avec ses très vieux bâtiments.
Nous n'avions qu'une heure de sortie en ville
Le soir avant dîner ; et c'était difficile

3230

De la respecter. . . mais le "mur" était là,
Et la première chose qu'on nous enseigna
Entre co-détenus, c'était l'endroit choisi
Par des générations d'élèves dégoûtés :

3235

Les traces de souliers sur le mur en question
Marquaient le bon endroit sans une hésitation. . .

3240

Je n'avais pas envie de traîner dans les rues,
Mais je voulais reprendre le contact perdu
Avec les camarades, et pour les réunions
Il me fallait sortir – sans autorisation !
Je pris donc le chemin, souvent, du "monte-en-l'air"
Pour aller retrouver la cellule ouvrière
À laquelle j'étais affecté maintenant.

3245

Mais sitôt adhérent, j'avais eu des instants
De doute sur certaines curieuses pratiques,
Que l'on peut qualifier de très bureaucratiques.
Depuis un an déjà, Marty, dont nous avons
Admiré, à "l'UJ" les rudes positions

*L'Affaire
Marty-Tillon*

3250

Avait été exclu – et dans des conditions
Qui m'avaient étonné, sans grande explication. . .
Un soir, je m'en souviens, à Fère-Champenoise,
Je dormais dans la même chambre à comtoise,
Que mon frère Daniel, déjà cadre au Parti,
Et qui revenait tard, par le train de Paris,
Je guettais les aiguilles et son apparition

3255

Quand j'entendis enfin le bruit de sa "traction".
Sur la pointe des pieds, il arrive, et me dit :
« L'affaire de Marty et Tillon, c'est fini !

On a exclu Marty, Tillon est en sursis. »
 Je restai un instant comme d'effroi saisi
 3260 Tellement était grande la réputation
 Et tellement brutale la condamnation
 De celui qui était "Héros de la mer Noire" !
 J'avais eu, oui, vraiment de la peine à le croire...

J'avais donc quelques doutes sérieux, désormais
 3265 Sur la façon dont "le Parti" se comportait,
 Et devins peu à peu un membre "fractionnel",
 Un clandestin, en fait, un "oppositionnel".
 Car m'étant abonné au bulletin "UNIR"
 3270 Que Marty et Tillon me faisaient parvenir,
 Sous le manteau, je n'en faisais pas moins,
 Le travail militant ordinaire, avec soin !
 Je recrutai bientôt, dans les rangs normaliens,
 Quelques uns parmi ceux que je connaissais bien
 3275 Et je pus un moment former une cellule,
 Mais dont l'influence resta ridicule !
 Nous allions néanmoins, le dimanche matin,
 Vendre "L'Huma-Dimanche", en clandestins.
 Me revient à l'esprit un cocasse épisode
 3280 Lié à cette activité, fort peu commode ;
 Nous cachions un jour ou deux dans ma valise
 Comme une très rare et précieuse marchandise
 Les quelques exemplaires de journaux à vendre.
 Mais un beau jour notre Intendant, ce scolopendre,
 3285 Ouvrit la chose et vit, et la porta au Directeur.
 Qui convoqua le lendemain le possesseur...
 J'étais évidemment gravement ennuyé
 Je me voyais déjà longuement consigné !
 Mais ayant aperçu l'objet incriminé
 Posé sans précautions dans la pièce à côté
 3290 Du bureau du "Patron", il m'est venu l'idée...
 Nous avons chiffonné tout un tas de papiers,
 Et le soir en allant sur la pointe des pieds
 Nous avons remplacé les journaux défendus
 Par les fraîches nouvelles de turlututu !
 3295 Quand le "Patron" ouvrit au nez de l'intendant

La "cellule"
de l'EN

La valise suspecte, et vit son contenant,
Il eut un fin sourire, et je crois, ce brave homme,
Ne fut pas très fâché de cette fin, en somme !

1955 : Amours clandestines

*Geneviève - La Chute de la maison G. - La “Motobécane” - Le
“Vespa” - Heureux événement ? - Je quitte l’EN !*

- 3300 Dès ma deuxième année à l’École Normale, *Geneviève*
J’avais trouvé déjà mes journées bien banales,
Et malgré les plaisirs de la littérature,
Cette vie provinciale offrait peu d’aventures.
L’éloignement aussi me pesait, désormais,
Car je ne pensais plus qu’à celle que j’aimais.
- 3305 J’avais continué profitant des “décales”¹
À rencontrer la demoiselle dominicale
Puisque chaque dimanche matin, de bonne heure,
Je savais qu’elle passerait, pour mon bonheur,
Et que nous pourrions alors, causer un peu,
- 3310 Sur le chemin qui menait au Bon Dieu. . .
- Quand elle m’avoua, un jour à demi-mot,
(Ce qui ne fit pas peu pour flatter mon ego !)
Que ce service, en fait n’était plus nécessaire,
Le curé ayant pris quelque autre que sa mère
- 3315 Pour veiller au ménage des bancs de l’église,
Et si elle était là, à cette heure précise,
Ce n’était que pour moi ! . . . Alors j’en profitai
Pour en demander plus, et comme elle hésitait
Je la raccompagnai tout au bout de la rue,
- 3320 Là où elle habitait, me gardant d’être vu !
- Peu à peu nous étions devenus des complices :
Nous n’avions plus besoin de mensonge factice
Pour aller deviser, jusqu’à nous enlacer,
Sur un banc, un talus, – mais il fallait rentrer.
- 3325 Revenu à l’EN, je prenais mon stylo
Et j’écrivais des pages, des pages, aussitôt
Elle répondait peu, j’implorais, c’était beau !
Mes poèmes avaient les accents du héros

1. Les week-ends (un sur deux ou les vacances, quand nous pouvions rentrer chez nous. J’ignore l’origine de ce mot. . .

3330 Et quand je revenais, du train je la guettais
 Nous prenions l'autobus, ou tout brinqueballait. . .
 Ce qui me permettait de la serrer de près !
 Je fus même introduit un jour dans sa maison ;
 Je fis la connaissance du frère et des soeurs
 Et la mère me fit vite du fond du cœur
 3335 Sur sa famille, son passé, des confidences,
 Qu'on eût pu appeler "Grandeur et Décadence" !

*La Chute
 de la 3340
 maison G.*

Elle avait disoit-elle, eu un parent lointain
 Qui fut célèbre comme napoléonien.
 Cet homme avait été l'aide de camp de Ney,
 Et ses parents avaient eu de lui un buffet
 Rempli de souvenirs, mais de pièces aussi
 Ils avaient donc vécu aisés, et sans soucis,
 Ouvrant une boutique de "frivolités"
 Boulevard Magenta, qui était réputée ;
 3345 Et ce fut bientôt elle qui en hérita,
 Ses parents disparus. Quand elle remarqua
 Un homme en uniforme de chauffeur de Maître,
 Qui venait acheter des corsets, et des guêtres,
 Sa prestance, sa voix, la mirent en émoi.
 3350 Elle lui plut, la courtisa et l'épousa. . .

Mais ayant pour cela dû quitter son emploi,
 Et voyant dans Paris les travaux sur les voies
 Il emprunta beaucoup, se fit entrepreneur
 En travaux de voirie – et ce fut son malheur.
 3355 Un soir, une voiture d'un homme important
 Sur un grand boulevard, eut un grave accident,
 Sur un de ses chantier, pas assez éclairé. . .
 Procès fut intenté, et il fut condamné :
 Pour payer les amendes, les frais, les débits,
 3360 On dut vendre boutique, et les meubles aussi !
 Sans le sou, ils ont fui, ils ont quitté Paris,
 Et avec deux enfants, échouent à Champigny.
 Le bel homme se fit ouvrier de fonderie
 Le costume changea et la casquette aussi,
 3365 Et la gueule du four, tel le Moloch, voulut

Qu'il trouve réconfort dans les bouteilles bues. . .
 Déclassé, mi-clochard, certains soirs, je l'ai vu
 Arrivant à vélo, chuter au caniveau.
 Les enfants se moquaient de lui, mais dans son dos ;
 3370 À table on ne mettait plus d'assiette pour lui,
 Il mangeait dans un coin, et comme un chien, soumis.

Cette histoire vécue, si banale, et tragique,
 Je la raconte ici, car pour moi, elle explique
 Ce qu'il en adviendra de mes amours d'antan,
 3375 Mais il n'est pas le temps d'en dire plus avant.

Mon père en s'en allant avait laissé en plan
 Le projet caressé par lui depuis longtemps
 De remettre en état cette "Motobécane"
 Qui, avec moi derrière, était tombée en panne.
 3380 Nous roulions ce jour-là du côté de Vertus,
 Et soudain le moteur, d'un coup sec, s'était tu,
 Roue arrière bloquée, on a failli tomber !
 Et mon père soucieux, ayant examiné
 3385 La chaîne, la courroie, le poussoir de soupape,
 Conclut que c'était là notre dernière étape. . .
 Nous fîmes le trajet qui restait jusqu'à Fère
 Tous deux dans un camion transportant des laitières,
 Vers la fromagerie, où travaillait "Nénette",
 Qui nous vit arriver étonnée, et inquiète !

La
"Motobécane"

Tout était démonté, rangé, étiqueté
 Piston et vilbrequin, et cylindre rayé. . .
 Et quantité d'écrous, de rondelles, boulons,
 Dans de petites boîtes de sucre, de bonbons,
 Et les plus gros morceaux, le carter, le châssis
 3395 Dans des caisses de bois étaient rangés aussi.
 Depuis longtemps déjà je regardais cela
 Avec morosité, avec envie déjà,
 De pouvoir enfourcher la moto de papa. . .

Je connaissais déjà un peu la mécanique,
 3400 Car depuis tout petit, plutôt que la musique
 – mon grand frère Daniel, s'exerçant au violon,



Mon père, en 1935, sur sa "Motobécane"

Provoquant de nous autres des protestations ! –
 Je préférerais aller bricoler à la cave
 Où mon père lui-même avait rangé l'épave.
 3405 Je l'avais bien vu faire, autrefois, mais pourtant
 Mon savoir pour cela était insuffisant !
 J'avais parlé de ça au père Coutelet,
 Que je connaissais bien, et dont les fils étaient
 Les tourneurs de "Panhard", de ma "cellule" ancienne
 3410 Demeurés mes amis, quand je fus à l'EN.
 Lui-même avait été aide-mécanicien
 Sur les chars de Renault, et s'y connaissait bien ;
 Il était donc venu examiner tout ça,
 Et ayant réfléchi, alors il s'engagea
 3415 Moyennant que je puisse financer les pièces,
 A remettre en état ce qui était en caisses !
 Ma mère à qui cela rappelait tant mon père
 Contente et attristée, accepta cette affaire :
 Le père Coutelet vint avec la remorque,
 3420 Où nous avons chargé tout, de bric et de de broc.
 Ce fut pour moi bien sûr une très longue attente :

J'allais souvent à Reims, étant à Champigny,
 Pour aller voir l'état des "travaux pas finis"...
 Mais quelques mois plus tard, enfin, dans l'atelier
 3425 Derrière la cuisine de chez Coutelet,
 Il me vit voir la chose belle comme un sou neuf,
 Et actionnant le kick, j'entendis "teuf-teuf-teuf" !
 Il me fit essayer, moi derrière, disant :
 « Attention, l'alésage est très juste, surtout
 3430 Ne tire pas dessus, ou bien tu casses tout ! »
 Puis je m'en fus, heureux comme un vrai chevalier
 Qui venait de monter un nouveau destrier !
 Pas de permis encore : j'appris à toute allure
 Le Code, et à l'époque on prenait sa monture
 3435 Pour aller au Chef-lieu, et devant l'Inspecteur
 Resté sur l'escalier de la "Place d'Honneur"
 Devant la Préfecture, montrer que l'on savait
 Démarrer, arrêter, et quand je zigaguais,
 Pour contourner les plots, vraiment je m'amusais
 3440 En pensant à la tête que sûrement ferait
 Cet homme là tout raide comme un passe-lacet
 Si jamais il osait à l'arrière monter !
 Je revins ce jour-là de Châlons à moto,
 Et je pus fièrement exhiber ma photo
 3445 Sur le beau permis rose longtemps conservé
 Mais que, tombé dans l'eau, je dus faire changer !

Je n'avais pas le droit, à l'EN, de garer
 La moto ! On ne pouvait même imaginer
 Qu'un élève ne vienne sinon par le train
 3450 Ou l'autobus ; et le parking était lointain,
 Et pour un temps si long, peu sûr en vérité.
 J'avais donc eu recours à l'amabilité
 D'un camarade de cellule, ayant jardin,
 J'y mettais donc l'engin, tous les lundis matins,
 3455 Et le vendredi soir de la bonne semaine
 Je sautais là-dessus, et j'avalais sans peine
 La route de Châlons à Reims et Champigny
 Qu'il fasse chaud ou froid, et même par la pluie !

3460 J'étais vraiment très fier de pouvoir emmener
 À moto la demoiselle de mes pensées.
 Nous pouvions avec ça éviter les regards,
 En allant dans les bois de Mâco, où le sable
 Nous permettait d'avoir des couches confortables...
 Mais la belle trouva vite un peu salissant
 3465 Pour ses robes ce moteur trop pétaradant... .

La mode maintenant était plutôt "scooter",
 Et ma vieille moto faisait un peu "pépère"
 Avec son grand levier de vitesse cranté,
 Et ses soupapes qui n'étaient pas "culbutées";
 3470 Même en "Motobécane" on faisait déjà mieux :
 Un jeune homme au village avait mis sous mes yeux
 Une sept-cent-cinquante à culasse chromée,
 Avertisseur, et un phare à longue portée,
 Avec amortisseurs, fourche télescopique,
 3475 Et si la mienne avait un côté nostalgique,
 Je commençais à croire que le temps venait
 De changer de monture – mais il me fallait
 Pour cela demander de l'argent à ma mère...
 Un dimanche est passé devant moi un scooter,
 3480 Et je reconnus vite qui le pilotait :
 C'était un camarade, mais des plus discrets,
 De notre classe de cinquième, – je fonçai
 Derrière lui sur la moto, je le hélai...
 Et nous voilà parlant mérites comparés
 3485 De nos deux montures mécanisées.
 Il avait un "Vespa" dont il se disait fou,
 Et que sa tendre amie appréciait beaucoup
 Pour son côté propre, et sa modernité...
 Un jour il est venu, et m'a fait essayer
 3490 Dans la cour de chez nous la machine, et bien sûr,
 J'ai très vite compris que le fruit était mûr,
 Et que j'allais connaître d'autres aventures !

Le "Vespa"

3495 À ma mère je fis miroiter l'avantage
 D'un véhicule plus adapté à mon âge...
 Et prétextant aussi quelques difficultés

Tôt le matin, quand je peinais à démarrer,
 Avec une moto dont l'âge vénérable
 Pouvait constituer un danger redoutable !
 Après tout, à l'EN, je ne lui coûtai guère :
 3500 Blanchi, nourri, logé, alors ma pauvre mère,
 Se résigna de voir partir à la ferraille
 La moto de mon père – et puis vaille que vaille...
 Je trouvai d'occasion, par Belhatz, mon ami,
 3505 Un "Vespa" comme neuf, avec des garanties,
 Et ma mère accepta de rédiger un chèque
 Et celui-ci, c'est sûr, ne connut pas d'échec !
 Je fus donc aussitôt l'heureux propriétaire
 D'un "Vespa" joliment habillé tout de vert...



Un montage... mais les éléments sont vrais !

Dès lors, après quelques essais préliminaires
 3510 Et de petits travaux faits au papier de verre,
 À moi les grands chemins, et comme au temps d'Arthur,
 Nous partions tous les quatre, fiers de nos montures,
 Et de nos belles dames, comme des Amazones,
 Derrière nous serrées, et fières de leurs hommes !
 3515 Parfois le samedi, et même en pleine nuit
 Nous allions aussi faire des tours de circuit,
 Le circuit des voitures de courses de Gueux,
 Où à l'époque encore des hommes valeureux
 Tels que Behra, Fangio, et autre Stirling Moss,
 3520 Se disputaient les prix en des luttes féroces
 Dans les cris et l'odeur de l'huile de ricin !

Et nous sur nos Vespas, comme de vrais gamins,
 Nous prenions des angles, avec le tablier
 De la machine qu'on faisait parfois frotter
 3525 Jusqu'à ce qu'on en tire des jets d'étincelles,
 Qui faisaient rire et protester nos damoiselles !

Je rentrais à Châlons en Vespa, tard le soir,
 Le dimanche ; et quand j'étais pris de désespoir
 De n'avoir des nouvelles de ma bien-aimée
 3530 Il m'arrivait d'aller, les portes refermées,
 Escalader le mur, sauter sur le Vespa
 Que je laissais en bas, justement pour cela,
 Et rentrer dans la nuit, harrassé, me coucher,
 3535 Faisant semblant de rien, quoique piquant du nez
 Au petit-déjeuner, dans mon bol de café. . .
 C'est que de nos amours le cours contrarié
 Me troublait fortement, et de mes dix-huit ans
 Elle avait pris les rênes : dans l'espace-temps,
 3540 Le monde de son corps avait pris la courbure !
 Un soir de fête ainsi, laissant Dame Nature,
 Gérer nos retrouvailles, dans l'herbe d'un pré,
 Ce qu'on nommait péché fut ainsi consommé. . .

*Heureux
 événement ?*

Mon retour à l'EN pour la troisième année
 Se fit pour moi bien sûr dans la contrariété ;
 3545 Je ne supportais plus la vie conventuelle,
 Les cours en blouse grise ou blanche, rituel
 Qui gouvernait ce temple de laïcité,
 Même si j'y avais de solides amis,
 Dont certains sont restés encore jusqu'ici :
 3550 Des relations, épisodiques malgré tout,
 Du fait que nos chemins s'éloignèrent beaucoup. . .

Même l'activité politique, pour moi,
 Était bien devenue un cadre trop étroit,
 D'autant que ma confiance envers les dirigeants
 3555 D'un parti devenu aveugle maintenant
 S'étant changée en déception, puis en méfiance,
 Il n'était plus question de leur faire allégeance !
 J'avais évidemment d'autres soucis en tête :

3560 Nos amours se changeaient en permanente angoisse,
 En calculs compliqués et crainte de la poisse
 Qui bien évidemment finit par par arriver. . .
 Nous étions à l'époque si peu "informés" !
 J'ai toujours dit depuis que pour l'humanité
 Les deux progrès majeurs avaient eu comme nom
 3565 L'invention du feu, et la contraception !
 Les lettres bien-aimées devinrent des suppliques,
 Et l'avenir soudain pour moi se fit tragique. . .
 Quand il fut évident que dans moins de neuf mois
 Une naissance allait me contraindre à un choix
 3570 Qui allait modifier toute mon existence
 Je fus bien accablé, imputai la malchance,
 Mais je puis bien le dire, ne me dérobaï pas !

Interrogé, le Directeur m'en informa :
 L'Institution qu'il dirigeait interdisait
 3575 Le mariage aux jeunes gens qui s'y trouvaient. . .
 Même s'ils s'engageaient à vivre hors de ses murs,
 Ils ne pouvaient y étudier. Il était sûr
 Que je comprendrais bien que de sa part
 Ce n'était pas une défiance à mon égard,
 3580 Mais telle était la règle, et en la déplorant
 Il ne pouvait rien faire d'autre absolument
 Que d'obtenir pour moi, peut-être, l'inscription
 Dans une École au loin, et ce, sous conditions. . .
 Cette hypothèse-là me parut imbécile !

3585 Je n'allais pas choisir une fuite facile,
 Quand j'étais devenu responsable, au contraire,
 De la vie d'un enfant à venir, – et sa mère !
 Je refusai tout net. Et je fis mes paquets,
 Les vacances approchaient, et ma mère pleurait :
 3590 En contraint et forcé, ainsi je revenais. . .
 L'année qui s'annonçait, cinquante six, allait
 Assurément connaître de ces turbulences
 Qui de l'avion de ligne de mon existence
 Certainement feraient modifier la portance,
 3595 Et simple passager, dans cet état d'urgence,

*Je quitte
 l'EN!*

Faire de moi pilote sans route tracée,
Et en pleine tempête affronter les nuées !

1956 : Un mariage, une naissance

Mariage et retour au Collège... - Passer le Bac II - « Lorsque l'enfant paraît... »

Il faut être sérieux quand on a dix-huit ans.

3600 Ma mère résignée fit publier les bans.
Le quatre février de l'an cinquante-six
Eut lieu devant le maire la cérémonie.
On nous fit une alcôve dans le logement
De Champigny, qui n'était pas très grand.
Je fis une visite fort protocolaire

3605 Au Directeur de l'établissement scolaire,
Ce Collège où j'avais étudié autrefois,
Pour requérir de lui, qu'il m'accorde le droit
De m'inscrire à nouveau pour préparer le bac...
Il m'en souvient fort bien : victime d'une attaque,

3610 Il me reçut, tête bandée, comme un Argan,
Et malgré son état, fut pour moi complaisant :
Il m'avait reconnu, malgré sa pauvre tête,
Et signa en tremblant le papier à en-tête
Valant dérogation – car un homme marié,

3615 Selon le règlement, ne pouvait étudier
Dans son Collège, me dit-il, en souriant...
Je lui dois un hommage qu'ici je lui rends !

*Mariage et
retour au
Collège...*

3620 Ce mois de février fut digne des annales
Tant il y a fait froid : l'eau gelée du canal
Et le verglas partout sur les routes neigeuses
Rendaient évidemment ô combien périlleuse
Toute circulation ; mais je devais pourtant
Aller à Reims, et quel que soit le temps,
Pour finir une année déjà bien compromise,
Et tout attermoisement n'eût pas été de mise.
3625 J'eus l'idée d'adapter un système au "Vespa"
Lequel me permettait d'affronter le verglas :
Deux vieux montants de chaise que j'avais fixés

3630 Après bien des essais, et de chaque côté
 Du tablier faisaient un peu comme des skis,
 Et quand je dérapais, je parvenais ainsi
 À éviter la chute... La conduite était
 Quelque peu délicate, mais ça m’amusait !

Passer le Bac II

3635 En classe de “SciencEx” j’avais été placé,
 Et l’on m’y regarda comme curiosité,
 Mais si j’écrivis moins de poèmes transis,
 Je me suis passionné en physique-chimie :
 Les “moles” associées avec Avogadro,
 M’ouvraient des horizons qui n’étaient pas nouveaux
 3640 Mais dont je ne savais que les linéaments,
 Et le prof’ je crois bien, de moi était content.
 Et d’ailleurs celui-ci eut l’idée lumineuse
 D’un voyage jusqu’en la vallée de Chevreuse
 Nous faire visiter le site de Saclay !
 3645 C’était l’époque où le réacteur divergeait
 Le premier qui ne soit soumis aux militaires...
 Et qui ne soit conçu comme une arme de guerre !
 Nous avons visité la “piscine” d’eau bleue,
 C’était pour moi un monde des plus merveilleux !
 3650 Trente cinq ans plus tard, alors que je venais
 Enseigner “l’assembleur” aux cadres de Saclay,
 Déguisé cette fois un peu en cosmonaute,
 J’ai pu revoir cette eau bleue si phosphorescente
 Et non sans émotion, parcourir en mémoire
 3655 Le chemin sinueux que fut ma propre histoire,
 Entre littérature et science, et en plusieurs pays...
 Et j’ai plaisir à voir que ce n’est pas fini,
 Puisque de ce poème-fleuve qui précède
 Je reprends donc le cours, après cet intermède !

J’aimais beaucoup les sciences, mais craignant les maths,
 Je pris la décision de faire l’acrobate,
 Et de m’inscrire au Bac en section de Philo
 Alors que ce n’était pas prévu au tableau...
 Je dus plaider ma cause par lettre au Recteur,
 3665 En obtenant de Sylvain Zac, mon professeur

Une dérogation, pour changer de section !
 Je passai les épreuves, avec un cinq en maths
 Mais dix-huit en philo et sans faire d'épate,
 À l'oral je séchai au tableau, en algèbre,
 3670 Mais je pus éviter la descente aux ténèbres,
 En discourant un peu sur Marx et sur Hegel...
 Et j'obtins mon diplôme – la partie fut belle !

Et le terme arriva, les mois avaient passé :
 Une petite fille de l'amour est née,
 3675 Mignonne comme tout, un air très éveillé!
 Mais si la mère était fière de son bébé,
 Le père se sentait un poids sur les épaules :
 Heureux événement ! – Mais ce n'était pas drôle
 D'envisager la suite : il me fallait trouver
 3680 Au plus vite un emploi, pouvoir nous installer,
 Autrement qu'en vivant aux crochets de ma mère !
 Cette situation devait être éphémère...
 À défaut de poète, j'avais bien rêvé
 De pouvoir enseigner à l'Université ;
 3685 Mais puisqu'il me fallait travailler tout de suite,
 Il ne me restait plus qu'à devenir Instit' !
 Je fis une demande, arguant d'avoir été
 À l'École Normale, même l'ayant quittée
 Avant le temps prévu, et je fus donc nommé
 3690 A Francheville-sur-Moivre, pour la rentrée,
 Comme Instituteur remplaçant, en attendant
 D'intégrer pour de bon le corps des enseignants.
 Ce fut pour moi réconfortant ; mais la maman
 N'avait pas très envie de quitter ses parents
 3695 Et s'en aller au loin, vivre en ce trou perdu
 Et perdre son emploi, récemment obtenu...

*« Lorsque
 l'enfant
 paraît... »*

1956-1959 : À Francheville

*Un village... et Léon, le Maire - Ma "classe unique" - La vie dure...
- La révolte hongroise - La "méthode Freinet" - Le "distanciel" à
l'ancienne... - Naissance de Monique - Voitures - Fête et voyage
scolaire*

*Un village... et
Léon, le Maire*

3700

Francheville-sur-Moivre, tel était le nom,
De ce petit village, où je pris mes fonctions,
Au fond d'un vallon, entre Châlons et Vitry
À la rentrée de mil neuf cent cinquante-six.



Les deux grandes fenêtres sont celles de ma classe.

3705

Il y avait alors cent quarante habitants
Tous des fermiers, cultivateurs, des paysans ;
Pas la moindre épicerie, mais les trois cafés,
Dont l'un était devant l'école situé,
Servaient par contre en abondance des chopines
De gros vin rouge de tonneau, une bibine,
Que chacun emportait, montant sur son tracteur,
Chaque matin, mais jamais de bonne heure
Avec le fusil à deux coups, la cartouchière,
Sans oublier le pain avec la gibecière.

3710

Le maire, ce Léon, pour ne pas le nommer,

- Était un assidu du café d'à côté ;
 Le portail de sa ferme se trouvant en face,
 Je le voyais, de la fenêtre de ma classe :
 3715 Le matin il partait, avec la 2 CV,
 Trente mètres plus loin, s'arrêtait au bistrot.
 Après une chopine au comptoir, "pour la route",
 Il en sortait portant deux chopines, sans doute,
 Puis démarrait en trombe, et en pétaradant :
 3720 Je pouvais commencer la dictée aux enfants.
 J'en étais au calcul, avec le CE 2,
 Sans montre je savais : c'était midi moins deux,
 Car Léon revenait, 2 CV arrêtée
 Devant la porte ouverte du même café.
 3725 Et quand il en sortait, un flacon dans la poche,
 La "Deuche" camionnette s'arrêtait au porche,
 Comme un chien bien dressé, et attendait le maître,
 Qui après son repas s'endormissait peut-être. . .
 Je reprenais la classe à une heure et demie,
 3730 Et je pouvais refaire lire les petits
 Enseigner les Rois Francs, et la Constitution,
 Quand Léon repartait, c'était : « Récréation ! »
 La classe était finie, et ça recommençait :
 Arrêt, chopine, arrêt. . . Mais le soir il sortait
 3735 Quelque gibier parfois, avec quelques bouteilles,
 Accompagnant l'offrande des rouges entrailles,
 Comme un guerrier des champs aux Dieux sacrifiant
 Pour que demain encore il fasse du beau temps !
- Je prenais la relève d'un instituteur,
 3740 Qui partait en retraite, mais dans la douleur
 De quitter ses élèves, et je compris très vite
 Que parler de "famille" ici était licite. . .
 J'ai suivi ses conseils, au moins dans les débuts,
 Car c'était tout de même une terre inconnue,
 3745 Pour moi, non seulement la "Champagne pouilleuse",
 Mais le métier, avec ses concessions "honteuses",
 À la "modernité", il me l'a présenté :
 « Chaque semaine, l'un des grands est désigné,
 Et il s'occupe de remplir les encriers,

*Ma "classe
unique"*

- 3750 C'est lui qui tous les soirs, ramasse les cahiers,
 Qui allume le poêle en hiver, le matin,
 Et le soir vérifie qu'il se soit bien éteint.
 Depuis peu je leur donne des crayons à bille
 Mais pour ne pas risquer du tout qu'ils les gaspillent
- 3755 Le samedi matin, avant la rédaction,
 J'ai choisi ce moment pour la distribution
 Et les fais ramasser quand arrive midi :
 Je ne crois pas qu'on puisse bien écrire ainsi ! »



Une partie de ma classe, en 1957.

- 3760 Ma classe avait six “cours”, dix-sept élèves en tout,
 Dont l'âge allait de quatre à treize, peu ou prou.
 La plus grande, Jeanine, la fille du Maire
 Passerait le Certif', et en était très fière ;
 Bonne élève, sérieuse, elle me fut précieuse
 Quand il se produisait, chose calamiteuse,
- 3765 Qu'un de mes tout-petits avait fait son caca,
 Sous lui – alors Jeanine “s'occupait de ça” !
- Il y avait Denis, un garçon facétieux,
 Un blondinet en blouse grise et aux yeux bleus
 Qui un jour s'amusa pour effrayer les filles
 À placer un orvet au fond d'un sac de billes... .
- 3770 En dictée il était vraiment des plus mauvais,
 Et je savais toujours où il se tromperait.
 J'avais eu dans l'idée depuis peu d'acheter
 Un beau magnétophone, pour me suppléer,
- 3775 Toujours pris par le temps, pour faire la dictée... .

- Le texte retenu, je l'ai enregistré,
 La veille au soir, en prenant bien le temps
 En ménageant surtout très longuement des "blancs".
 Et puis à l'heure du calcul avec "les grands",
 3780 J'annonçai aux "moyens" un certain changement :
 Il feraient la dictée, écoutant la machine !
 J'ai mis la chose en route, – imaginez leur mine !
 Mais le plus drôle fut que, connaissant Denis,
 3785 J'avais intercalé, à des endroits précis,
 Des remarques du genre : « elle est allée. . .
 Denis, que doit-on mettre au bout "d'allée" ? »
 Et je guettais en coin sa face bouche bée !
 Et les autres de rire, comme bien vous pensez !
- J'avais heureusement profité des vacances
 3790 Pour faire l'inventaire des livres, et je pense,
 Interrogé aussi un peu ma mère qui avait
 Elle aussi, à ses débuts, en poste à Aulnay,
 Eu des petits, et leur avait appris à lire. . .
 Mais c'était loin, tout ça ! Elle ne pouvait dire
 3795 Comment elle ferait, maintenant. . . Attention !
 "Globale" ou "syllabique", c'était la question !
 Je fis comme je pus, écrivant au tableau
 Avec pleins et déliés « jojo a vu le rat »
 Ou bien « riri a vu la pipe de papa »
- 3800 J'étais bien entendu contraint de regrouper
 De temps en temps au moins, une ou deux entités
 Avec le "fin d'études" le "Cours Moyen deux".
 En histoire ou "géo", ils ouvraient grand les yeux
 Quand j'accrochais au mur les tableaux coloriés
 3805 Représentant Clovis, ou Martel à Poitiers.
 Les éditions scolaires de Montmorillon
 Étaient connues de tous, et nous en échangeions
 À la fin de l'année, entre gens du canton,
 Car elles valaient cher, et nos fonds étaient minces :
 3810 Le budget communal était le fait du Prince
 En la personne de Monsieur le Percepteur
 Qui vérifiait tout, et le Maire avait peur

Que les crédits ne soient jugés beaucoup trop larges,
Ce qui l'obligerait à relire des pages. . .

- 3815 Pour ce qui est de nous, tous les trois, le logis
Qui nous était offert était des plus réduits :
La vie dure... Deux chambres seulement, sans chauffage du tout,
Et un robinet d'eau froide en tout et pour tout.
Je retrouvai les joies mitigées du baquet,
- 3820 Où se tremper et se laver comme on pouvait.
Nous avons un grand poêle, de fonte je crois,
Dans lequel on brûlait des bûches de gros bois,
Et nous avons le droit de prendre de celui
Qui servait pour le poêle de la classe aussi.
- 3825 Mais un jour que j'avais suggéré à Léon
Qu'une douche pour nous peut-être serait bon
Il me dit aussitôt : « Je vous laisse le choix ;
Si on vous faisait ça, vous n'auriez plus le bois. »
Mes cinq cents francs par mois ne me permettaient pas
- 3830 De me payer du bois ; et je n'insistai pas. . .
Certains jours à la ferme on tuait le cochon :
On nous en apportait un morceau bel et bon. . .
J'étais un peu meurtri d'avoir à remercier,
Mais j'ai vite compris que c'était de bon gré ;
- 3835 Et pour accompagner les pâtes et le riz
Qui composaient notre ordinaire rabougri
C'était vraiment l'aubaine, et cela témoignait
De l'importance qu'à l'époque on accordait
Au "Maître", qui était, à l'égal du curé,
- 3840 Un des deux personnages les plus respectés.
- La révolte
hongroise*
- 3845 Nous étions en novembre, quand à la radio
J'appris qu'à Budapest roulaient des chars d'assaut
Et que depuis des jours, la révolte grondait ! . . .
Désormais chaque jour je me précipitais,
Matin, midi, et soir, pour écouter "le poste"
Car je ne recevais rien du tout par La Poste :
N'étant plus abonné, même à "L'Humanité" !
Pour moi la roue, déjà, avait beaucoup tourné :
J'avais un peu perdu le contact politique,

3850 Puisqu'en catimini devenu très sceptique,
 Absorbé par ma classe, et par éloignement,
 J'avais cessé de fait tout travail militant ;
 Mais ce qui se passait, en Hongrie, réveilla
 En moi la "fibre" de révolte, et cette fois
 3855 C'était contre ce que j'avais pris autrefois
 Pour "l'avenir radieux" qu'il fallait conquérir
 Que se battaient les ouvriers ! Même les tirs
 De la police, alors, étaient tournés contre eux
 Et des chars soviétiques, dans les rues, en feu !
 3860 Dans ce monde à l'envers je cherchais à savoir
 Un peu plus, un peu mieux ce que je pouvais croire ;
 Ni la presse "officielle", ni l'"Humanité"
 Bien que tenant tous deux des discours opposés
 Ne me satisfaisaient ; je trouvai, à Châlons,
 3865 Un journal dont très vite j'appréciai le ton
 Il venait d'Angleterre, et réputé "trotskyste"
 Il donnait des détails venant de journalistes
 Qui de Vienne voyaient de près "l'événement".
 Et justement Daniel et Marie-Paule, aussi,
 3870 Étaient à Vienne, travaillant pour "le Parti",
 Sous l'égide du "Conseil Mondial de la Paix"...
 Tenant des réunions, bien sûr, ils rencontraient
 Beaucoup de dirigeants de très nombreux pays ;
 J'ai pensé qu'ils étaient bien mieux que moi ici,
 3875 À même de savoir ce qui se jouait là-bas !
 Dans une longue lettre je leur dis cela,
 Ajoutant quantité de citations tirées
 De ce "Daily Worker", que j'avais recopiées...
 Leur réponse me fit un peu froid dans le dos :
 3880 Ce n'étaient que conseils genre "PolitBuro"
 Mais un peu enrobés de la sauce amicale :
 Du genre « Guy, tu sais, méfie-toi, ce journal
 Est fait par des trotskystes, ennemis du Parti,
 Et tu ne devrais pas croire ce qu'il s'y dit !
 3885 Si les forces armées de l'Union Soviétique
 Interviennent c'est pour sauver la République,
 Contre des émeutiers que tient la "CIA",
 Et dans le respect des accords... » et cetera.

3890 Je restai médusé devant un texte qui
 Semblait celui d'un tract émanant du "Parti"
 Alors que j'espérais une appréciation
 Un peu personnelle, même avec précautions !
 Puis j'ai pensé que leur courrier était soumis
 Bien entendu, à la censure du "Parti",
 3895 Et je pouvais comprendre qu'ils n'aient pas voulu
 Mettre ainsi en péril leur fragile statut. . .
 Mais quand plus tard, beaucoup plus tard, rentrés en France
 J'ai évoqué ces mots, et avec insistance,
 Ils n'avaient, disaient-ils, jamais écrit cela !
 3900 Et malheureusement je ne retrouvai pas
 La lettre en question, de la main de mon frère,
 Que je revois très bien. . . Inutile d'en faire
 Un procès qu'on dirait "stalinienn" à l'envers :
 Mon cher grand frère est mort, et depuis si longtemps,
 3905 Que ce n'est plus que de l'Histoire, maintenant.

*La "méthode
 Freinet"*

3910 Le vieil instituteur qui n'aimait pas les "Bic"
 N'était pas pour autant un simple nostalgique :
 Je trouvai dans ma classe une bibliothèque
 Assez fournie et même, au fond, un jeu d'échecs.
 Il y avait aussi un rayon consacré
 Aux brochures portant le titre de "BT",
 Qui traitaient du pétrole et d'homme des cavernes,
 Et provenaient tout droit de "L'École Moderne"
 Le mouvement lancé par Célestin Freinet.
 3915 Je lus ses ouvrages, vieilliss un tantinet,
 Mais je fus passionné par le côté "Technique"
 Et quand je découvris la presse, magnifique,
 Avec ses caractères de plomb, dans la "casse",
 Je me suis empressé d'instaurer dans ma classe,
 3920 Une ambiance inspirée par la pédagogie
 Qui convenait fort bien dans ce cadre de vie,
 Avec très peu d'enfants, différents, un village,
 Un peu le même au fond que celui de l'ouvrage
 Qui racontait l'histoire d'un Instituteur
 3925 Rescapé de la guerre, et concevant l'erreur
 Comme un moyen de progresser, à condition

- De savoir modifier sa pensée, en fonction
 De ce que l'on apprend, et de ce que l'on trouve,
 Au lieu de rabâcher seulement, et il prouve
 3930 Que dans ce va et vient le plaisir des enfants
 Fait d'un apprentissage une œuvre d'artisan.
- Plus tard j'ai vu comment cette bureaucratie
 Qui de l'éducation fait une parodie
 A su récupérer les idées de Freinet ;
 3935 J'ai vu les Inspecteurs, avec leur gros bonnet,
 Prôner le texte "libre" à des heures précises ,
 Et vider de sa sève une idée, par sottise.
- J'ai vu comment les textes officiels prenaient
 À leur compte des termes qui les condamnaient,
 3940 Et se sont emparés de l'idée libertaire
 Qui animait tous ceux qui par leur savoir-faire,
 Avaient longtemps oeuvré pour une école ouverte,
 Pour mieux venir à bout, et mener à sa perte
 Un tel enseignement, différent, mais sérieux,
 3945 Pour y faire le vide, confondant "joyeux"
 Avec le "laisser-faire" des plus paresseux !
 Je ne suis pas très sûr, non plus, que les "idées"
 Que défendait Freinet ne soient un peu liées
 À celle de Platon ; j'ai toujours pour ma part
 3950 Trouvé suspect Socrate disant quelque part
 Que le petit esclave ignore ce qu'il sait. . .
 Qu'il suffit d'arroser l'enfant-planté qui naît
 Pour qu'il trouve lui-même les règles du monde :
 Les racines en sont tellement plus profondes !
- 3955 Mais comme aérolithe tombé en plein champ
 J'étais moi-même en somme et Socrate et l'enfant !
 Je savais sans savoir me sachant ignorant,
 Je voulais enseigner mais tout en apprenant. . .
 Je décidai de faire un peu comme Freinet :
 3960 En modifiant l'emploi du temps, j'instituai
 Le texte libre, et employai l'imprimerie
 Pour donner aux plus grands l'incitation, l'envie,
 De voir sur beau papier affiché leur écrit !

- 3965 Chaque lettre d'abord dans la casse choisie
 Il fallait avec soin la mettre au composteur,
 À l'envers – et cela n'allait pas sans erreurs !
 Il y fallait vraiment mettre tant d'attention
 Que l'orthographe était la gratification
 D'efforts qui autrement eussent paru stériles !
- 3970 Les composteurs placés, alignés, à la file,
 Un coup de rouleau d'encre, on presse, et on regarde :
 C'est la consécration, ou feuille qu'on bazarde
 Non pas dans la corbeille, mais que l'on replie
 Pour servir autrement, aux dessins des petits. . .
- 3975 J'emmenais les enfants en promenade, aussi
 Dans les bois de sapin, plutôt le samedi.
 Et nous en ramenions de quoi faire un herbier,
 Il fallait compulser la pile de "BT"
 Pour leur donner leur nom savant, à ces captives
- 3980 Que l'on faisait sécher sur le fil à lessive
 Dans la cour de l'école où bientôt Dominique
 Faisait ses premiers pas, chancelants et comiques,
 Mais la main dans la main avec La Bernadette,
 Ma deuxième plus grande élève, toujours prête
- 3985 À nous rendre service, ce qui soulageait
 Geneviève, que tant de travaux épuisaient,
 Elle qui comme moi Instit', et sans le choix,
 Soudain s'était trouvée débutant dans l'emploi
 De mère, pour laquelle elle n'avait personne
- 3990 À qui se confier – et pas de téléphone !
 J'ai tenu deux années en procédant ainsi ;
 Mais j'y passais mes soirs et bien souvent mes nuits,
 Car cela demandait de ma part tellement
 De travail à prévoir, qu'un bon emploi du temps
- 3995 Et des leçons traditionnelles me semblèrent
 La seule solution, pour parvenir à faire
 Tout ce que je voulais, car la dernière année
 N'ayant jamais cessé d'espérer y entrer,
 Je voulus préparer le concours dit "Propé"
- 4000 De la première année à l'Université.



Bernadette tenant Doune par la main.

Il n'y avait alors que quelques Facultés
 Paris, Lyon ou Bordeaux, c'était très limité. . .
 Je me suis donc inscrit, mais c'était à Paris !

4005 Après y être allé quelques fois, j'ai compris
 Que c'était inutile, vu le temps passé
 En voiture et en train, et l'argent dépensé. . .
 Un jour quand j'arrivai enfin à la Sorbonne,
 Dans le couloir désert, à la porte, personne !
 Un petit mot collé sur le chambranle dit :

4010 « Monsieur le Professeur est absent aujourd'hui. »
 J'avais fait ce voyage uniquement pour lui !
 Je me suis résigné à flâner dans Paris,
 Mais quand on est fauché, tout vous semble hors de prix,
 Et le moindre café qu'en terrasse on a pris

4015 Vous donne de l'angoisse pour la fin du mois. . .
 Je me souviens encore de cette autre fois,
 Où je ne pus entrer tant la salle était pleine !
 Et je dus quémander, obtenir non sans peine
 Quelque photocopie, à défaut d'assister

4020 Au cours. . . Les parisiens pouvaient bien rigoler,
 Mais moi le provincial, je dus faire la queue

*“distanciel”
 à
 l'ancienne. . .*

- Pour la bibliothèque, déçu et furieux !
 J'ai vite abandonné : il était évident
 Que l'Université se moquait bien des gens
 4025 Comme moi, ce pelé, ce galeux besogneux,
 Contraint de travailler pour un salaire honteux,
 Au lieu d'aller fumer des Craven au Baltard. . .
- Quand je vois aujourd'hui, soixante années plus tard,
 Que dans un grand désordre, on fait du "distanciel",
 4030 Quand j'ai tant remué et la terre et le ciel
 Pour convaincre les gens, et puis mes étudiants,
 Que travailler chez soi est une vraie aubaine. . .
 Ce système imposé est l'objet d'une haine
 Qui me désole, moi, qui aurait tant voulu
 4035 Ne pas payer si cher pour tout ce temps perdu !
 Pendant trente ans au moins j'ai prêché au désert,
 Et du fait du "Covid" maintenant c'est la guerre
 Pichrocholine du "distanciel-présentiel" !
 Pour ma part je persiste, et la "Présidentielle",
 4040 Dont tout le monde attend quelque révolution,
 Ne pourra rien changer à cette évolution. . .
 Mais il eût mieux valu y penser bien avant
 Et préparer les choses et préparer les gens !
- 4045 Ma présence d'ailleurs devenait plus urgente :
 La nouvelle naissance pour l'année suivante
 Nous plongeait tous les deux dans de nouveaux soucis. . .

*Naissance
de Monique*

- Cette fatalité nous semblait obscurcir
 Les projets de vacances et même l'avenir,
 Car c'était une bouche de plus à nourrir !
 4050 Geneviève en était vraiment très affligée :
 Ce n'était pas la vie dont elle avait rêvé. . .
 Ce que je lui offrais n'avait rien d'agréable
 Et je le savais bien, c'était épouvantable !
 Mais je ne voyais pas comment faire autrement,
 4055 Et entre nous l'amour allait en s'étiolant. . .
 La naissance bien sûr fut comme une accalmie :
 "La petite va bien et la maman aussi".

4060 Mais passé le séjour à Reims, à la clinique,
Il fallut revenir – et ce fut dramatique :
Geneviève affaiblie ne pouvait faire face
Au tâches ménagères et celles de nourrice ;



Monique, au premier plan.

Et moi de mon côté, pour gagner un peu plus,
J'avais dû accepter de prendre le surplus
De travail que m'offrait celui de Secrétaire
4065 De Mairie, jusqu'alors confié à un confrère ;
Et c'était réunion, paperasses, budgets,
Qui m'occupaient beaucoup et qui me révélaient.
J'y découvrais des gens dont la mentalité
M'était bien étrangère, et dont l'âpreté
4070 Me surprenait toujours, et le seul ouvrier,
Lui qui chaque matin s'en allait travailler
À Châlons, à vélo, et rentrait tard le soir,
C'est à lui que le Maire s'adressait : « Grégoire
Toi tu as bien le temps ! Tu pourras faire ça ! »
4075 Je découvris aussi qu'ils ne remplissaient pas
Les feuilles de déclaration de revenus
Arrivées en Mairie, bien qu'étant prévenus,

Et qu'avec le maçon qui allait à vélo,
Nous étions bien les seuls à payer des impôts !

4080

Voitures

Nous avons dû très vite à crédit acheter
Une voiture pour pouvoir nous échapper
De ce monde que nous ressentions si hostile,
Nous qui avons tous deux connu surtout la ville.
Nous avons donc acquis une "4 Chevaux"

4085

D'occasion bien sûr, qui ne plaisait pas trop
À Geneviève qui trouvait cela "prolo" !..



4090

C'est un peu après la naissance de Monique,
Que j'ai trouvé une voiture bien plus "chic" :
Une grosse "Frégate" ayant beaucoup roulé
Mais qui avait encore beaucoup de dignité !
Un collègue et ami m'avait montré la sienne
Dont il était content, et en quelques semaines,
Après avoir râclé le fond de nos tiroirs
Et discuté le prix, mais sans beaucoup d'espoir,
4095 Nous avons nous aussi eu la belle voiture. . .

4100

Elle était confortable et tout à fait spacieuse,
Mais elle était aussi quelque peu capricieuse !
La boîte de vitesses d'un nouveau modèle,
Se montrait bien souvent tout à fait infidèle,
Et nous devions parfois rouler à petit pas
Car le levier soudain ne m'obéissait pas !



Dominique sur la "Frégate" (en 1960)

- 4105 Dès la deuxième année j'avais dû me résoudre
 Pour ne pas du village réveiller la foudre,
 À préparer la fête et faire un grand voyage.
 Au troisième trimestre je pris mon courage
 À deux mains et je fis répéter et danser
 Dans leurs "tutus" loués, les filles du "CP" :
 Geneviève, elle, avait formé les ballerines,
 Et des sketches tirés de Jean de La Fontaine
- 4110 Firent aussi la joie du public abondant :
 Tout le village ou presque était là, sur les bancs,
 Et même le curé avait payé sa place,
 Venant me saluer, avec beaucoup de grâce !
- 4115 L'argent ainsi gagné servit à financer
 Un autocar loué qui allait emmener
 Les enfants quelques jours, mais aussi leurs parents.
- 4120 J'avais organisé un séjour allemand,
 Avec comme attraction la descente du Rhin.
 Ce fut un grand succès, mais si tous les gamins
 Se sont tenus très bien, par contre, les parents
 Durant tous le parcours furent notre tourment !
 Il leur fallait sans cesse ceci ou cela

*Fête et
 voyage
 scolaire*



Geneviève est tout à fait à droite.

Et j'avais parfois honte, avec eux, d'être là . . .

Geneviève avait bien voulu m'accompagner :

- 4125 Nous n'étions pas de trop, à deux, pour s'occuper
De tous ces gens des champs descendus à la ville,
Qui mis hors de chez eux se sentaient malhabiles,
Et qui se comportaient tout comme leurs enfants
Comme s'ils échangeaient leurs places, maintenant !
- 4130 Nous avons remonté le Rhin sur un bateau
Passé la Loreleï, me récitant les mots
De Heine – mais au milieu des cris, des rires,
Je me sentais bien seul, je peux vraiment le dire . . .
Je n'étais pas du tout du même monde qu'eux,
- 4135 Et c'est moi qui devais pourtant jouer le jeu,
Qui devais m'abaisser sans mot dire, et sourire,
À leurs plaisanteries – quand j'eusse aimé écrire !
C'était peut-être bien la première des fois
Que je compris combien le pont était étroit
- 4140 Qui du monde ouvrier ou de ces paysans
Allait à la poterne où moi-même, manant,
Tout comme Lancelot, j'eusse voulu entrer,
Quitte à me déchirer et les mains et les pieds
Sur ce « Pont de l'Épée » par-dessus « l'ève noire »

4145

Et cela reviendra, souvent, dans mon histoire !

Mais cette fois encore, il fallait revenir,
Et sans passer le gué, sans même coup férir,
Reprendre le collier, la méthode “En Riant”
Voir si « le rat a fait peur à jojo », – vraiment ?



- Comme à l'écart, par tous ces paysans obtus . . .
 Il s'était établi entre nous une entente,
 La connivence de nos vies indépendantes ;
 Ils roulaient au volant d'une belle "DS"
 4185 Et parfois ils me la confiaient, par gentillesse,
 Quand ma "Frégate" me faisait quelque misère !
 Ils travaillaient beaucoup, on ne se voyait guère,
 Mais toujours dans la joie ; on buvait un "Ricard",
 Et cela nous aidait, certains jours de cafard . . .
 4190 Ils furent désolés quand je leur avouai
 Que je voulais partir ; mais ils me comprenaient :
 Ils avaient plus facile à demeurer en marge,
 Car leur affaire offrait un éventail plus large
 De relations, de connaissances, même si,
 4195 Parfois le père, un peu, regrettait l'Italie . . .
- Je fis donc ma demande pour un autre poste ;
 Mais avant qu'à la ville ma carrière accoste
 Il me fallait encore patienter ailleurs :
 Je n'avais pas flatté peut-être l'Inspecteur,
 4200 Et je dus faire encore une escale à Dormans,
 Mi-ville, mi-raisin, mais un endroit charmant.
- Les adieux des enfants furent des plus sincères,
 Et après le discours un peu pâteux du Maire,
 Nos rares meubles entassés dans un camion
 4205 Aimablement prêté par nos amis maçons,
 Au début de septembre, nous voilà partis.
 Je me souviens de cette page de ma vie,
 Bien souvent ; et je dis volontiers que jamais
 Je n'ai pu enseigner de façon aussi vraie.
 4210 Je transmettais vraiment un savoir nécessaire,
 Mais c'était plus encore : un extraordinaire
 Sentiment de graver, comme dans une pierre,
 En la tête d'enfants de ces sortes de runes
 Qui peut-être pourront, dans les jours d'infortune,
 4215 Leur servir de boussole pour leur existence,
 Et leur donner le goût de la vraie connaissance.

- Notre emménagement dans la petite ville
S'avéra tout de suite des plus difficiles : *Dormans*
Le logement qui nous était attribué
4220 Par la Mairie n'était pas vraiment terminé !
Il fallut palabrer... mais la bureaucratie,
Alliée aux retards dus à l'impéritie
De l'entreprise ayant emporté le marché,
Fit que nous ne pouvions pas nous y installer
4225 Alors que je devais assurer la rentrée
Dans quelques jours, et que j'avais à préparer
Un travail qui était pour moi très différent :
Un "cours moyen" de plus de trente enfants,
Ce n'était plus du tout la classe de campagne...
4230 Si je ne voulais pas "m'en faire une montagne",
Je savais que j'allais perdre ma liberté,
Que j'entrais dans un monde où tout serait réglé
Par des coups de sonnette, avec un Directeur !
Et pourtant ce fut lui qui me fit la faveur
4235 De m'héberger un temps, Geneviève devant
Regagner Champigny, emmenant les enfants !
Ce n'était vraiment pas ce qu'elle aurait voulu,
Et la situation, déjà un peu tendue,
Ne fit que s'aggraver ; devant de tels auspices
4240 Je compris que c'était un trop grand sacrifice
Pour elle – mais que faire ? Je ne pouvais pas
Renoncer à ce poste, et le "Certificat
Médical", à l'époque, un docteur complaisant,
N'étaient pas ce à quoi on recourait souvent !
4245 Le curieux de l'affaire était que par ailleurs
Celui qui m'hébergeait, était mon Directeur,
Mais qu'il était aussi adhérent au "Parti" !
Il était même le "Secrétaire de cellule",
Et après discussion, voulut que je postule
4250 Pour son remplacement ! Je n'étais pas très "chaud"
Mais avais-je le choix, là encore ? Aussitôt
Je dus reprendre en mains une organisation
Partie à la dérive, faire une réunion...
Cela du moins me fit connaître quelques-uns

La "cellule"

- 4255 Avec qui je pouvais entretenir des liens :
 Un cheminot prolo qui me prit sous son aile
 Pour me faire connaître toutes les ficelles
 De la commune. . . L'autre, je le revois,
 Il avait eu un rôle important autrefois
- 4260 De chef des "FTP", et demeurait discret.
 Je savais que sur eux m'appuyer je pourrais
 Si j'avais quelque ennui, tellement différents,
 Mais tellement tous deux des hommes attachants.
- 4265 Ma classe se trouvait dans un "préfabriqué"
 Installé à la hâte au beau milieu d'un pré !
Ma classe,
le logement
 C'était en somme un peu la ville à la campagne
 Et quoi de plus normal, en région de champagne ?
 Je n'avais plus la vue sur un café tabac,
 Tout y était propre – mais ne me plaisait pas !
- 4270 Heureusement j'avais dans l'autre bâtiment,
 Un collègue aussitôt trouvé intéressant :
 Il aimait la peinture, s'y adonnait lui-même,
 Se donnait volontiers un air un peu bohème ;
 Il était professeur de français au Collège,
- 4275 Et quittant ses pinceaux pianotait des arpèges ;
 Je découvris des peintres, ceux qu'il aimait bien,
 Cézanne et Chirico, Van Dongen et Gauguin.
 Il était souffreteux ; sa femme très active
 Se plaignait en riant de toute la lessive
- 4280 Que lui causait Bernard, essuyant ses pinceaux
 Sur sa manche – c'était là « son moindre défaut » !
 À Fère-Champenoise résidaient les siens,
 Ce qui contribuait à resserrer nos liens.
 Geneviève aurait pu en faire son amie. . .
- 4285 Mais quand elle revint enfin de Champigny
 Le logement étant à sa disposition
 Elle fut mécontente de l'installation :
 Si tout y était clair, et blanc, ripoliné,
 La chaudière à mazout faisait de la fumée !
- 4290 Il me fallut longtemps supplier la Mairie
 Pour qu'on m'envoie quelqu'un et que l'on remédie
 À ce fâcheux système, devenu l'occasion

De pleurs et de diverses récriminations. . .
 Et pourtant nous avons de l'eau chaude, une douche,
 4295 Le progrès dispensait du lavage des couches !
 Nous étions malgré tout sortis du moyen âge,
 Pour moi c'était un peu comme tourner la page !

La "Frégate" cassée, nous étions endettés :
 L'achat d'une voiture s'était imposé,
 4300 Et chaque fin de mois en devenait plus folle !
 Les petites bientôt accédant à l'école,
 Geneviève chercha, et trouva, un emploi.
 Mais elle plaisait bien à son patron, je crois :
 Je lui faisais des scènes, et elle se moquait !
 4305 Entre rafistolages et doux raccommodages
 Ces années ont été celles d'un temps d'orage,
 La fissure entre nous ne fit que s'agrandir.
 Sur ces temps douloureux – pourquoi s'appesantir ?
 Ma mémoire d'ailleurs est comme une passoire :
 4310 Elle a laissé filer quantité de déboires
 Et n'en a retenu que quelques éléments
 Qui ont cristallisé avec le fil des ans. . .
 Je me dis seulement que ce qui arriva,
 C'est que cet amour vrai jamais ne s'arrima ;
 4315 Nous ne regardions pas vers le même horizon
 Et en sens opposé plongions nos avirons. . .
 Alors selon les lois qu'impose la nature
 Le courant l'emporta, peu à peu, et bien sûr
 L'esquif en zigzaguant finit par se briser
 4320 Chacun pour soi nagea, les enfants échoués
 Sur la rive criant qu'on ne les abandonne. . .
 Mais c'est trop tôt encore – et que l'on me pardonne
 Cette prosopopée dont je fus bien l'acteur :
 Et laissons un instant le bruit et la fureur !

4325 Pour gagner quelques sous, j'ai cueilli les cerises,
 Durant l'été soixante, évitant une crise
 Sur un compte bancaire en voie d'inanition.
 Et si ce temps est loin, comme dit la chanson,
 Je le ressens encore à la plante des pieds

Turbulences

*Le temps
des cerises*

4330 D'avoir passé des jours sur un arbre perché,
 Mais pourtant sans lâcher le fromage-panier
 Dans lequel je devais tant de fruits entasser !
 Le camarade qui m'avait trouvé cet expédient
 À la pose d'échelle, fort heureusement
 4335 M'avait initié, mais j'étais cependant
 Demeuré malhabile, et je perdais du temps. . .
 J'avais aussi les doigts bien abîmés, à force
 De tirer en tournant et frottant sur l'écorce
 Car il fallait cueillir, bien complet, les bouquets,
 4340 Avec la queue bien sûr, et non comme on ferait
 En cueillant quelques fruits, par simple gourmandise !
 Et si c'est un plaisir de manger des cerises,
 Dépassant – en passant, comme un peu en maraude,
 Les cueillir “pour de bon”, pas seulement en fraude,
 4345 Est un travail très dur. . . Parfois même, d'ailleurs,
 On en voit qui pourrissent, faute de cueilleurs !

À “L'Huma”
 L'année suivante, je réussis, par chance,
 Et grâce au camarade, “de la résistance”,
 Qui me recommanda, à pouvoir postuler
 4350 Un emploi pour l'été. . . et à “L'Humanité” !
 Je fus pris, mais bien sûr, pas comme journaliste :
 Je serais employé, non pas comme “pigiste”
 Mais un gratte-papier, dans un bureau, pour faire
 Le calcul des longueurs en mètres linéaires,
 4355 Des espaces alloués pour les “Fédérations”
 À La Courneuve, pour la énième édition
 De la “Fête de l'Huma”, cet “incontournable”
 Dirait-on aujourd'hui, et certes, mémorable,
 Au moins pour moi, elle le fut cette année-là !
 4360 Je logeais, dans une sorte de galetas,
 Une chambrette sous les combles au sixième
 Dans l'immeuble appelé “Poissonnière”, lui-même,
 Où se superposaient bureaux et rotatives
 Qui même du sous-sol, ébranlaient les coursives,
 4365 De ce grand paquebot-amiral du Parti
 Dans le quartier rempli par les imprimeries.

Le Service où j'étais s'appelait "Propagande".
 À l'époque le mot n'évoquait pas les bandes
 De nazillons "fachos", comme ceux qui un soir
 4370 Essayèrent d'entrer de force, – et pour voir,
 J'étais à ma fenêtre, craignant l'incendie,
 Car ils lançaient des feux qui allaient jusqu'ici,
 Sous l'oeil plutôt passif des forces de police !...
 Ce fut beaucoup moins grave qu'en cinquante-six,
 4375 Mais cela justifiait, certes, des précautions.
 Parmi les militants qui faisaient le planton
 Un soir quand je rentrais, j'avais eu la surprise
 De trouver un lecteur de Proust, et Méséglise
 Fut un temps le sujet de nos conversations !
 4380 Mais un jour on me dit : « Es-tu libre ce soir ?
 – Oui, bien sûr, mais je voudrais quand même savoir
 Pourquoi faire ? – Tu le sauras plus tard.
 Je me demandais bien si c'était un bobard...
 Le soir on m'emmena dans une traction noire,
 4385 Une autre nous suivait, – nous allions savoir ?
 « On va aller garder la maison de Maurice »,
 Me dit le camarade, « On fait notre police ! »
 J'en étais stupéfait, je n'en revenais pas !
 Je savais que "Maurice" ne serait pas là
 4390 Puisqu'il était encore en "Union soviétique",
 Mais c'était tout de même une occasion unique
 De voir un peu de près, la maison du grand chef !
 Nous n'avons vu que peu de chose, ce fut bref,
 Un café fut servi par Jeannette Vermeersch,
 4395 Qui me fit l'impression d'une femme revêche...
 Et on nous disposa tout le long du jardin :
 Nous étions six en tout, sans le moindre gourdin,
 Le long de la clôture, et devant surveiller,
 Avec l'obligation, simplement, de siffler,
 4400 Au cas où l'on aurait quelque suspicion...
 À quatre heures, on a pu pousser un roupillon
 Dans une sorte de garage, remplacés
 Par d'autres qui venaient tout juste d'arriver,
 On nous a remmenés : « Et surtout pas un mot ! »
 4405 À neuf heures j'étais de nouveau au bureau.

Rencontres :
Chemetov,
Tzara, 4410
Guillevic...

- Ma tâche consistait à répondre aux questions
 Des villes communistes, des “Fédérations”,
 Pour leur attribuer sur un immense plan
 Des dimensions précises, leur garantissant
 De pouvoir installer leurs stands, conformément
 Aux directives que me donnait l’architecte
 Paul Chemetov, déjà connu, mais fort modeste,
 Et chaleureux : je suis allé chez lui souvent,
 Traversant tout Paris, en emportant les plans
 4415 Au volant de la Quatre-cent-trois de “l’Huma”
 Et j’étais assez fier d’avoir à faire ça !
 Mais ce n’était pas tout : j’avais aussi affaire
 Aux grands imprésarios, j’étais l’intermédiaire,
 J’avais le téléphone des Marouani,
 4420 Et moi Jude l’obscur je discutais des prix
 Pour mettre en place des contrats : Léo Ferré,
 ”L’anar”, cette année-là, s’était bien fait prier,
 Et le “Service” avait dû pour cela lui verser
 Une somme que je trouvais exagérée !..
- 4425 Mais au-delà de ce qui était mon emploi,
 La référence de “l’Huma” servit pour moi
 À pouvoir appeler aussi quelques grands noms :
 Si je ne pus jamais rencontrer Aragon,
 Je réussis à obtenir une entrevue
 4430 Avec Tristan Tzara – mais ma déconvenue
 Fut grande, car ayant espéré pouvoir l’enregistrer,
 Il refusa tout net ! Je dus me contenter
 De griffonner des notes, que j’ai publiées
 Un peu après dans notre revue “Arts et Lettres”,
 4435 Fondée avec Henric et Kof et dont peut-être,
 Je parlerai plus loin ; quoi qu’il en soit, Tzara
 Me reçut bel et bien chez lui, et m’écouta,
 Méfiant, et soupçonneux, dans son appartement
 Sombre et tout encombré d’objet époustouffants,
 4440 Tableaux surréalistes, masques océaniens,
 Sculpture africaines, objets amérindiens...
 J’en étais fasciné, j’en garde un souvenir
 Beaucoup plus important que ce qu’il a pu dire !

Ce poète avait une vraie notoriété
 4445 À l'époque, du moins, par la sobriété
 De ses vers aiguisés comme sur du granit
 Breton dont les poèmes allaient du mégalithe
 Aux grains de sable, aux cailloux roulés du rivage,
 Dont il faisait des mots disposés sur la page.
 4450 Me présentant comme un envoyé de l' "Huma"
 J'obtins sans peine qu'il m'ouvrît son agenda
 Et me donna un rendez-vous à son bureau. . .
 Je découvris, et c'était pour moi très nouveau,
 Que ce poète avait un emploi prosaïque
 4455 Dans cette institution : "Conseil économique
 Et social" . . . où j'entrai, arguant du rendez-vous
 Dans mes petits souliers de poète à deux sous. . .
 Guillevic me reçut de façon fort affable,
 Et je lui avouai la raison véritable
 4460 De ma venue, cette petite revue, "Brèches",
 Que nous avions lancée, et d'encre toute fraîche,
 Où je comptais bien reproduire ses propos. . .
 Il ne le prit pas mal, n'étant pas "parano",
 Mais voulut tout de même que je lui envoie
 4465 Ce que j'aurai écrit – ce qui allait de soi.
 Mes questions maintenant me semblent un peu bêtes !
 "Poésie engagée", "le public des poètes" . . .
 Il parla simplement, et il m'a renvoyé
 Le texte écrit par moi, de sa main corrigé.
 4470 Je garde un souvenir très net de l'entrevue
 Tellement il m'avait apparu incongru
 Qu'un poète puisse être comme un bureaucrate
 Derrière un grand bureau, en costume-cravate !
 Cela ne cadrerait pas avec mon idée faite
 4475 Du romantique encore, et bohème, poète !
 Mais j'allais très bientôt connaître en ce Paris
 Quelqu'un de plus conforme à mon imagerie. . .

 Un soir quand je sortais du bureau à cinq heures
 Avec des secrétaires, prenant l'ascenseur,
 4480 En bavardant je vis les visages se tendre
 Quand un homme est entré, pour avec nous descendre.

*Avec Guillevic**La vie à
"l'Huma"*

- Quand il nous a quittés, deux étages plus bas
 Je demandai qui donc était cet homme là ?
 On me dit à mi-voix : « Mais c'est Fajon, voyons !
 4485 Je compris aussitôt que c'était le patron
 L'actuel directeur du journal de Jaurès
 Et qu'il était connu surtout pour sa rudesse !
 Devant lui il fallait faire très attention
 À ce que l'on disait... prendre des précautions
 4490 Voilà ce qu'on m'a dit, à moi qui s'étonnait
 Qu'entre les camarades il y eût des secrets !
 Je faisais le naïf, mais je savais fort bien
 Qu'ici tout se savait, on le verra plus loin...
- Comme j'étais parmi les rares sédentaires,
 4495 Au même titre que tous les "sécuritaires",
 Je dînais chaque soir avec les ouvriers
 En bleus de chauffe, qui faisaient tourner
 Les rotatives, dans un bruit assourdissant.
 Nous étions peu nombreux, et tout en bavardant
 4500 J'apprenais bien des choses, c'était passionnant.
 Ils me faisaient venir, mais subrepticement,
 Jusque sur les machines qu'ils devaient régler :
 Je pensais à Charlot qui finissait coincé
 Entre deux engrenages, dans « Les Temps Modernes » !
- 4505 Et quand je remontais je retrouvais bien terne
 Ma chambrette au sixième, alors je repartais
 Flâner un peu, curieux... parfois même j'allais
Brian Patten Jusqu'au bord de la Seine – et là j'ai rencontré
 Sous un pont, un beau jour, un jeune échevelé
 4510 Que je voyais écrire, assis sur le rebord :
 Il ne parlait qu'anglais, et au premier abord
 Je ne le compris guère, mais quand j'ai pu voir
 Qu'il écrivait des vers, j'avais peine à le croire,
 Et je fis de mon mieux pour lui faire saisir
 4515 Que moi tout comme lui je m'efforçais d'écrire !
 Quand j'allais le quitter, très tard, il faisait froid,
 Je lui ai proposé de venir avec moi
 Il dormirait par terre, mais il aurait chaud !

Il prit son sac et me suivit, et tout là haut
 4520 Nous avons bien longtemps encore discuté
 De poésie et des hasards des destinées. . .
 Venant de Liverpool, d'un milieu ouvrier,
 Il avait vite pris ses distances, erré,
 Et écrivant déjà, il avait rencontré
 4525 Un groupe de poètes, dont la renommée
 L'avait un peu aidé, mais il ne pouvait pas
 Tenir en place, et à Paris il décida
 De venir, sur la foi de vagues amitiés,
 Qui devaient lui donner d'une pièce les clés
 4530 Mais que pour le moment, il n'avait pas trouvées. . .
 Il était bien content d'être ici hébergé !

Mais dès potron minet, il a dû s'en aller.
 En descendant en douce, empruntant l'escalier :
 Il ne fallait pas qu'il puisse se faire repérer,
 4535 La porte du Journal étant très surveillée. . .
 Je l'ai accompagné et il s'est faufilé.
 Mais néanmoins je fus très vite convoqué
 Dans le bureau du Chef, et vertement tancé !
 Je plaidai l'innocence, il me fut pardonné,
 4540 Mais plus question de faire entrer un "étranger" !
 J'avais couru le risque d'être "remercié" . . .
 Le soir suivant je retrouvai Brian, et dis
 Que je ne pouvais plus lui offrir de logis,
 Cela ne sembla pas le contrarier beaucoup :
 4545 Il me parla d'amis retrouvés ; mais surtout
 Pour gagner quelque sous sans faire le mendiant
 Il voulait vendre des poèmes aux passants !
 L'idée me plut, à moi aussi, et tous les deux
 Après en avoir recopié de notre mieux,
 4550 Nous sommes allés un soir sur le Pont des Arts,
 En proposant nos belles feuilles, à tout hasard
 Aux amants amusés, au touristes rieurs. . .
 Et nous avons gagné à peine un jambon beurre !
 Mais Brian m'entraîna dans une librairie,
 4555 Celle qui se nommait "Shakespeare & Company"
 Et servait de relais au monde anglo-saxon,

- Routards de toutes sortes, avec leurs cheveux longs,
 Amoureux du théâtre et de la poésie...
 Et il a obtenu des dirigeants du lieu
- 4560 Que nous puissions venir, un soir, tous les deux,
 Lire quelques poèmes devant le public !
 J'étais ravi – mais quelque peu pris de panique...
 Cela se passa bien : il y avait des gens
- 4565 De toutes sortes, sur les escaliers, grim pant
 Sur des piles de livres, d'autres sur des tapis,
 Et nous avons été vraiment très applaudis...
 Brian était déjà habitué à cela,
 Mais pour moi, c'était neuf, je n'en revenais pas !
 Plus tard, mais bien plus tard, je repris cette idée
- 4570 En milieu étudiant, soutenu par "l'A.G."
 Je raconterai ça, quand le moment viendra,
 Pour le moment sachez : mon séjour s'acheva
 Mais l'amitié nouée entre Brian et moi
 Dura longtemps encore, puis s'étiola – pourquoi ?...
- 4575 Avec Henric et Ivankov, nous avons eu l'idée,
 Dès le début de soixante et un, de fonder
 Une revue consacrée aux arts et aux lettres
 D'où son nom... Elle ne devait jamais connaître
 Plus de six numéros ! C'était artisanal :
- 4580 On la "ronéotait", mais dans cet intervalle
 Cela nous a permis tout de même d'entrer
 En contact avec quelques écrivains renommés...
 Et Adamov fut le premier, je m'en souviens !
 Nous étions tous les trois à Paris, incertains
- 4585 Sur la démarche à employer pour lui parler,
 Mais nous savions qu'il était souvent au café,
 Le "Old Navy", sur le boulevard Saint-Germain
 Et nous avons guetté son arrivée... enfin.
 Qui d'entre nous irait ? Chacun se défilant,
- 4590 Nous sommes tous les trois entrés en même temps !
 Il était tout au fond, sirotant son whisky...
 Et quand il nous a vus tous les trois devant lui,
 Il fut un peu surpris !... « On voudrait vous parler... »
 Mais il nous fit asseoir ; on lui a expliqué

4595 Qu'on souhaitait avoir son nom dans la revue
 Que nous allions lancer, parce qu'on avait lu
 Son théâtre, ses livres, et que nous connaissons
 Roger Gilbert-Lecomte et Daumal, et voulions
 Qu'il nous en parle, les ayant connus un peu,
 4600 À l'époque où ils avaient lancé "le Grand Jeu" ?
 Il se tut un instant, et le whisky aidant,
 Sans paraître nous voir, les yeux écarquillant,
 Il se mit à parler des gens de cette époque,
 De leurs vies, leurs passions, les haines réciproques. . .
 4605 Nous n'avons pas osé enregistrer cela,
 Mais rendez-vous fut pris : et si je n'y fus pas
 Les deux autres devinrent pour lui des amis :
 L'année suivante, ils furent nommés à Paris,
 Et ont entretenu jusqu'au bout avec lui
 4610 De véritables liens ; moi, je rentrais de nuit
 En voiture, à Dormans, et dus me résigner
 À les abandonner ; mais à l'"Humanité",
 On l'a vu, j'ai repris un peu voix au chapitre
 Et Guillevic enfin apparut dans les titres !



Pour ce n°7, la revue était devenue "Brèche"...

- 4615 Avec ce numéro la revue s'arrêta :
 Henric et Ivankov ayant sauté le pas,
 Devenus parisiens, et ayant leurs entrées
 À "Tel Quel", grâce à qui Henric put publier
 Son tout premier ouvrage, intitulé "Archées",
 4620 Notre revue, de fait, n'était plus justifiée...
 Ivankov a senti qu'à bord de ce bateau
 Lui non plus ne pourrait s'y maintenir à flot :
 Il essaya pourtant d'écrire son roman,
 Mais finit je crois bien par le laisser en plan...
 4625 Je les perdis de vue l'un et l'autre un moment,
 On les retrouvera, plus loin, de temps en temps.

*Un
 parachutage...*

- 4630 Nous étions sur la route de Dormans un soir
 Rentrant de Reims tous les quatre assez tard,
 Après que la radio nous avait annoncé
 Le coup d'état fait par des généraux d'Alger...
 La nuit était bien noire, et comme nous montions
 Vers Hautvillers, nous apercevons un avion,
 Alors que nous savions tous les vols interdits !
 Il n'était pas très haut, on entendait le bruit
 4635 De son moteur, il descendait, faisait des ronds...
 J'arrêtai la voiture, derrière des buissons
 Les gamines dormaient... nous étions nez en l'air
 Quand soudain, au dessus de ce vallon désert
 Une corolle blanche doucement s'ouvrit :
 4640 Cela me rappela des souvenirs enfouis :
 Un parachute ! Tout comme pendant la guerre !
 C'était tout près de nous, et nous ne voyons guère
 Qu'une sorte de boîte suspendue en l'air
 Pas de parachutiste, mais un "container"...
 4645 Je voulais voir, mais Geneviève me retint,
 Et si elle avait peur, vraiment elle a fait bien
 Car il est évident que la voiture au loin
 Dont les phares clignaient devait avoir au moins
 Quelques individus à son bord, peu enclins
 4650 À laisser un quidam trop curieux s'approcher,
 Et que j'aurais fort bien pu être bastonné !
 Je fis un demi-tour, nous sommes repartis :

Je voulais informer de ça quelques amis,
Des camarades, des syndicalistes,
4655 Que j'avais vu un peu plus tôt, à l'improviste,
À la Bourse du Travail, à Reims, en partant,
Mais cela ne leur a pas semblé important !
Pourtant c'était le soir du discours de Debré
Qui avait un moment, avant de le nier,
4660 Suggéré que l'on fasse la distribution
D'armes aux citoyens qui auraient l'intention
De s'opposer vraiment aux paras de Massu
Qui devaient cette nuit-là, leur tomber dessus !
Il n'y eut ni paras, ni peuple armé bien sûr. . .
4665 De Gaulle s'en tira, pour moi la chose est sûre,
Par la technologie, qu'on charge de tous maux :
En juin quarante il avait parlé au micro,
Et il en était peu qui avaient pu l'entendre.
Mais en soixante et un, il suffisait de prendre
4670 Un petit "transistor", jusque dans les djebels
Pour que le contingent réponde à son appel !
Dans les jours qui suivirent, rentré à Dormans,
J'ai raconté au camarade "Résistant"
Pensant bien que cela pourrait l'intéresser,
4675 Ce que nous avions vu, et il m'a demandé
Où cela se passait ? Lui décrivant l'endroit,
Il m'a dit : « Mais ce n'est pas étonnant, tu vois,
Pendant la Résistance, c'est justement là
Que des armes enfin on nous parachuta ! »

1962-1966 : À Reims

Difficultés - Arrivée à Reims - Le Service militaire - La naissance et l'échec - À quoi tient le destin ? - Fin du premier acte

- 4680 L'année soixante-deux coula cahin-caha
Entre soucis d'argent et multiples faux-pas ;
Même lors des vacances, toujours ceci ou ça
Qui n'allait pas, ou vraiment ne suffisait pas...
N'insistons pas – mais Sisyphe à la fin s'épuise,
- 4685 Et si la tendresse est un ruisseau où l'on puise
Trop, les cailloux du fond peu à peu révélés
Donnent bien vite envie de passer par ce gué...
Pour aller voir le monde – de l'autre côté.
Je ne vais pas ici faire mon plaidoyer :
- 4690 « Excessif, abusif » Mireille me le dit !
Aujourd'hui comme hier, je le fus, je le suis.
Qui ne peut plus rêver avec les yeux de l'autre
Voit son cœur se flétrir malgré les patenôtres,
Et d'amoureux transi devient farouche aigri.
- 4695 Quand deux visages sont de verre dépoli
Aucun des deux ne peut s'y reconnaître encore
Puisque s'y voir lui-même requiert tant d'efforts !

J'avais enfin été nommé à la grand-ville,
Mais ma nomination avait un codicille
- 4700 Qui m'inquiétait un peu : le “perfectionnement”.
Ainsi dénommait-on ma classe, habilement,
Pour mieux cacher le fait, m'avaient dit des collègues,
Qu'il s'agissait plutôt d'enfants que l'on relègue
Dans des classes spéciales à peu d'effectifs
- 4705 Car ils “posent problème” pour divers motifs...
Mais j'acceptai pourtant, car c'était ça ou rien,
Et nous avions tous deux pensé qu'il était bien
– Pour une fois d'accord ! – De revenir en ville,
Elle pour travailler, et pour moi plus facile
- 4710 D'aller suivre des cours à Paris, par le train,
Et la Sorbonne alors à portée de la main !
- Départ
pour Reims*

*Un logement
misérable...*

4715 Mais l'autre déception, ce fut le logement :
Il était situé dans le vieux bâtiment
D'une école primaire, près du pont de Laon,
Disparue aujourd'hui, et depuis bien longtemps.
Nous étions au premier, et la cuisine avait
Une vue imprenable sur... les "cabinets";
Deux chambres, un salon, et comme salle d'eau
Un robinet d'eau froide sur un lavabo...
C'était un peu plus grand, mais moins bien qu'à Dormans,
Car tout était vieillot, et triste, et affligeant :
Ce n'était pas du tout ce que j'avais pensé
Quand j'avais espéré repartir d'un bon pied !
4725 De petite fêlure en grande déchirure,
Nos deux vies s'écoulaient pleines de meutrissures,
En deux bras séparés enserrant comme une île
Les deux petites dont le bonheur si fragile
Ne pouvait pas manquer de subir l'érosion
De deux courants violents dans leur opposition.
4730 Et même les vacances ne suffisaient pas,
Que ce soit la montagne ou la "Costa Brava",
Que ce soit le farniente ou les belles balades,
À ramener la paix autrement qu'en façade...



Geneviève et les filles sur la "Costa Brava"

- 4735 J'avais tout fait pour en retarder l'échéance ;
Si d'autres y parvinrent, je n'eus pas la chance
De me faire exempter : je fus incorporé
Au "Quinzième Dragons", à Reims, encaserné.
D'un seul coup plus d'emploi pour nourrir ma famille !
Trente centimes-jour – une telle brouille
- 4740 Que je dus emprunter, à ma mère, de l'argent
Pour les filles avec leur mère quelque temps. . .
Nous étions quelques-uns qui étions sursitaires,
Ce qui causait la haine de ce tortionnaire,
Un certain adjudant, qui nous faisait ramper
- 4745 En hurlant : « Les planqués, je vous ferai crever ! »
Il est vrai, nous avons esquivé l'Algérie. . .
Ce n'était pas raison pour qu'il nous injurie !
Nous avons profité de la légalité,
Dont le sens n'est pas clair pour de tels demeurés. . .
- 4750 Étant dans les "Dragons" nous avons des chars,
Que nous sortions toujours le Vendredi très tard,
Alignés dans la grande cour de la caserne,
Et les moteurs ronflaient, ce n'est pas baliverne,
Jusqu'au lundi matin, où tous les réservoirs
- 4755 Étaient vraiment à sec. Quand j'ai voulu savoir
Quelle était la raison, un sergent m'a appris
Que le "colon" en avait décidé ainsi,
Car si les réservoirs le lundi étaient pleins,
On ne lui attribuerait désormais plus rien ;
- 4760 Pour éviter cela, il fallait tout user ;
Et donc les faire ainsi tourner, CQFD.
Par une logique de même inspiration,
On me fit faire un test des quatre opérations,
Et on me reconnut comme un sujet brillant ;
- 4765 (Il est vrai que dans ma chambrée, les éléments
Sachant lire et écrire étaient minoritaires.)
Je fus donc averti, par voie prioritaire
Que l'on m'affecterait au "Chiffre", à Commercy,
Pour apprendre les codes et les amphigouris
- 4770 Dont on emballe les plans militaires
Pour le cas où, peut-être, on referait la guerre. . .
De devoir quitter Reims, j'étais très mécontent !

4775 Au capitaine j'invoquai femme et enfants,
 Mais il me rassura avec de grands sourires :
 J'aurais des permissions spéciales, c'est-à-dire
 Chaque semaine au moins, ce n'était pas si loin,
 Et puis bien entendu, gratuit serait le train !

*Graisseur
 de GMC*

4780 Des semaines passèrent ainsi, sans que rien
 Ne vienne confirmer où je serais demain. . .
 Puis un jour on me mit à la disposition
 Du Sergent-mécano qui gérait la station
 Où l'on entretenait et réparait les "GMC".
 J'avais pour tâche de les vidanger, graisser
 Dans le cul-de-basse-fosse où je passais mes heures. . .
 4785 Il n'y avait pas moins de trente six graisseurs
 À chaque camion, je les savais par cœur !
 Mais cela ne faisait pas vraiment mon bonheur. . .
 Je cherchai à savoir quand je devrai partir ?
 Le "pitaine" n'eut plus cette fois de sourire
 4790 Et me dit : « Jacquesson, faites-vous oublier. »
 Je finis par savoir, par d'autres appelés,
 Affectés aux bureaux de la sécurité
 Que Commercy, le "Chiffre" était le seul endroit
 Pour lequel on faisait, comme faire se doit
 4795 Une enquête sur les adhésions politiques. . .
 Et dans mon cas, le résultat fut prolifique :
 Adhérent au PC, dirigeant de cellule,
 Bien connu des RG, afficheur noctambule,
 à l'occasion aussi, badigeonneur de ponts. . .
 4800 Ce n'était pas vraiment le genre de la "Maison" !
 C'est ainsi que je fis le graisseur de camions
 Pendant plus de six mois, et je trouvai ça long. . .

4805 Mais un major eut vent de mes capacités,
 Autres que de graisser, – et pour fainéanter
 Il avait grand besoin d'un secrétaire aux comptes
 Quelqu'un sur qui "compter", à ce que l'on raconte,
 Pour pouvoir s'absenter et aller picoler . . .
 Il eut un entretien avec moi : sans tricher,
 M'offrit la clé du coffre, et tous les documents

4810 Détaillant la solde pour tout le régiment,
 Me disant nettement qu'il savait tout sur moi,
 Et qu'il me choisissait étant de bonne foi.
 Mais mon prédécesseur, qui était "libéré",
 Me transmet son savoir, et surtout, en secret
 4815 Me mit dans la combine qui, par ricochet,
 Permettait de se faire un petit peu d'argent !
 Avec la solde, dans le coffre, par moment
 J'avais une grande quantité de paquets
 De cigarettes "Troupe", car ceux qui partaient
 4820 En mission, en manoeuvres et en permission,
 Ne pouvaient pas venir et prendre leurs "rations"...

 Moi je les emportais, et je les revendais
 À l'extérieur... Et les clients se bousculaient,
 Car c'était bien moins cher que n'étaient les "Gauloises"
 4825 Même si leur tabac sentait un peu l'armoise...
 Au regard de l'armée, j'étais tout à fait blanc :
 Je mettais dans le coffre l'équivalent argent
 Des paquets emportés, et jamais le sergent
 N'y vit la moindre embrouille... car le règlement
 4830 Disait qu'il fallait ou le tabac, ou l'argent !
 Je ne faisais cela qu'aux officiers, pourtant :
 Et c'était intéressant, encore bien plus !
 Je leur disais que leurs paquets avaient été rendus
 Mais que j'en avais quand même un peu de côté...
 4835 Et c'était au prix fort, et en toute amitié !

*Un trafic
 "licite"*

 Ce trafic astucieux me permettait quand même
 D'apporter quelque argent ; on dit que quand on aime
 On ne doit pas compter... c'est vrai, mais tout de même
 Si Geneviève avait pu trouver un travail,
 4840 Notre amour s'en allait comme un pull se démaille ;
 La vie était si dure, il fallait tout compter
 Et bien souvent encore aller pour quémander
 De l'aide, pour ne pas voir arriver l'huissier !
 Au bout de dix huit mois, quand je fus "libéré"
 4845 Je repris du service comme Instituteur ;
 Mais ce fut sans plaisir, plutôt dans la douleur ;

J'étais déboussolé, elle de son côté
 Considérait qu'en somme elle s'était trompée
 Que jamais je n'aurais une situation
 4850 Lui permettant d'avoir à sa disposition
 Tout ce qu'elle voulait : une belle maison
 Un parc et des chevaux, tableaux de collection,
 Meubles anciens trouvés chez de grands antiquaires...
 Ne lui avait-elle pas souvent dit sa mère
 4855 Que l'un de ses ancêtres était l'aide de camp
 De l'empereur Napoléon ? Il était temps
 Qu'elle se trouve quelqu'un de son rang !
 Et c'était cris et pleurs – et devant les enfants...

Et pourtant, je l'avoue, l'attirance physique,
 4860 Se maintenait en moi, et bien qu'à sens unique,
 Je voulais croire encore que les corps sauraient
 Recoudre à petits points les deux bords de la plaie...

*La naissance et
 l'échec*

Alors ce qui devait arriver arriva :
 "L'heureux événement", comme on dit, consacra
 4865 La fin de notre histoire commune, au contraire,
 Et les jours et les nuits furent pleurs et misères...
 Je ne sais plus très bien aujourd'hui qui j'étais.
 Ma mémoire est trouée comme un tricot défait
 Dont les fils tortillés se déroulent, s'emmêlent
 4870 J'avais le sentiment de vivre à côté d'elle,
 Qui pourtant nourrissait une partie de moi,
 Et qui sonnait le glas de son propre pourquoi.
 Les mois pourtant passés comme corde tendue
 Aboutirent enfin au miracle prévu :
 4875 La mignonne était là, mais pour moi un échec !
 Ma sève avait germé sur un terrain bien sec
 Et pleurer n'eût suffi qu'à faire un ruisseau,
 Un filet d'eau amère, sans même un reflet,
 Coulant sur la garrigue aux cailloux si aigus
 4880 Que je ne pouvais plus y marcher à cœur nu.

Je cherchai cependant à sortir de l'ornière :
 Cette année-là, à Reims, par extraordinaire,
 Ouvrait un embryon de Faculté de Lettres !

4885 Je me précipitai pour m’y faire connaître,
 Et m’inscrire à “Propé”, que deux années de suite
 J’avais tenté en vain – et oublié ensuite :
 Loin de tout, hors circuit, et sans le moindre ami
 Qui eût pu m’informer, j’avais vite compris
 Que ce serait pour moi une telle gageüre,
 4890 Alors qu’en ville au moins ce me serait moins dur
 De savoir qui ou quoi, et d’aller à Paris
 Sans risquer d’être encore “pris pour être appris” !
 Et voilà que la “Fac” ici m’ouvrait les bras !
 Mais ma joie fut bien vite changée en tracas :
 4895 Un décret tout nouveau, comme on m’en informa,
 Stipulait nettement que tous ceux qui déjà
 S’étaient inscrits deux fois les années précédentes
 Ne pouvaient plus le faire pour l’année présente !
 De ce coup de massue je fus abasourdi. . .
 4900 Je ne pouvais savoir en m’inscrivant ainsi
 En vain, d’ailleurs, que plus tard ce serait
 La raison invoquée pour fermer à jamais
 Devant moi la porte de l’Université
 Dont l’espoir d’y entrer m’avait toujours aidé
 4905 À supporter les tracas et les avanies !
 Si celle de l’Enfer, comme Dante le dit,
 Demande de laisser tout espoir à l’entrée,
 Pour moi c’était bien pire : elle m’était fermée
 Avant même d’entrer, celle du Paradis !
 4910 Après l’abattement, la rage me reprit :
 Je décidai d’user du tout dernier moyen,
 Demandant à pouvoir rencontrer le Doyen.
 Cela me fut donné un vendredi très tard,
 Et le Doyen pressé de se rendre à la gare,
 4915 Craignant surtout de rater son train pour Paris,
 Ne prêtait guère attention à ma plaidoirie,
 Je le suivis dans le couloir, puis dans la rue,
 Pendant un bon moment, et lassé, il me dit :
 « Voyez ma Secrétaire lundi après-midi,
 4920 Faites une demande de dérogation,
 Je vous la signerai, Monsieur. . . Euh. . . Jacquesson. »
 Ce fut tout, je restai sur le quai jambes molles. . .

*À quoi tient
 le destin ?*

Monsieur Devèze le Doyen tint sa parole :
 Je fus autorisé « à titre exceptionnel »
 4925 À m'inscrire "en Propé", et c'est une éternelle
 Reconnaissance que je lui dois : car sans lui,
 Si la face du monde n'en eût pas changé
 Celle de mon destin eût été modifiée !
 Et tout ce qui va suivre eût pris un autre cours,
 4930 Dont ce qu'il eût été m'interroge toujours.

*Fin du
 premier acte*

Sitôt inscrit, dans les études, je plongeai,
 Quand mes horaires du moins le permettaient. . .
 Mais aussitôt rentré, les "scènes" reprenaient,
 Et elle s'en allait parfois, et moi je la cherchais
 4935 En emmenant les trois enfants dans la voiture. . .
 Un soir n'en pouvant plus, je changeai la serrure,
 Et je restai ainsi avec les trois petites,
 Dans un état second, face à cette faillite.
 Je ne sais plus très bien tout ce que j'ai dû faire :
 4940 Peut-être ai je dû demander aide à ma mère ?
 Je sais aussi que sa famille, à Champigny,
 Me reçut effarée, désolée, compatit.
 Et je crois bien aussi qu'Isabelle, cinq mois,
 Fut quelque temps chez eux, le plus simple pour moi,
 4945 Puisque des élèves attendaient ma parole,
 Pendant que les deux "grandes" étaient à l'école. . .

Mais j'avais, à la Fac, aussi quelques amis,
 Et à la fin des cours, quand je quittai l'amphi
 Je rejoignais souvent au café "Le Français"
 4950 Un petit groupe auquel Mireille appartenait. . .

3ème partie :1967-1975

1967-1968 : Mireille et la Fac, “Mai 68”

*Au café “Le Français” - La “Cave aux Poètes” - En Bretagne -
« Panem et Ballones » ? - La vie étudiante - La “JCR” - Le “22
Mars” - Le “CARÉ” - Les saucisses-frites - Bensaïd - Après la bataille
- En Espagne*

4955 Le Café “Le Français” était donc le repaire
D’une petite bande aux parcours bien divers,
Mais que réunissait le même goût de rire
En vidant quelques bocks avant de discourir
Sur les profs, les études, les amours aussi ;
Il y avait Jean-Paul, cinéphile averti,
Toujours plongé dans la lecture des “Cahiers”,
René qui repiquait “dentaire” et son copain Dédé,
4960 Agathe des Beaux-Arts, et aussi Marie-Jo,
Vincent qui arrivait, dans sa superbe auto,
Sa 203 décapotable de bourgeois,
Mais qui allait au fond pour y pousser le bois
Avec d’autres matheux passionnés comme lui.

*Au café
“Le Français”*



Jean-Paul, Agathe — Agathe et Marie-Jo, devant “Le Français”.

4965 Mais moi je n’avais d’yeux que pour la plus jolie
Des filles attablées, et la plus enjouée,
Mireille — qui faisait semblant de m’ignorer,
Mais à laquelle j’osai, à la fin m’adresser,
Lui offrant un cognac, et lisant mes poèmes...
Elle représentait pour moi cette bohème
4970 Estudiantine dont j’avais été frustré,
Et grâce à elle je pouvais y accéder...
J’allais avoir trente ans, elle tout juste vingt :

4975
 Insouciante peut-être de nos lendemains,
 Elle accepta la cour que dès lors je lui fis,
 Quand dans la fenêtre de sa chambre, à midi,
 Je lançais de petit cailloux, pour l'éveiller. . .
 Et un jour j'y entrai — nous nous sommes aimés.



Nous deux, début 1967.

4980
 Je ne lui cachai rien — mais elle savait tout :
 Les copines qui nous avaient trouvés bien fous
 Avaient sur moi cherché quelques informations,
 Et l'avaient avertie de ma situation. . .
 Quand je lui demandai de venir avec moi
 Elle n'a pas tremblé, a regardé les trois
 Filles dont la dernière n'avait que cinq mois,
 4985
 Et les a adoptées, cajolées, avec moi. . .

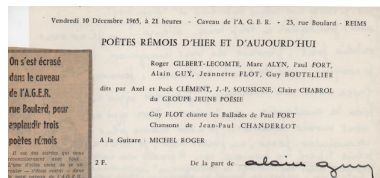
Et parce que c'est elle, et parce que c'est moi,
 Nous sommes demeurés unis comme les doigts.

*La "Cave
 aux Poètes"*
 4990

L'année d'avant, déjà, en fréquentant "l'A.G." ¹
 J'avais appris que l'on devait aménager
 La "cave" de cette vieille et bourgeoise maison

1. AG[ER] : Association Générale [des étudiants de Reims]

Où se tenaient les bureaux, les réunions.
 Mû par le souvenir de certaine lecture
 Autrefois faite avec Brian, la conjecture
 D'y faire lire des poèmes certains soirs
 4995 Fut acceptée, et je m'attelai, plein d'espoir
 À imprimer les miens, et tout organiser ;
 J'avais par chance, récemment, pu rencontrer
 Dans une conférence, à "Saint-Exupéry",
 Jeannette Besançon-Flot et Guy, son mari
 5000 Que mon projet avait eu l'air d'intéresser. . .
 Et nous fûmes très vite liés d'amitié.
 Jeannette écrivait des poèmes, publiés
 En recueils, et à compte d'auteur, je crois bien,
 Mon projet ne pouvait que rencontrer le sien :
 5005 Se faire connaître, et reconnaître, peut-être !
 Et pour cela, il était bon de soigner le "paraître",
 En ayant un public, petit, mais averti. . .
 Quand ma situation fut un peu aplanie
 Nous avons mis sur pied ce qui s'appellerait
 5010 "La Cave aux Poètes", le lieu l'y incitait !
 Guy avait une affaire appelée "Tire-Hélio"
 Où il reproduisait des plans pour les travaux
 D'architectes, et tira nos invitations ;
 J'avais choisi alors, plutôt que mon vrai nom
 5015 Un pseudo composé avec mes deux prénoms. . .



Prospectus-invitation.

Ce fut un vrai succès, mais il fut éphémère :
 L'année soixante-six j'eus tant de chose à faire,
 Et tant d'autres soucis. . . Je n'en repris l'idée
 Que quand Mireille fut avec moi installée.
 5020 Jeannette et Guy nous ont d'ailleurs beaucoup aidés,

Notre situation étant très compliquée...



À droite, Jeannette Flot.

Nous avons donc repris, bien plus tard, ces soirées ;
 Le “caveau” très petit était vite bondé !
 Un de nos grand succès, à Mireille et à moi,
 5025 Fut d’avoir eu l’idée de dire à nos deux voix
 Des extraits de la “Prose du Transsibérien”
 Que j’avais découpé — et qui passait très bien !
 Mais nous disions aussi nos poèmes nous-même
 Jeannette Flot et moi, et d’autres, parfois même
 5030 Lisaient aussi les leurs — que nous n’aimions guère !...
 Jeannette avait de l’“entre-gens” : je laissai faire,
 Même craignant le style Verdurin, surtout. . .
 Quand nous avions des hôtes comme Armand Lanoux !
 Après quelques séances, on nous a fait savoir
 5035 Que le “caveau” ne serait plus ouvert le soir
 Pour la “sécurité”, — et pendant les travaux,
 Qui devaient nous offrir des spots et des micros. . .
 Pour ma part je n’ai jamais vu de changement
 Au moins pendant des mois ! Le déménagement
 5040 Pour nous se fit quand même, trouvant un asile,
 Dans un café connu, au centre de la ville ;
 Une salle voûtée, mais au rez-de chaussée,
 Et qui était de tables, bien sûr, encombrée.
 Le gérant n’était pas spécialement poète,
 5045 Et attendait de nous plutôt de la recette. . .

Parler devant des gens, buvant et bavardant,
 N'était décidément pas aussi gratifiant !
 Et d'un commun accord, très vite nous cessâmes
 Cette entreprise qui avait perdu son âme. . .

- 5050 Le tribunal m'ayant confié les trois enfants *En*
 En avril soixante-sept, officiellement, *Bretagne*
 Aux vacances d'été, selon les attendus,
 Leur mère, en Ferrari, les chercher est venue.
 Nous étions déchirés — et ne savions que faire,
 5055 De ces vacances vides, après tant de misères,
 À compter sou par sou, et même à se cacher,
 Quand un jour est venu, pour l'électricité,
 Un employé chargé de nous faire payer
 Quelques mois de retard. . . Ou encore gratter
 5060 Tout au fond de la cave les rares boulets
 Qui demeuraient encore et dont on remplissait
 Le vieux poêle fumeux qui l'hiver nous chauffait. . .
 Jeannette, qui bientôt en vacances partait
 Vers Trebeurden, dans sa Bretagne préférée,
 5065 S'offrit à nous chercher un endroit où loger :
 La réponse venue, nous avons décidé
 D'envoyer par le train deux vélos empruntés,
 Et nous sommes partis, un matin, sur la route,
 Faisant de l'auto-stop, trop démunis sans doute
 5070 Pour payer de l'essence, en prenant la voiture. . .
 Et il nous plaisait de partir à l'aventure !
 Le départ fut facile, mais arrivés à Rennes,
 Après avoir marché, et vidé nos gibernes,
 Nous avons dû loger dans un quelconque hôtel,
 5075 Comme deux évadés qui se feraient "la belle" !
 Et dès le lendemain de nouveau sur la route,
 Pendant des heures encore, nous fûmes pris de doute :
 Parviendrons-nous jamais à la terre promise ?
 Trébeurden était loin. . . Assis sur nos valises,
 5080 L'enthousiasme déjà se fendillait un peu !
 Mais on nous prit enfin : un monsieur sourcilleux
 A qui nous racontâmes une belle histoire
 Disant que la famille que nous allions voir

- N'avait pas pu venir nous chercher à la gare...
 5085 Il n'allait pas très loin, mais un heureux hasard
 Nous en fournit un autre, beaucoup moins curieux,
 Qui dans sa camionnette, où s'entassaient des oeufs,
 Nous mena aux abords du charmant petit port
 Où nous avons cherché, longtemps en vain, d'abord,
 5090 La maison de Jeannette... qui dans sa deux chevaux
 Revenait de la plage, avec pelles et seaux
 Et Marie la petite, sa dernière fille...
 Après les embrassades, les "bolées" aussi,
 À l'endroit dénommé "Chez Sympa" nous conduit :
 5095 Tout étant de longtemps retenu par ici,
 Elle n'avait trouvé de gîte que ceci...
 Nous y avons dormi – mais quelle déception !
 C'était tout le contraire de nos illusions :
 La Bretagne, en ce lieu, n'était qu'une banlieue,
 5100 Un cabanon de planche et de tôle un peu bleue
 Avec tubes à néon et promiscuité,
 Tout ce qu'il nous fallait pour nous faire enrager !
 Nous ne pouvions nous plaindre à Jeannette, bien sûr,
 Mais nos mines montraient que le coup était dur !
 5105 Heureusement pour nous, des amis arrivèrent,
 Qui avaient, eux, trouvé une ferme de pierre,
 Un "Ker" à la bretonne et ils nous proposèrent
 De plaider notre cas auprès de la fermière...
 Et dès le lendemain, nous avons remballé
 5110 Nos affaires, et sous un prétexte quitté
 "Chez Sympa" pour un endroit qui l'était en vrai...

 Chez Bernable, une ferme entourée de genêts,
 Et pas loin de la côte, vers Pleumeur-Baudou,
 Nous avons une pièce avec un lit, c'est tout,
 5115 Et la pierre d'évier en granit, et le puits,
 Des lapins, des cochons, l'air de la mer, et puis
 Des hôtes chaleureux, des bretons pour de bon !
 Et Gérard et sa femme chantaient des chansons
 Car nos entremetteurs grattaient de la guitare...
 5120 Et nous les écoutions parfois jusque très tard,
 Avant de regagner notre étable-chambrette

Qui dans sa nudité évoquait au poète
Une autre qui n'était pas de pierre du tout
Et devant elle, je tombais sur les genoux !



Mireille, dans notre “étable-chambrette”, chez les Bernable.

- 5125 Les vélos envoyés attendaient à Lannion ;
Grâce à Jeannette encore, cette livraison
Se fit facilement, elle nous y mena,
Et le retour se fit, non sans peine pour nous,
Car les vélos étaient ce qu'on nomme “vieux clous”,
5130 Et la belle Bretagne est un peu un molosse,
Qui vous prend aux mollets par ses creux et ses bosses !
Je dus m'improviser très vite mécano
Mais le vélo n'est rien, par rapport aux motos !

Les vélos



Chez les Bernable, réparation...

Cela nous permettait d'aller jusqu'à la mer ;

- 5135 Pour Mireille, c'était chose assez familière :
Née à Eu, elle était quasi-Anadyomène !
Mais pour moi le terrien, si le chant des sirènes
M'avait un jour conduit aux rivages marins,
C'était comme un chromo gribouillé de ma main,
- 5140 Un souvenir enfoui comme un vestige antique
Et je trouvais plus saine la rude Armorique...
Si aujourd'hui encore les Côtes d'Armor,
Cinquante années plus tard, sont un peu notre port
D'attache, je crois bien que c'est qu'une autre vie
- 5145 Pour moi y commençait et tant me réjouit,
Qui comme un câble en moi s'est enroulée très fort
Et s'y est amarrée, en déjouant le sort.
Nous avons de Cendrars retenu le refrain
« Quant tu aimes, il faut partir ! » Main dans la main,
- 5150 Nous avons vu des îles et des villes étranges,
Des gens vivant aussi de façon qui dérange,
Nous avons découvert mangroves et déserts,
Des moais écroulés, et des oasis verts,
Des oueds asséchés, des lagons bariolés,
- 5155 Mais aujourd'hui encore, le souffle des marées
Nous ramène toujours à ces bord escarpés,
À ces fonds asséchés, à ces rochers mouillés
Au creux desquels nous nous sommes alors aimés !
- J'avais mis dans mon sac "Bretagne mystérieuse"
- 5160 Ce livre qu'on dirait tissé par des fileuses,
Ces normes d'Armorique, pays des légendes
Où les farfadets hantent à la lune la lande...
Et nous cherchions au fond des buissons épineux
Les vieux dolmens croulants, les menhirs malicieux,
- 5165 Dansant parfois en rond, dessinant des clairières,
Heureux de découvrir au milieu des bruyères
Un lapin dont la montre d'aiguilles de pin
Qu'il secouait, en détalant comme un lutin,
Montrait toujours, bien sûr, qu'il était en retard !
- 5170 Les amis nos voisins étaient de grands pêcheurs,
Qui empruntaient souvent la barque du logeur,

Et allaient relever un à un ses casiers
 À la godille, pour ne pas les effrayer,
 Ces crustacés qui hésitaient à pénétrer
 5175 Dans le piège sur eux si vite refermé !
 Ils nous ont proposé de venir avec eux. . .
 Mireille était ravie, mais moi le malheureux,
 Je sui revenu bleu comme un homard breton
 Ayant un peu donné “à manger aux poissons” !
 5180 Enfant j’étais déjà sujet au “mal de mer”,
 Et cela m’affligeait de façon si sévère
 Qu’en de certains voyages, allant en Angleterre,
 Je revécus les pages de “Mort à Crédit”
 Qui nous faisaient tant rire, avec certains amis !

À la pêche. . .

5185 Les kobolds n’étaient pas de ma curiosité
 Les seuls instigateurs : j’avais bien repéré
 Que tout près de la ferme où nous vivions cachés,
 Le site alors nouveau de Pleumeur, érigé
 Comme une blanche demi-boule énigmatique,
 5190 Recelait de curieux appareils magnétiques. . .

Le Radôme



le “Radôme” de Pleumer-Bodou en 1967.

Le “Radôme” pour moi c’était le nouveau chêne :
 Celui où, rassemblés, les sorcières modernes
 Avec le ciel communiquaient, par satellite,
 Et lévitaient sur des balais de bakélite,
 5195 Pour paraître au “20 heures” en “mondiovision”,
 Inaugurer les “télécommunications”. . .
 Je ne pus visiter que quelques ateliers ;
 Le “Radôme” lui-même était très protégé,

- 5200 Mais cette bulle blanche faite de plastique
M'apparaissait plutôt comme du lin druidique,
Et me faisait rêver à des transportations
Que je trouvais plutôt dans les douces pressions
Des formes arrondies et tièdes dans mon lit
De celle qui dès lors accompagnait ma vie. . .
- 5205 À la rentrée, la routine reprit : j'avais
Changé d'école, mais je me morfondais
En voyant la médiocrité de mes collègues. . .
« *Du pain*
et un ballon » ? Je me sentais un peu comme un que l'on relègue
Parmi les bons à rien, en attendant de voir
- 5210 S'il a quelque lueur qui donne de l'espoir,
Ou s'il séjournera au fond, avec tous ceux
Pour qui le radiateur est l'objet radieux.
Je me souviens fort bien de ce lundi matin :
Arrivé en avance, dans la salle des profs,
- 5215 Un collègue était là, déjà, qui me dit : "Bof. . ."
Quand je lui demandai, voyant sa grise mine,
Et le verre où moussait un cachet d'aspirine :
— Vous avez des ennuis ? Des soucis ? Les élèves ?
Et les yeux embués, sa réponse fut brève :
- 5220 — Aujourd'hui j'ai vraiment honte d'être Français. . .
Interloqué, je compatissais, et demandai
Quelle était la nouvelle, quelle tragédie
Avait bien pu ainsi atteindre la patrie ?
— Deux à zéro, dit-il, mais vous vous rendez compte !
- 5225 J'étais sans voix devant ce terrible décompte. . .
Ayant soudain compris de quoi il s'agissait :
J'avais bien entendu dire que "Les Français"
Avaient perdu un match de je ne sais plus quoi,
Mais je m'en fichais bien, et je demeurai coi !
- 5230 Je n'eus pas le courage de le consoler :
Je me suis défilé en fouillant mon casier,
Et puis je suis sorti, abasourdi, c'est vrai :
Voilà un enseignant, sérieux, je le savais,
Pour qui le résultat d'un match sonnait le glas
- 5235 Comme si l'ennemi se trouvait à deux pas,
Et allait s'emparer du drapeau, déchiré,

Abandonné par des soldats déshonorés !
 Ils ne pleuraient pas tous, mais tous étaient frappés,
 Ces "Instits" qui pourtant faisaient bien leur métier. . .
 5240 Ce jour-là j'ai compris que cette religion
 Permettait à chacun d'avoir une opinion
 En évitant surtout de "parler politique" !
 On pouvait se fâcher, se faire sarcastique,
 On pouvait s'insurger, être dithyrambique
 5245 Sur les mérites d'un joueur, ou de l'arbitre,
 On pouvait même oser afficher des gros titres
 Sur les panneaux dédiés à l'expression publique. . .
 Du moment que tout ça n'était pas "politique" !
 De cet "opium du peuple", appelé religion,
 5250 Marx avait bien parlé, mais non pas du ballon,
 Qui allait devenir, plus tard, ce qui relie
 Tous ceux qui aux joueurs bientôt s'identifient. . .
 Mais pourtant, en ces mois de fin soixante-sept,
 Quelque chose déjà allait troubler la fête
 5255 Des amateurs de "foot" ; et si Le Politique
 Avait longtemps été réputé maléfique,
 Avait longtemps été comme un épouvantail,
 Et le ballon donné au monde du travail
 Comme potion magique, comme un exutoire,
 5260 Et à consommer sans modération notoire,
 Il allait revenir par des voies détournées
 Grâce à des jeunes gens pas encore rangés. . .

Ces jeunes gens bientôt, j'allais les fréquenter :
 En "congé de parti" depuis plusieurs années,
 5265 Et confronté à tant de soucis domestiques
 J'avais abandonné les actions politiques.
 Mais la fréquentation de la Fac maintenant
 Me redonnait le goût de refaire des plans
 "Sur la comète". . . comme on dit, par dérision,
 5270 Mais je croyais encore à la "Révolution" !
 À cette époque-là, la vie estudiantine
 N'était pas le prolongement de l'enfantine,
 Comme aujourd'hui le font ceux qui même à vingt ans
 Logent souvent encore chez papa-maman !

*La vie
 étudiante*

5275 C'était une façon de faire la coupure
 Du cordon maternel, avec la déchirure
 Vis à vis du père maintenant pouponnant . .
 Bref, c'était l'abandon de la toge prétexte,
 Le passage attendu, désiré, porte ouverte
 5280 Sur les rencontres, les amours, et les délires,
 Tout ce que jusque là on ne pouvait que lire !

Dans ce monde de jeunes j'étais égaré,
 Ayant dû travailler avant que d'étudier ;
 Mais cachant de mon mieux que j'étais un peu vieux,
 5285 J'avais acquis par contre une avance sur eux :
 Le monde du travail, même sans les "trois huit"
 Je connaissais cela, plutôt que les Jésuites . .
 Et si le militant avait dû déchanter,
 Il n'avait pas perdu l'espoir de tout changer !
 5290 Mireille me servait de passeport, en somme,
 Auprès de tous ceux qui n'avaient pas l'âge d'homme !
 Et mon passé douteux auprès de ces imberbes
 Ne m'a jamais valu de reproches acerbes,
 Mais plutôt jalousie, parfois, pour ma jolie,
 5295 Qui elle avait leur âge, mais femme était aussi,
 Mère de trois enfants reçus comme un cadeau
 Qui ne lui ôtait pas son sourire si beau !



À cette époque-là, on ouvrait le journal
 Comme aujourd'hui on tape sur son terminal ;
 5300 La règle non-écrite, on n'y dérogeait pas,
 Voulait qu'on ait "Le Monde" toujours sous le bras,
 Et les discussions, bien sûr allaient bon train !
 Les visages étaient longs comme un jour sans pain
 Quand la "CGT-Livre", avec ses rotatives
 5305 Bloquait la parution, et plus âme qui vive
 N'osait aller s'asseoir au comptoir du "Français"
 Où Jacques le serveur, d'ordinaire faisait
 Le commentaire des nouvelles en chantonnant,
 Ajustant ses lunettes, affable et souriant. . .

5310 Les événements, justement, s'accéléraient. *La "JCR"*
 La grogne était partout, et le feu qui couvait
 Je l'avais bien perçu, et las de ne rien faire
 J'avais rejoint un groupe appelé "JCR",
 Diffusant un journal appelé "L'Avant-Garde",
 5315 Une feuille de celle qu'au mur on placarde
 Et qui plus tard a pris, annonçant la couleur,
 Le nom usé de "Rouge", mais qui fera peur
 Aux étudiants gentils et plutôt rigoleurs. . .
 L'obédience trotskyste et son goût du secret
 5320 Ne me déplaisait pas : j'avais lu en effet
 Les œuvres du "Patron", et j'ignorais alors
 En naïf que j'étais, je le regrette encore,
 L'affaire de Kronstadt, qui montrait d'évidence
 Que pour lui le Parti avait plus d'importance
 5325 Que le peuple pour qui il prétendait lutter,
 Et que Staline ou lui, c'était comme opposer
 Les mêmes "bonnet blanc" et "blanc bonnet" sanglants. . .

Mais pour être sceptique — il faut des cheveux blancs !

5330 C'est grâce à Jean-René, qui parfois, au bistro,
 Venait traîner sa veste de guerillero
 Que Vincent comme moi qui nous battions les flancs,
 Du "Comité Vietnam" avons rejoint les rangs,
 Et de là, en suivant Krivine et quelques autres,

De cette "JCR" devînmes les apôtres. . .
 5335 Mais je ne croyais pas, après cinquante-trois
 Et ma désillusion, que c'était cette fois
 Que nous allions avoir une "révolution" :
 Nous voulions simplement briser l'autorité,
 Pensant que le "Tiers-Monde" allait s'émanciper,
 5340 Et s'appuyant sur lui, on pourrait imposer
 Une autre politique que celle du fric,
 Sans croire pour autant aux baguettes magiques. . .
 Faute de trouver mieux, nous allions nous suspendre
 Au parapet des ponts, nuitamment, pour y peindre
 5345 Tête en bas et pinceau à la main, le slogan
 "Paix au Vietnam", et parfois même en oubliant
 Qu'il nous fallait écrire ces mots à l'envers :
 Cela rendait parfois le sens assez peu clair !

Le "22 Mars"

5350 Et puis au mois de mars, le vingt-deux, ce fut
 Le "Mouvement" de ce nom, qui vite a connu
 Un retentissement jusqu'à nous, en province :
 Revenu de Nanterre, un étudiant de Reims,
 Nous a fait le récit de journées agitées
 Avec un Cohn-Bendit pas encore rangé
 5355 Comme il l'est aujourd'hui, et même député !
 Comme la glace prend soudainement quand on
 Jette un petit cristal dans l'eau en surfusion,
 Ou comme un explosif relié à une mèche
 Déclenche en un instant dans un mur une brèche
 5360 Pour peu qu'une étincelle en allume le bout,
 L'arrestation de militants fut le va-tout
 Que le gouvernement joua, et dont tout le pays
 Ressentit la secousse et le courant induit.

Le "CARÉ"

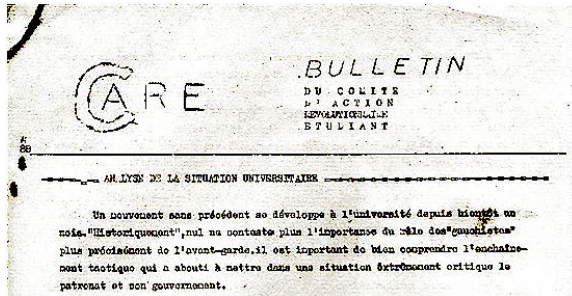
5365 Le lendemain matin de ce jour mémorable,
 Devant la porte de la Fac, sur une table,
 Je suis grimpé, improvisant, pour haranguer
 Tous ceux qui arrivaient et qui voulaient entrer. . .
 Je n'étais pas tout seul, quelques membres du groupe
 M'avaient vite rejoint, et bientôt on s'attroupe,
 5370 On discute on hésite. . . pour faire quelque chose,

- Il me vient une idée, et alors je propose
 Qu'on s'en aille occuper, non pas la Faculté,
 Mais plutôt "Carnégie"¹, ce sera moins risqué !...
 Et nous voilà partis à quelque vingt ou trente
 5375 À la bibliothèque ou le surveillant — sourd,
 Ouvre tout grand les yeux et appelle au secours...
 On lui crie dans l'oreille « On ne cassera rien,
 Mais on s'installe ici, tout se passera bien ! »
 Ayant quand même un peu lu les textes sacrés
 5380 De la Révolution, je savais qu'il fallait occuper...
 Les gens qui occupaient, pour que le mouvement
 Ne cesse de sitôt, comme un enchantement...
 Alors à deux ou trois, installés au bureau
 De la grande salle, assez remplie, bientôt,
 5385 Nous avons proposé de créer un "Comité d'action"
 Terme très à la mode, et qui prendrait pour nom
 "CARÉ", sigle choisi pour "Comité d'Action
 Révolutionnaire Étudiant", dont nous serions
 Bien entendu les dirigeants, élus à main levée,
 5390 Et nous allions dès maintenant en rédiger
 Les statuts, les objectifs, et les proclamations
 Que nous irions porter tous ensemble à l'"Union"²...
 À tout cela, au fond, moi, je ne croyais guère :
 "Carnégie" ne serait pas le "Palais d'hiver" !
 5395 J'étais plutôt du genre pataphysicien,
 Mouvement dont l'objectif, on le sait, n'est rien
 D'autre que de faire le plus sérieusement
 Des choses qui ne sont que futiles, vraiment !
 Mais comme pris au piège par l'agitation,
 5400 Dont les radios et les journaux faisaient mention,
 Chaque jour un peu plus, saisis par l'obsession
 Du reportage "à vif", jouant sur l'émotion,
 Quelques uns dont je fus en ce temps s'appliquèrent,
 Plus ou moins inspirés du discours JCR,

1. Nous appelions "Carnégie" la bibliothèque municipale de Reims, reconstruite après la guerre 14-18 grâce aux dons du richissime américain D. Carnégie.

2. Créé à la Libération, le journal "L'Union" était le plus grand quotidien de Reims et de la région Rémoise

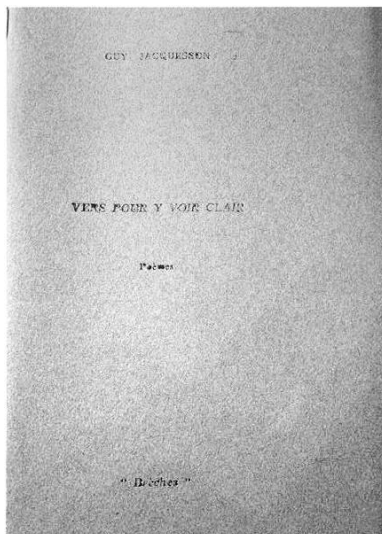
- 5405 À mettre en mouvement le milieu étudiant
 Qui à Reims n'était pas vraiment très militant !
 Nous avons rédigé un premier bulletin
 Dans une prose qui, aujourd'hui, me fait rire,
 Mais que nous diffusions sans le moindre sourire !



Le Bulletin du "CARE"

- 5410 Le quartier général de notre groupuscule
 C'était dans le grenier de chez nous, minuscule...
 Une presse "Freinet", y était installée
 Que Jean-René avait à son père empruntée,
 Et qui me rappelait celle de Francheville...
 5415 Composer de longs textes étant trop difficile
 Elle a surtout servi pour nos "proclamations" !
 Mais parallèlement, j'y ai fait l'impression
 De ma plaquette de poèmes, intitulée
 "Vers pour y voir clair", la première conservée...
 5420 Nous tenions là aussi nos réunions "plénières" :
 On épluchait ensemble les pommes de terre,
 Mireille avait le rôle de la cantinière,
 Et la bassine à frites, sur la cuisinière,
 À gros bouillon faisait de quoi accompagner
 5425 Les saucisses qu'on s'appropriait à déguster...
 Ceux qui ont connu ça s'en rappellent encore !
 On couchait nos trois filles, et on pouvait alors
 Monter dans le grenier, changer la société
 À grands coups de slogans, dire la vérité !

*Les
 saucisses-frites*



La qualité d'impression est affreuse !

- 5430 Nous n'étions pourtant pas de simples rêveurs :
 Syndicats et partis s'agitaient, pris de peur
 D'être les oubliés, et s'ils nous qualifiaient
 D'"enragés", quand dans les assemblées on lançait
 L'idée d'une "manif", alors ils hésitaient. . .
- 5435 Et c'est ainsi qu'un jour, alors qu'on défilait
 Rue de Vesle déjà, on vit les cravatés
 De la "FGDS"¹, en courant, arriver
 Et très aimablement ils nous ont demandé
 S'ils pouvaient avec nous venir manifester !
- 5440 Reims n'a jamais connu la moindre barricade ;
 Un jour, au Pont de Laon, il y eut quelques heurts
 Avec les CRS, et j'ai eu un peu peur. . .
 Je n'étais plus jeunot, j'avais une famille,
 Un peu coincé entre le marteau, la faucille ! . . .
- 5445 Je me sentais bien mieux en prenant la parole

1. "Fédération de la gauche démocrate et socialiste", fondée par Mitterrand en 1965.

- Bensaïd*
- 5450 Dans un amphi bondé, un peu comme à l'école,
Et devant des élèves plutôt agités, pour présenter
L'orateur de Paris venu nous saluer,
Bensaïd, lui qui avec Krivine et Weber
En quittant l'"UEC", fonda la "JCR".
"Bensa" fut acclamé, même si des "Maos"
Ont un moment tenté de semer le chaos !
Et après le meeting, il est venu chez nous
Pour les "saucisses-frites", — et enfin et surtout,
- 5455 Au grenier il a pu installer son duvet,
Entre les paperasses de tous nos projets,
Et il a pu dormir. "Bensa", je l'aimais bien,
Il n'était pas sectaire comme étaient certains,
N'a pas comme Weber, lui, retourné sa veste !
- 5460 Il est resté critique, et jusqu'au bout, honnête. . .
Et même s'il a peut-être fait erreur,
En suivant un moment le groupe du "facteur",¹
Ses analyses furent toujours incisives,
Et ne prenaient jamais forme de directives.
- 5465 Nous avons bien crié, chanté, manifesté,
Nous avons proclamé, réclamé, occupé,
Après la bataille Mais comme la marée qui toujours se renverse
Quand le temps a passé, un jour le camp adverse
À son tour défila, et a rempli les rues,
- 5470 Et ce fut pour nous tous le signal du reflux !
Plus de meetings, de réunions, de comités,
C'étaient un peu comme des vacances forcées. . .
Je voulus voir Paris, où tout s'était passé,
Pendant qu'à Reims, ici, on l'avait imité,
- 5475 Mais comme en miniature, en modèle réduit !
- 5480 Je pris le train et je m'en fus voir la Sorbonne. . .
Je fus saisi d'effroi — car la Sainte Patronne
De la Saga estudiantine n'était plus
Qu'une poubelle, gardée par des individus
Qu'on nommait "Katangais", sortes de mercenaires,

1. Olivier Besancenot, facteur de son état, et fondateur du "Nouveau Parti Anticapitaliste".

Semant une terreur peu révolutionnaire !
 N'y ayant jamais cru, je ne fus pas déçu
 De voir ainsi sombrer, et une fois de plus,
 Un mouvement qui fut pourtant si populaire...
 5485 Il y eut quelque jours où l'on sentait dans l'air
 Flotter comme un parfum assez peu ordinaire,
 Une disposition d'allure débonnaire
 Et de fraternité, — même chez le boucher,
 Où à n'importe qui on pouvait s'adresser
 5490 Sans être rabroué... et parler "politique"
 Soudain avait cessé de créer la panique
 Ou le mépris : le sport laissait la place
 Aux réflexions, souvent des plus sagaces...
 Cela s'est reproduit, un temps, sur les "ronds-points"
 5495 Où tous les gens "de peu" se sont donnés la main
 Pour refaire le monde, — et comme en 68,
 Le mouvement a cru et déçu, mais moins vite ;
 Il s'était envasé à toujours refuser
 De ne vouloir personne le représenter...
 5500 Mais de ma propre histoire il a bien fait partie :
 Je l'évoquerai donc à son heure, lui aussi.

Lassé de tout ceci, et les filles parties
 Avec leur mère, alors Mireille eut grande envie
 De vacances au soleil — et moi de même aussi !
 5505 Nous somme donc allés, loin, en Andalousie ;
 Nous avons dû rouler presque sans arrêter,
 Sauf une nuit je crois, les yeux écarquillés,
 Pour trouver un hôtel dont la vue nous enchante
 Au beau milieu de la province d'Alicante...
 5510 Nous y avons vécu comme en un paradis,
 Retrouvant nos amours, après tant de soucis !

En Espagne

Le soleil et la mer, comme pour nous laver
 Des rêves desséchés, de ces espoirs ratés...
 Essayant d'oublier que la vie, de nouveau
 5515 Serait dure pour nous, mais à deux, tout est beau !



Que reste-t-il de Mai 68 ?

1968-1972 : La ville et la campagne, la Fac, l'Agreg, le CMT.

Le "HLM" - Le travail... - La politique et les "Lettres" - Villotte - La ferme des Brossière - Hydraulique - Gilbert et la Lune - Le progrès? - Le temps retrouvé? - Mariage - La Fac : Auteurs et Professeurs - CAPES, Agreg - Au "CMT" encore! - La chronologie

J'avais depuis longtemps déposé la demande
À la mairie de Reims, pour que l'on condescende
Enfin à nous donner un logement décent,
Celui où nous étions, avec nos trois enfants
5520 Étant presque insalubre, et sans confort aucun.
Un beau jour je reçus un avis sibyllin
M'informant que des "tranches" de ces "HLM"
Dont l'édification arrivait à son terme,
Avaient été prévues pour le relogement
5525 Des enseignants alors logés gratuitement :
Le loyer à payer en serait "modéré"...
Après bien des démarches, et bien des papiers,
Un logement tout neuf nous fut attribué,
Non loin du "CES" où j'étais affecté
5530 Depuis la rentrée d'octobre soixante-huit,
Et pour nous deux c'était, ayant fait la visite,
Une aubaine, après cette rue du Mont-d'Arène
Qui de douloureux souvenirs était pleine...
J'avais plus de trente ans et découvrais la douche
5535 La baignoire-sabot, le chauffage, — et "Minouche"
Elle qui tout cela avait eu de bonne heure,
Dans les appartements du père Proviseur,
Avait bien du mérite de s'être adaptée
À l'inconfort notoire, et à la vétusté...
5540 Certes le "HLM" n'était pas tout à fait
À la hauteur des bâtiments dont disposaient
Ses parents dans l'ancien Collège de Jésuites,
D'Eu... Que nous sommes allés revoir, par la suite,
Bien plus tard, en manière de pèlerinage...
5545 Mais du moins allions-nous pouvoir "tourner la page",

Le HLM

- D'une bohème subie, plutôt que choisie !
 Déménager ne fut pas un très gros souci :
 Nous n'avions pas de meubles dignes de ce nom,
 Plutôt des étagères, coffres, guéridons...
 5550 Je me fis ébéniste : avec du bois pressé
 Je fis un ou deux meubles très bien adaptés
 Pour y mettre des livres, radio, tourne-disque,
 La table en "formica" paraissait magnifique !
- Le travail...*
 5555 Mireille avait trouvé du travail à Rethel ;
 En tant que "pionne", et si l'occasion était belle,
 Car avec d'autres, elles pouvait, en échangeant
 Des services de nuit, revenir plus souvent,
 Par contre l'auto-stop était le seul moyen
 Pour arriver à l'heure, bien plus que le train,
 5560 Et pourtant les "routiers" n'étaient pas tous "sympas"...
 Et l'hiver dans le froid, la neige, le verglas,
 Alors ce n'était pas vraiment la sinécure,
 Même si à la sortie de Reims, en voiture,
 Avec la petite à l'arrière, je la conduisais...
 5565 À la crèche poser le bébé je devais,
 Ensuite encore aller, avant de retrouver
 Mes élèves de sixième, et parfois fatigué,
 Pour peu que l'on ait eu une nuit écourtée
 Par quelques pleurs, ou la visite des amis,
 5570 Je m'efforçais de ne pas demeurer assis,
 De peur de m'endormir, aussitôt devant eux
 Ce qui m'est arrivé pourtant – j'en fais l'aveu !
- La politique
 et les "Lettres"*
 5575 Du côté politique, avec quelques copains,
 Nous nous étions lassés du travail clandestin
 Chers à ces vieux trotskos recyclés "LCR"...
 Nous avons même été, un jour, sommés de faire
 Notre "autocritique", car nous avons osé
 Aller boire une bière, dans un grand café,
 Après la réunion — et grâce à Jean-René
 5580 Très habile en dessin, nous avons diffusé
 Une critique acerbe, en bande dessinée,
 Du climat parano qui s'était imposé

Du fait d'un dirigeant dont je tairai le nom...
 Et ayant refusé de faire contrition,
 5585 Nous avons donc été exclus d'autorité
 Pour cause d'une fractionnelle activité,
 Tout comme au temps des procès staliniens,
 Mais sans autre sanction — et n'exagérons rien !
 Le travail, les enfants, nous occupaient assez
 5590 Pour que nous n'ayons plus de temps à gaspiller
 En des combats douteux menés au nom de ceux
 Qui n'écoutaient plus guère tous ces songe-creux !
 Henric et Kof m'avaient de nouveau "contacté",
 Un temps intéressés par mon rôle au "CARÉ";
 5595 Un soir ils sont venus dîner, nous avons discuté;
 Désormais parisiens, ils étaient très liés
 Avec Philippe Sollers et les gens de "Tel Quel".
 Et moi, le provincial, sans la moindre chapelle,
 Je regardais cela avec envie, c'est vrai...
 5600 Un jour je me rendis à Paris tout exprès,
 Ayant été admis, par exception notable,
 À venir écouter tous les propos de table
 De ce nouveau gratin très germano-pratin,
 Où Barthes avec Sollers, Jean-René Huguenin
 5605 Faye, Pleynet, Roche, et tutti quanti
 S'entretenaient de Venise et de Guardi...
 Je ne fus pas déçu, mais plutôt amusé,
 Et ma note payée, n'ai pas recommencé !

Villocette

5610 Henric avait acquis tout récemment en Creuse
 Une maison abandonnée, pas trop miteuse,
 Et très vite habitable avec peu de travaux ;
 Il nous en fit l'éloge, avec force photos,
 Et nous a proposé de venir y passer
 Quelques jours tous les deux, au cours de cet été.
 5615 Leur mère étant venue pour chercher les gamines,
 Pour nous déchirement — mais faisant bonne mine,
 Nous avons décidé de saisir l'occasion...
 Et de venir voir cette fameuse maison.
 Nous eûmes bien du mal à la localiser :
 5620 À la loupe la carte nous avons scruté,

- Pour trouver le chemin sinueux bien caché !
 Ce n'était qu'un hameau d'un village oublié :
 Jamais au grand jamais nous n'aurions eu l'idée
 De venir par ici pour nous y installer. . .
- 5625 Même Henric n'avait pu s'y être aventuré
 Sans que des parents d'élèves bien informés
 Car natifs de la Creuse, et y ayant vécu,
 Lui aient dit que là-bas, les maisons invendues
 Étaient un peu partout, et très intéressés,
- 5630 Il y était venu, pas cher avait trouvé !
 Les derniers kilomètres nous parurent longs,
 Il fallait se méfier des tracteurs, des moutons. . .
 Et nous avons enfin découvert le hameau
 C'était un trou perdu, mais pour nous, c'était beau !
- 5635 Au bout de quelques jours, Henric nous a montré
 Plusieurs maisons à vendre, et nous sommes allés
 Voir le Notaire ; celle qui nous plaisait tant
 Coûtait à peine quelques centaines de francs ¹.



La maison dans son état en 69.

- 5640 Mais nous n'avions évidemment pas cette somme. . .
 Mireille fit appel à son père, mais cet homme

1. Cinq cents francs "nouveaux" de l'époque, l'équivalent de 5000 euros de 2021, environ.

- Ne voyait certes pas d'un bon œil notre union,
 Et pensant que sa fille, après les illusions,
 Abandonnerait bientôt cet "instruisou" douteux,
 Il n'était pas question d'investir pour eux deux !
 5645 Son refus ne vint pas à bout de notre idée :
 Nous avons tout de même trouvé à emprunter,
 Acheté la maison, et l'avons habitée !
 Mais c'était symbolique : le toit était troué,
 Et l'eau avait pourri le plancher du grenier. . .
 5650 Nous avons installé un matelas par terre
 Dans la chambre du bas, aux murs de grosses pierres.
 Car si le "HLM" convenait tout à fait
 À notre vie de tous les jours, il était vrai
 Qu'une maison à la campagne présenterait
 5655 Pour nos filles certainement, beaucoup d'attraits !
 Aux congés de Toussaint, elles ont découvert
 Un monde qui leur a semblé plein de mystères,
 Pour elles qui n'avaient jamais vu que la ville,
 Bien trop petites, quand j'étais à Francheville.
 5660 Il n'y avait pas l'eau, mais l'électricité.
 L'eau, c'était bien plus haut qu'il fallait la chercher
 À la fontaine, qui s'arrêtait de couler,
 Parfois, quand le conduit, cassé, était bouché !
 Et le baquet d'antan servait à se laver. . .
 5665 J'avais dû revenir au boy-scout d'autrefois
 Et creuser des "feuillées", derrière, dans les bois !
 Mais les enfants vivaient comme des sauvageons,
 Promenant les vaches, caressant les moutons. . .
- Il y avait encore en ce hameau, deux fermes :
 5670 L'une était bien tenue, même si, à long terme
 Elle a périclité, comme d'autres, plus tard.
 La seconde avait, elle, un siècle de retard. . .
 Elle était la plus proche de notre maison,
 Et dès notre arrivée, c'était ma punition :
 5675 Je devais y aller "boire un coup", de vin rouge,
 Exécrable d'ailleurs, en entrant dans ce bouge,
 Pour y faire un instant , à ces gens, la causette. . .
 La patronne en était l'imposante Colette,

*La ferme
 des B. . .*

- Avec un rire énorme, et sa pilosité
 5680 Donnait à son visage masculinité ;
 Son mari, maigrichon, et assez peu bavard
 Avec elle formait un couple très bizarre
 Qui me fit sur le champ penser aux personnages
 De Dubout. . . La grand-mère, malgré son grand âge,
 5685 Se tenait droite et digne dans sa robe noire,
 Près de l'âtre toujours, où comme un samovar,
 Un antique chaudron demeurait suspendu.
 Le grand-père Gilbert avait un air bourru,
 Mais l'oeil était malin, et il nous aimait bien.
 5690 Il racontait souvent son voyage syrien :
 À l'armée il avait donc parcouru le monde,
 Ce qui l'avait changé de la France profonde !
 Il en tirait orgueil, et si quelque blessure
 Le faisait claudiquer, une chose était sûre :
 5695 Pour lui la guerre avait été l'affaire de sa vie,
 On l'avait décoré au nom de la patrie !
 Un jour il m'a ouvert une boîte à chaussures
 Coffre-fort de carton pour saintes écritures
 Et m'avait exhibé lettres, attestations,
 5700 Cartes postales jaunes et décorations. . .
 Il lisait chaque jour le journal "La Montagne",
 Qu'il prenait un malin plaisir à commenter,
 Me prenant à témoin de l'actualité.
- La cuisine était grande, la fumée de l'âtre
 5705 Avait repeint façon Soulages les plâtres,
 Depuis des temps immémoriaux, et avaient fait
 De la pièce une sorte de caverne, où luisait
 Une ampoule au bout d'un fil où s'enroulait
 Un ruban gluant sur lequel zonzonnaient
 5710 Des mouches dévolues au triste génocide
 De la mort lente, quand le "fly-tox" était vide.
 La grande table était toujours très encombrée
 D'ustensiles divers sur la nappe cirée
 Qui mettait une tache de modernité
 5715 Dans cet endroit tiré d'un tableau de Le Nain/
 On me faisait asseoir, et d'un revers de main

Gilbert faisait un peu de place sur la table
 Pour me servir un verre à l'odeur détestable,
 Et levait son bâton pour chasser les enfants
 5720 Qui menaient grand vacarme en se précipitant
 Pour lui prendre son verre... et l'avalier d'un coup,
 Comme faisait Lucette, pas gênée du tout !
 Je l'ai vue souvent faire, et si c'était l'ainée
 Elle est morte à vingt ans, un peu trop éthyliée...
 5725 Bernard venait après dans l'ordre de naissance ;
 Il était né coiffé — de crasseuse casquette,
 Car elle était vissée sur le haut de sa tête ;
 Pas de celles qu'on met aujourd'hui aux enfants
 Pour singer l'Amérique aux ados bedonnants,
 5730 Celle des paysans, qu'on enlève à l'église
 Et aux enterrements, et dont la teinte grise
 Est faite de poussière et de crasse qui donnent
 À la chose sa forme, et dont l'allure étonne
 Le visiteur venu du monde des chapeaux,
 5735 Dans les lieux où l'on use encore du plumeau.
 À quatorze ans Bernard avait l'oeil un peu torve
 En voyant nos filles, mais dans son nez la morve
 N'incitait pas vraiment à lui tendre la main,
 Et il se contentait de faire le malin...
 5740 En plus de ces deux là, il y avait encore
 Marie-Claire, Brigitte, et le petit Jean-Pierre,
 La jolie Bernadette, et même une Mireille !
 Bien plus tard "la Colette" eut encore Joëlle...
 Aujourd'hui ces enfants se nommeraient Sarah
 5745 Karine, Laetitia, et tout le tralala
 Importés des séries-télé américaines
 Mais en soixante-neuf, le jour de la semaine
 Déterminait encore souvent le prénom
 Qu'aux enfants on donnait à la déclaration,
 5750 D'ailleurs l'État-civil n'eût pas comme aujourd'hui
 Autorisé le loup, pour voir la bergerie,
 À s'appeler agneau, et le calendrier
 Suffisait amplement pour huit enfants nommer !
 Marie-Claire, Brigitte, et La Mireille aussi
 5755 Avaient de La Colette hérité le souris

Édenté, et le nez aquilin, et les yeux,
 Noirs comme la fumée du bois mouillé au feu.
 Marie-Claire venait devant notre maison
 Et commentait tout haut tout ce que nous faisons...
 5760 C'était un peu lassant, et avec nos gamines
 Elle et ses soeurs étaient parfois un peu taquines,
 Mais les aimaient beaucoup et jouaient avec elles
 Ce qui à nous, les parents, faisait la part belle !



*De gauche à droite : Brigitte, Marie-Claire, Isabelle, Mireille, Lucette,
 Bernard et Jean-Pierre.*

Hydraulique

5765 Aller chercher de l'eau devenait ennuyeux.
 La fontaine, qui se trouvait devant chez eux
 Leur donnait l'occasion de nous interpeller :
 « Guy, faut boire ! » — les entendais-je alors crier,
 Et pour ne pas vexer Gilbert, entrer il me fallait,
 Pendant que peu à peu mon bidon s'emplissait,
 5770 Et avaler un verre, que je refusais,
 Préférant le café, quoi qu'il fût bien mauvais !
 Ayant quelques principes quant à l'hydraulique,
 J'avais vite compris que ce serait pratique
 D'avoir l'eau sur l'évier, venant de la fontaine
 5775 Sans avoir chaque jour à subir cette peine.
 À l'étage j'avais, à l'aide d'un niveau
 Bricolé par mes soins, vu que d'où sortait l'eau
 Était bien au-dessus du plancher de l'étage,
 Et que je pouvais donc compter sur un étiage

- 5780 Qui devait me permettre de remplir vraiment
Par le principe des vases communicants,
Une cuve placée sur le plancher, en haut,
Si je la reliais par un très long tuyau
Jusqu'à la fontaine de la ferme d'en haut. . .
- 5785 Je me mis donc en quête d'un grand cuveau,
Que je trouvai sans peine chez un brocanteur,
Avec un gros tuyau de la bonne longueur,
Et un jour je me mis à installer cela :
Tout aussitôt bien sûr tout le monde était là. . .
- 5790 Et Gilbert du bout de sa canne à tous montrait
En riant, la fenêtre en haut, où arrivait
Le bout de mon tuyau, et me taquinant : « Guy
Vous croyez vraiment que l'eau viendra ici ?
On n'a jamais vu l'eau monter des escaliers ! »
- 5795 Et tous, bien entendu, alors, de s'esclaffer !
Moi, je ne disais rien, dans mes petits souliers. . .
Mais au bout d'un moment, très long, à patienter,
Je fis « Chut ! » et alors dans le plus grand silence
On entendit le bruit triomphant de la science :
- 5800 Goutte à goutte coulait l'eau dans la cuve, en haut,
Et Gilbert faillit bien en manger son chapeau !
Tous étaient médusés, et moi j'étais ravi :
Je me sentais un peu comme le Palissy
Celui qui a écrit des "Eaux et des Fontaines"
- 5805 Et dont on ne connaît que cette image ancienne,
De ses meubles brûlés pour nourrir son fourneau
Et parvenir enfin à faire des émaux. . .
Cet épisode avait pour moi la signifiante
De la raison qui triomphait de l'ignorance !
- 5810 On en parla longtemps, sinon dans les chaumières,
Mais du moins autour de la table des Brossière. . .
- 5815 Un autre événement allait bientôt offrir
À Gilbert l'occasion à mes dépens de rire. . .
Du moins le croyait-il — et l'a-t-il toujours cru,
Et cela montre bien qu'il est une inconnue
Dont tous les sociologues de plus grand renom
Ne tenaient jamais compte dans leurs conclusions :

*Gilbert
et la Lune*

- Le temps à Villocette ne s'écoulait pas
 À la même vitesse que chez eux là-bas ;
 5820 Peut-être que la vitesse de la lumière,
 N'est pas vraiment la même, ici, chez les Brossière
 Ce qui viendrait fausser, même légèrement,
 Les équations connues définissant le temps...
- 5825 Quoiqu'il en soit, en ce juillet soixante-neuf,
 Nous avons fait refaire notre toit à neuf
 Et j'avais fait moi-même un peu le charpentier,
 En réparant les planches pourries du grenier,
 Et j'avais installé sur le toit une antenne,
 Car j'espérais capter, — et ce fut à grand peine !
 5830 La première arrivée de l'homme sur la Lune :
 Que je serais le seul à voir, dans la commune !
 En pleine nuit je pus avec bien des coupures
 Voir les quelques images de cette aventure...
 Le lendemain matin, j'allai chez les Brossière,
 5835 Et je dis à Gilbert : « Vous avez-vu, hier ?
 Les Américains, ils sont allés sur la Lune !
 Je les ai vus à la télé, et sur la "Une"
 Ils l'ont enregistré, je peux vous le montrer !... »
 Son chapeau enfoncé, regardant par dessous
 5840 Il me dit souriant : « Vous y croyez donc, vous ?
 Mais la Lune, pensez, parfois est en entier
 Et parfois elle n'est plus qu'un tout petit quartier,
 Comment voulez-vous donc que l'on puisse y aller ? »
 Je restai bouche bée... Il riait de bon cœur,
 5845 Content d'avoir raison contre "l'Instituteur"...
 Je lui dis : « Mais Gilbert, vous lisez le journal ?
 On en parle, c'est sûr, car ce n'est pas banal ! »
 Alors il me regarde, avec son air rusé,
 Et il me dit : « Guy, vous aussi vous croyez
 5850 Tout ce que disent les journaux ? » Je restai coi
 Devant son argument, imparable, ma foi !

 Peu à peu nous avons arrangé la maison ;
 J'ai même un peu appris à faire le maçon,
 Pour faire des joints creux entre les grosses pierres

- 5855 Et si au tout début il y a eu par terre *Le progrès ?*
 Un peu trop de mortier, quand ce fut terminé,
 Je pouvais me targuer de mon coup de poignet.
 Et puis l'eau est venue, car le hameau avait
 Enfin été relié au réseau, on pouvait
- 5860 Se passer du tuyau, et même envisager
 D'installer peu à peu de vrais commodités :
 La douche, les vécés, que l'on a fait creuser
 Dans la roche, en dessous, tout au fond du cellier...
 On franchissait les siècles à grande vitesse,
- 5865 Mais les filles aussi, avaient grandi sans cesse :
 Si elles aimaient toujours venir à Villocette
 Elles étaient quand même devenues coquettes
 Et un peu de confort importé de la ville
 De même que pour nous n'était pas inutile !
- 5870 À la ferme on a vu aussi des changements
 Qui n'étaient pas toujours des plus satisfaisants :
 Les paniers d'osier rafistolés cédèrent
 La place à du plastique et aux couleurs grossières...
 Un jour Louis nous montra l'engin pétaradant
- 5875 Qui allait maintenant remplacer la jument.
 Il était très content, mais mal lui en a pris
 Quelques années plus tard, arrivant, on apprit
 Qu'il était mort aux champs qui n'étaient pas *d'honneur*,
 Le frein ayant lâché, broyé par son tracteur !
- 5880 Les petits murs de pierre si bien agencés
 Là où il s'écroulaient, n'étaient plus réparés :
 On mettait par-dessus de simples barbelés.
 Les bords des chemins creux ne furent plus fauchés,
 La fontaine cessait très souvent de couler,
- 5885 Du fait que des racines venaient l'obstruer...
 Ils se faisaient livrer des "packs" d'eau minérale,
 Ne voulant pas payer l'adduction communale !
 Bernard avait sans cesse de grands maux de tête,
 On a dû l'interner, tout comme fut Lucette ;
- 5890 Ils sont morts tous les deux, et les autres "placés",
 La grand-mère disparue, Gilbert décédé,



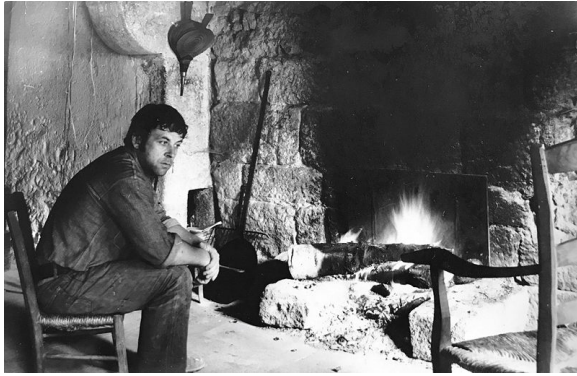
Louis, Colette et les enfants sur le tracteur. . .

Il ne resta que Jean-Pierre de toute la bande !
 Et le temps a passé, les filles étaient grandes,
 Et préféraient la ville. . . Nous avons conservé
 5895 La maison tant que nous habitions l'étranger,
 Au Maroc, pour avoir un pied à terre en France. . .
 Mais en y revenant, l'état de nos finances
 Nous contraignit à vendre pour pouvoir acheter
 L'appartement de Nantes – et nous l'avons cédée
 5900 À Dominique qui la voulait pour Honoré. . .
 Mais on ne refait pas l'histoire ! Et peu d'années
 Plus tard, elle-même a vendu à des Anglais
 La maison à laquelle tant elle tenait. . .

Nous sommes revenus après bien des années
 Poussés par le démon de la curiosité. . .
 5905 Nous avons échangé, d'abord, quelques courriers
 Avec ceux qui étaient maintenant installés,
 Des collègues Anglais, qui avaient retrouvé
 Des brouillons de ma thèse, dans le grenier. . .
 5910 Ils avaient poursuivi nos aménagements,
 Nous ont fait visiter. . . mais c'était dérangeant
 Pour nous qui aimions tant cette rusticité !

*Le temps
retrouvé ?*

Ils nous ont accueillis, nous y avons logé,
 Mais si tout était fait avec un goût très sûr,
 Nous ne nous sentions plus du tout “chez nous”, bien sûr...
 Ils avaient condamné la grande cheminée!...
 Et pour moi je préfère garder cette image
 Pleine de souvenirs comme avant un naufrage...



5920 Et en nous en allant, nous avons vu Jean-Pierre,
 Devenu maintenant un grand propriétaire,
 Ayant fait élever de très grandes étables
 Que nous avons trouvées d'allure détestable,
 Et qui marquaient bien sûr de façon péremptoire,
 Comme le gros 4x4, sa notable victoire...
 5925 Il nous a reconnus — nous avons bavardé
 Un instant, mais quand nous avons dû le quitter,
 Sans le moindre regret, nous sommes repartis :
 Jamais nous ne pourrions revivre encore ici !

5930 Après quatre ans de procédures et de patte graissée
 À un avoué qui avait joué des deux côtés,
 Le divorce avait quand même été prononcé,
 La garde des enfants m'étant toujours confiée.
 En mil neuf cent soixante dix, alors, enfin,
 Le douze novembre, à dix heures du matin
 5935 Nous nous sommes mariés, “en toute intimité” !
 Ce jour-là justement, tout était préparé
 En grande pompe, avec des fleurs et des huissiers...

Mariage

- Mais ce n'était pas nous qui étions honorés :
 Quelqu'un était venu jusqu'à notre HLM
 5940 Demander poliment, si par faveur extrême,
 Nous pourrions déplacer cette cérémonie...
 C'est qu'en effet ce jour était aussi celui
 Où avaient lieu les obsèques du Général,
 Et faire en ce jour-là un mariage banal
 5945 Ennuyait ces messieurs qui devaient pérorer,
 S'adresser aux journaux, se montrer éplorés...
 Nous avons refusé, arguant des invités
 Alors que nous étions que les quatre obligés
 Avec nos deux témoins — on s'est bien amusés !
- 5950 Cela ne changea rien à notre vie, bien sûr,
 Mais nous débarrassa enfin des procédures
 Sauf les déchirements dus au "droit de visite"
 L'autre partie mettant un point d'honneur, ensuite,
 À jouer sur le flou du "viendra", "viendra-pas",
 5955 Nous mettant le moral en un piteux état...
 Mais les projets que nous avions se précisaient :
 Mireille enseignait donc le français et l'anglais,
 J'avais passé un diplôme d'enseignement,
 Pour les Collèges, obtenu un changement :
 5960 Étant moins éloigné de notre appartement,
 Au Collège où j'allais, celui des "Trois Fontaines"
 Je n'avais pas de cours chaque jour de semaine,
 Et bien qu'en butte aux fourberies du Principal
 Puisque j'étais aussi délégué syndical,
 5965 Les gamins y étaient remuants mais plaisants ;
 L'un d'eux même, longtemps après, vraiment longtemps,
 S'est souvenu de moi, m'a recherché, trouvé,
 Il est venu me voir, on a sympathisé,
 C'est Pierre mon ami, il l'est toujours resté !
- 5970 Fermée la parenthèse de soixante huit,
 Et la Fac n'étant plus un prétexte de fuite
 Ni le lieu où nouer de nouvelles amours...
 Dès que je le pouvais j'assistais à des cours,
 Ayant enfin en vue mon seul vrai objectif

- 5975 Tant d'années différé, devenu effectif :
 Car si le temps perdu jamais ne se rattrape,
 Je pouvais maintenant du moins lever la trappe
 Et voir un peu plus loin que le bout d'une année,
 Grimper les échelons, et pour cela passer
- 5980 Les concours qui un jour me permettraient peut-être
 D'aller prendre la place occupée par le Maître...
 Parmi les professeurs dont le nom m'est resté
 Je citerai Desné, découvreur de Meslier,
 Le célèbre, depuis, curé d'Étrépy,
- 5985 Qui dans son testament à ses ouailles dit
 Qu'il leur avait menti, et que ce Jésus-Christ
 N'était avec le reste qu'un salmigondis
 De croyances commodes pour plier l'échine
 Des gens du peuple, au nom de religion divine...
- 5990 Voltaire en avait fait, déjà, une édition,
 Mais en manipulant le texte à sa façon
 Pour s'en servir contre le siège de Saint-Pierre,
 Et sans donner à l'athéisme, pour lui délétère,
 La force qu'il avait dans le vrai "testament"...
- 5995 Desné s'était donné pour mission d'éclaircir
 Cette supercherie voltairienne, et révéler
 Toute l'ambiguïté bâtie ensuite sur Meslier.
 Sa thèse comportait trois volumes épais,
 Et je voulus plus tard, quand je les retrouvai
- 6000 En faire une édition qui soit numérisée
 L'originale étant de longtemps épuisée...
 Mais du texte initial, en fait, alambiqué,
 Une édition réduite avait été menée,
 Et ce projet fut donc bien vite abandonné.
- 6005 Mais plus déterminant pour moi, ce fut celui
 Dont pendant deux années de suite j'ai suivi
 Le cours sur la littérature médiévale ;
 Jacques Chaurand, lui dont l'allure provinciale
 Était alliée à un savoir considérable
- 6010 Aussi modeste que savant, et très affable.
 C'est par lui que j'ai pu lire Chrétien de Troyes,
 Et que je fus conquis par ce vieux champenois,

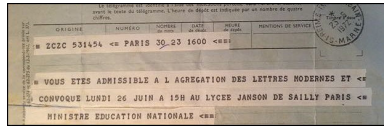
Au point que j'en ai fait le sujet de ma thèse,
 Qu'il accepta de diriger, ce qui me combla d'aise
 6015 Car il me laissa faire comme je le voulais. . .
 Mais sur cet épisode, plus tard, je reviendrai.
 Le "Roman" d'Érec et d'Énide, objet du cours,
 Nous en examinions la langue et les détours.
 J'avais toujours trouvé vraiment peu poétiques
 6020 Les traductions savantes de tous ces classiques,
 Et je m'étais alors mis en devoir de faire
 Ma propre traduction, mais cette fois, en vers. . .
 J'en avais donc soumis l'essai, fait aux deux tiers,
 À Chaurand qui voulut bien me le corriger.
 6025 Plus tard, il y a peu, quand je l'ai retrouvé
 Cela m'a convaincu de le mener à bout
 Et non sans émotion, j'ai retrouvé beaucoup
 De ses annotations, écrites au crayon. . .
 Chaurand n'attachait pas de titres à son nom,
 6030 Et la célébrité n'a jamais recherché :
 Il était trop modeste, comme Claude Régnier
 Qui lui même son Maître avait longtemps été !
 À l'époque, bien sûr, pas de plateaux-télé
 Et même chez Pivot, parmi les invités
 6035 C'était plutôt Sollers que Chaurand ou Régnier !
 Il est pourtant des gens qui aujourd'hui encore,
 À force de veillées, d'études, et d'inconfort
 Déchiffrant des grimoires, des parler perdus,
 Font œuvre méritoire — mais qui les aura lus ?
 6040 Les études savantes étaient un monticule,
 Mais un Himalaya plutôt qu'un Janicule
 Aujourd'hui se publie sur le moindre sujet,
 Et les publications, en fonction de leur poids,
 Décident maintenant de tout ce que l'on croit.
 6045 En sciences, pire encore, et même en médecine,
 Qui d'un art de soigner est devenue machine
 Où la technologie, comme la statistique,
 Requièrent seulement de la mathématique !

 Pour ma part je gravis un à un les barreaux
 6050 De l'échelle devant me mener vers le haut :

Je passai le CAPES, assez facilement CAPES,
 Ayant lu beaucoup plus que bien des étudiants. Agreg
 Et nommé Professeur, stagiaire, profitai
 D'un horaire un peu moindre, où l'on m'enseignerait
 6055 Ce que depuis longtemps, l'ayant fait, je savais !
 Je faisais ma "Maîtrise", et bien sûr mon sujet
 Était "Chrétien de Troyes", que je connaissais bien ;
 Je préparai l'Aggeg en même temps, car rien
 Désormais n'avait plus pour moi tant d'importance :
 6060 Je comblais mon retard avec persévérance
 Faisant un pied de nez à mes erreurs passées,
 Entr'ouvrant la porte de l'Université !

 Bien avant les discours d'aujourd'hui à la mode
 Je peux dire que, de façon pas très commode,
 6065 J'ai travaillé "en distanciel"... j'ai pu capter
 "Radio Sorbonne", un émetteur très bien caché,
 Dont la puissance était tout à fait minuscule,
 Mais sa valeur pour moi devenait majuscule !
 C'est qu'en effet les cours des plus grands professeurs,
 6070 Ceux dont les parisiens avaient seuls la primeur,
 Pouvaient être captés par un hurluberlu,
 Un "Charbovari" provincial, un peu têtù. . .
 J'ai conservé longtemps les cahiers à spirale
 Où j'avais consigné les volutes verbales
 6075 De ceux qui forcément allaient donner le "la"
 À tous les correcteurs, et je ne doutais pas
 Qu'il me faudrait de préférence être en accord
 Avec leur point de vue sur les auteurs, d'abord,
 Avant de me risquer à glisser quelques mots
 6080 Montrant que je pouvais soutenir des propos
 Quelque peu différents, mais comme on met un zeste,
 Une pointe, un bon mot, pour n'être pas en reste.
 Ma foi je peux le dire, cette stratégie,
 S'est avérée la bonne, puisqu'elle m'a permis
 6085 De compenser ma faiblesse quant au latin. . .
 Car on se le rappelle, quand j'étais gamin,
 Mes parents n'ayant pas jugé bon le Lycée,
 Au Collège Moderne m'avaient envoyé,

6090 OÙ je n'eus de latin que trois mois en sixième...
 Il me fallut seul dans mon coin et par moi-même
 Apprendre tout de A à Z... je m'étais fait
 Des fiches que j'apprenais par cœur, quand j'allais
 À pied jusqu'au Collège où alors j'enseignais,
 Ayant trouvé comme moyen mnémotechnique
 6095 D'associer des endroits pris comme symboliques
 À telle ou telle forme de déclinaison...
 Je parlais en marchant, au grand dam des piétons !
 Quoiqu'il en soit, je fus admis, et quelle joie !



Le télégramme du Ministère.

6100 Et l'oral m'attendait, qui durait tout le mois
 De juillet, quatre épreuves, bien sûr, à Paris !
 Il n'était pas question de demeurer ici
 À Reims, nous sommes donc partis à Villocette,
 Trop content de souffler dans notre maisonnette !
 Je dus les quatre fois faire l'aller-retour...
 6105 En voiture, et je suis bien arrivé toujours
 En avance, malgré les cinq cents kilomètres !
 Ce n'était pas de tout repos, mais tout mon être
 Était tendu comme serait une arbalète,
 Et à trente cinq ans on est encore svelte !
 6110 Mais la cinquième fois, pour voir les résultats
 Le moins qu'on puisse dire est que j'étais "à plat"...
 La voiture garée pas très loin du Lycée,
 Je courus à l'entrée, et dans la grande cour
 Je vis que bien des gens s'agitaient tout autour...
 6115 J'avisais une troupe devant un panneau
 Et en jouant des coudes j'aperçus le mot :
 "Admis" — et parcourant la liste je pus lire
 Mon nom !... Et je crois bien que je dus le relire
 Au moins trois fois... avant que de sauter de joie !

6120 Je partis comme un fou, et dans un tel émoi,
 Qu'au bout de quelque pas je fus saisi d'effroi :
 Était-ce vraiment ça ? Était-ce vraiment moi ?
 Je retournai en hâte et relus de nouveau. . .
 Enfin rassérééné, je vis un grand troupeau
 6125 De gens faisant la queue, au loin, près d'une porte,
 Et je me dis « Ce sont les recalés, qu'importe !
 Ils essaient de savoir sur quoi ils sont tombés,
 Puisque ce sont les seuls à qui seront données
 Leur notes. . . » Je partis dans ma grande euphorie ;
 6130 Il me fallait cinq heures, au moins, en "Méhari",
 Pour annoncer à tous, là-bas, cette nouvelle. . .
 Car ne l'oubliez-pas, le téléphone, alors
 Existait bel et bien, mais pas chez nous encore !

6135 Des semaines plus tard, je reçus un avis
 Du Ministère, et je fus tout à fait ébahi
 En découvrant que ma nouvelle affectation
 Comme Agrégé de Lettres, mentionnait le nom
 De ce même "Collège Moderne et Technique"
 Où j'étais en sixième, c'était d'un comique !
 6140 Certes c'était tout près de notre habitation,
 Mais quand je sus que j'allais devoir enseigner
 À des classes faites d'apprentis-chaudronniers
 Je fus quand même un peu déçu, ne voyant pas très bien
 Pourquoi il me fallait avoir fait du latin. . .
 6145 Ce n'est que bien plus tard que je compris pourquoi
 Et je dirai cela une prochaine fois !

*Au "CMT"
 encore !*

6150 En de certains moment de cet "itinéraire"
 Mes souvenirs se mélangent, ils interfèrent,
 Et je ne suis pas sûr de la chronologie. . .
 Il y a cinquante ans, pas de technologie
 Numérique ; et si je faisais de la photo
 C'était de l'argentique, noir et blanc plutôt,
 Car je développais moi-même mes photos,
 Et quand le négatif me semblait vraiment beau,
 6155 Je les agrandissais ; j'ai conservé certains
 De ces portraits, et je les aime bien !

*La
 chronologie*



Isabelle, 4 ans... donc en 1970!

Dans le cas ci-dessus, on ne se trompe pas
 À cause des bougies ! Mais ce n'est pas le cas
 De toutes mes photos, si je n'ai pas songé
 6160 À l'inscrire au verso, — aujourd'hui c'est marqué
 Automatiquement, et c'est bien plus pratique ;
 Mais s'il est plus facile, avec le numérique
 De faire des effets, cette facilité
 Elle-même est sujette à des photos truquées...
 6165 En noir et blanc, pendant le développement,
 On peut changer un peu, en jouant sur le temps,
 Mais la difficulté, et le coût du papier
 Évitaient de tomber dans les extrémités
 Que quiconque aujourd'hui peut trop facilement
 6170 En quelques clics, produire, et sans consentement !
 Peut-être bien le plus peut amener le moins,
 Et la facilité produire moins que rien ?
 Peut-être bien que l'art demande la mesure,
 Si l'on souhaite faire des choses qui durent...
 6175 En ce qui me concerne, je l'avoue, pourtant,
 Ce sont les projets fous qui me plaisent, souvent.
 Et c'est ainsi qu'un jour j'ai convaincu Mireille
 Que nous devons aller au Pays des Merveilles,
 Qui dans mes souvenirs de l'école primaire
 6180 Était dans une affiche pleine de mystère
 Où coulait un ruisseau entre de grands palmiers...
 La légende donnait le nom d'une vallée

6185

Qui s'appelait le "Draa", et qui se situait
"Au Maroc", le pays qui sur la carte était
De rose colorié, auprès du Sahara. . .
Il me fallait vraiment aller retrouver ça !

Le Voyage au Maroc

Vers le Maroc - Fèz et le souk - Dans le Haut Atlas - Sur les pistes - Le Drâa - Zagora - Les ksars - Le puits - Le coup d'état raté - Agadir!

	Si fou soit le projet, je l'avais préparé :	<i>Vers</i>
	J'avais lu en détails le "Guide Bleu", trouvé	<i>le Maroc</i>
6190	Dans le fonds d'un libraire de Rouen, je crois, Et j'avais repéré que dans quelques endroits De la vallée du Draa, il y avait des pierres Gravées, avec des fossiles à fleur de terre... J'avais aussi trouvé la carte du Maroc	
6195	Une vieille "Michelin", la seule, à l'époque ! A défaut d'une vraie "Land Rover", on avait La "Méhari", dont la légèreté serait Un avantage, avec un moteur si petit... Et comme nous étions tous deux petits aussi	
6200	Le hayon abattu, on pouvait s'allonger Et dormir là-dedans sans avoir à planter De tente, et un grand coffre qu'on avait bourré D'un réchaud, de bidons, avec de quoi manger !	
6205	Nous sommes donc partis un beau matin d'Évreux, Profitant de l'époque où nous n'étions que deux, Et notre excitation effaçant le chagrin De laisser Isabelle qui ne comprenait rien Et demandait pourquoi elle devait aller Avec la dame qui disait être sa mère — et nous ne pouvions pas lui dire le contraire !	
6210	Il faisait beau, en ce mois d'août soixante douze, Nous avons mis deux jours pour atteindre Toulouse Ce qui nous a permis de tester le confort, Des plus rudimentaire, malgré nos efforts De notre chambre d'amour à roulettes	
6215	En attendant d'être au pays des castagnettes ! La frontière franchie au col de Roncevaux, Je me suis arrêté prendre un peu de terreau : Car je l'avais promis à l'ami avec qui,	

- 6220 Pendant toute une année, à en être abrutis,
 Nous avons potassé la “Chanson de Roland”
 Qui était à L’Agreg — et plus tard, bien souvent,
 Je me suis rappelé cet acte symbolique :
 Qui pourrait être sûr que le combat tragique
 Ait eu lieu à l’endroit où j’ai gratté la terre ?
 6225 La légende et l’histoire souvent interfèrent ;
 Mais le détail prouvé est bien moins important
 Que la trace laissée malgré le flux des ans. . .
 Quelle est la vérité ? Celle des historiens
 N’est pas celle qui a la main sur nos destins !
 6230 Comme dans ces “mémoires” en alexandrins,
 Ce qui compte le plus, ce n’est pas, je l’ai dit,
 La froide précision de la chronologie,
 Mais ma légende intime autour de certains faits
 Qu’il me plaît d’évoquer tout comme je le fais !
 6235 Nous avons donc roulé jusqu’en Andalousie
 Presque sans arrêter, c’était de la folie,
 Mais le confort spartiate de la “Méhari”
 Nous a permis je crois de demeurer en vie,
 Car le vent et le bruit, alors, nous évitèrent
 6240 Ce que beaucoup plus tard, il m’arriva de faire :
 S’endormir au volant. . . même en nous relayant !
 Après avoir dormi enfin, près de Murcie, vraiment,
 Nous sommes arrivés au lieu d’embarquement :
 Nous étions en cela tout à fait ignorants,
 6245 Et nous eûmes du mal à savoir quel était
 Le prochain des rafiots, pour prendre nos billets.
 Et puis ce fut l’afflux, la précipitation,
 Voitures encerclées par mille et un piétons,
 Dont beaucoup demandaient de passer avec nous. . .
 6250 Mais autrefois déjà, nous avions eu le coup,
 C’était dans les confins de la Yougoslavie
 Nous avions embarqué des gamins, sans souci,
 Qui, quand ils sont partis, avec de grands mercis
 Avaient pris mon appareil de photographie !
 6255 La foule autour de nous était très bariolée
 Et des femmes étaient entièrement voilées. . .

Je craignais le bateau, mais cette traversée
 Fut si brève, et nous étions tant émerveillés
 Comme si le Maroc était une Amérique,
 6260 Que tout se passa bien du côté du gastrique !
 Pour le débarquement, ce fut encore épique,
 Au milieu des mendiants, des gratteurs de musique,
 Des marchands d'oripeaux, des cris des vendeurs d'eau,
 Sirènes et sifflets, et troupeaux de chameaux. . .
 6265 Nous étions à Ceuta, terre espagnole encore
 Mais déjà le Maroc, à la sortie du port !

À la frontière, c'est la queue, évidemment.
 Et comme nous étions voyageurs débutants,
 Nous ignorions encore les règles du bakchich,
 6270 Et du coup en passant pour des gens plutôt chiches,
 Dans la deuxième file on nous a fait ranger
 Comme ayant quelque chose qu'on doit déclarer !
 Plus tard on nous apprit qu'un billet bien glissé
 Dans le passeport que l'on tend au préposé
 6275 Chargé de les remettre ensuite à la police,
 Lui conférait de suite un effet subreptice,
 Se traduisant par l'imposition d'un tampon,
 La barrière levée, sans une hésitation !
 Nous venions d'un pays où, si la corruption
 6280 N'était pas inconnue, prenait des précautions.
 Mais ici, au Maroc, elle était bienvenue,
 Sinon autorisée, du moins entretenue. . .
 Malgré tout, à la fin, on nous mit le tampon
 Et nous sommes partis, sans autre explication !
 6285 Nous avons pris la route qui longeait la mer
 Vers Tétouan, d'abord et ensuite vers Fez,
 Laissant la "Méhari", quoique pas très à l'aise,
 Dans un grand parc au sol poussiéreux, défoncé,
 Mais toutes nos affaires dans le coffre enfermées,
 6290 Et que j'avais quand même au châssis bouloigné,
 Nous ne risquions pas trop d'être dévalisés. . .
 Nous avons découvert ce que c'était qu'un souk !
 La chaleur étouffante et les odeurs de bouc
 Les cris "balak, balak", depuis le dos des ânes

*Fez et
 le souk*

- 6295 Tirant de lourdes charges, les femmes musulmanes
Fouettant la croupe des baudets, de noir voilées,
Les étains suspendus, les tapis entassés,
Les dinandiers frappant de leurs coups cadencés,
Et d'une feuille plate faisant naître un palmier,
6300 Suivi d'une série d'entrelacs compliqués...
Et les petites mains des gamins, agrippées
À nos sacs, et voulant toujours tout nous montrer,
Pour quelque pièce... « Mossiou, Mossiou, moi guider ! »
Après avoir dit « Non ! », on finissait par accepter,
6305 Contents d'avoir noté sur un bout de papier
Le nom français du lieu où était la voiture
Pour nous y ramener, mais il fallait bien sûr
Le lui lire, car il ne savait pas... Plus tard,
Pour s'en débarrasser, c'était tout un bazar !
6310 Même récompensé, il s'accrochait à nous
Et il nous suppliait, se mettant à genoux...

Cette mendicité permanente n'était
Guère que dans les villes, et nous, on les fuyait :

- 6315 Mon plan était d'aller parcourir tout l'Atlas
Jusqu'à l'endroit où le Draa prend sa place...

*Dans le
Haut Atlas*

À un grand carrefour, nous avons rencontré
Un jeune marocain qui avançait à pied ;
Comme il levait le pouce, avait l'air fatigué,
Nous l'avons fait monter, nous avons bavardé.

- 6320 C'était un étudiant retournant au village,
Là haut dans la montagne, où le surpâturage
Nous apprit-il, avait mis fin à la forêt !...
Nous étions étonnés, d'observer, en effet
Les premiers contreforts de l'Atlas, dénudés ;

- 6325 La mode n'était pas de culpabiliser
L'homme de tous les maux, en ce temps-là encore ;
Mais c'est la tradition qui avait mis à mort
La forêt en laissant les moutons dévorer
Jusqu'à la plus petite racine, et avait empêché

- 6330 La régénération, sur des générations !
Il nous disait cela avec une passion
Qui nous impressionna... il devint notre ami !

Il faisait des études de géologie,
 Et il nous proposa de l'emmener chez lui :
 6335 Nous n'avions pas de plan suffisamment précis
 Pour le lui refuser, et la curiosité,
 Je l'avoue, elle aussi, bien sûr nous a poussés ;
 Il devint notre guide, nous avons quitté
 La route pour aller sur des quasi-sentiers
 6340 Assez impressionnants et traverser des gués...
 La nuit tombait déjà, nous étions fatigués,
 Le ciel était tout mauve, et un croissant de lune
 Auquel manquait l'étoile, flottait comme à la hune
 Un drapeau marocain, qui pour ces montagnards
 6345 Berbères, dont l'Arabe, à grands coups de poignard
 Avait éradiqué les croyances anciennes,
 Ne signifiait plus que l'oppression chérifienne...
 Ali nous le confia, le roi ici n'était
 Pas beaucoup apprécié, mais pour avoir la paix
 6350 Les villageois entre eux ne parlaient que berbère !

Arrivés au village, nous fûmes accueillis
 Avec beaucoup d'égards ; nous nous sommes assis
 Sur des nattes de corde, en rond autour d'un feu,
 Puis on nous a servi et du pain et des oeufs...
 6355 Exceptionnellement, nous dit Ali, les femmes
 À vous se sont montrées, en l'honneur de la dame
 Mais jamais elles ne peuvent s'asseoir ici !
 Nous nous étonnons donc, un peu, auprès de lui,
 De ce que nous pensons n'être qu'une injustice ?
 6360 Mais l'Islam, nous dit-il, avec quelque malice,
 Arrange bien les hommes, et n'a pas eu de peine,
 À s'imposer ici, sur les modes anciennes !

On nous a fait coucher sur des nattes tressées
 Posées sur un sol dur, et avons regretté
 6365 Nos matelas gonflés... mais l'hospitalité
 Ici est un principe : on n'y peut déroger !
 Fatigue et émotions ont eu raison de nous,
 Et nous avons dormi comme en un lit bien doux.
 Au matin, on nous fit cuire quelques galettes,



Ali montrant un agneau à Mireille.

6370 Et là ce sont les hommes, qui nous les ont faites :
Ainsi le veut la tradition ! En les quittant
Nous avons salué Ali, lui promettant
De lui écrire, s'il nous donnait une adresse. . .
Ce qu'il ne fit d'ailleurs jamais — quelle tristesse !

6375 Nous sommes repartis à travers le Djebel
Sur les Sur des chemins pierreux, parfois des pentes telles
pistes Que le moteur calait, et on redescendait. . .

6380 La carte n'était pas celle qu'il nous fallait
Pour une expédition de ce genre, et surtout,
Faire cela tout seuls — nous étions un peu fous. . .
En cas de panne grave, quel serait le remède ?
Et comme j'empruntais un jour le lit d'un oued
Ce fut la crevaision ! Et sitôt installée

6385 La roue de secours, elle-même fut percée. . .
J'appris à me méfier des branches d'arganier
Parsemées de piquants, pire que les rosiers !
J'avais prévu cela, et mis dans la "cantine"
Des démonte-pneus, chambre à air, et des rustines. . .

6390 J'ai réparé cela, sous un soleil de plomb,
Et changeai de chemin, alors, par précaution !



Une halte dans le haut-Atlas.

Un matin nous dormions sur un plateau désert,
 Il était un peu tôt, le ciel à peine clair,
 On entend de grands bruits de sabots et des cris...
 Réveillés, nous cherchons d'où peut venir ce bruit,
 6395 Et soudain nous voyons, sortant de la vallée,
 Un troupeau de chameaux, avec des cavaliers
 De grands berbères dignes, tout de blanc vêtus
 Fusil en bandoulière, et qui montaient à cru...
 Ils nous ont salués, en passant, s'inclinant,
 6400 Devant nos tête ahuries, certainement...
 Spectacle magnifique ! Cette apparition
 Nous fit quand même un peu courir quelque frisson !
 Et depuis je me dis : aujourd'hui c'est fini ;
 Même si nous avons quelque grain de folie,
 6405 Nous n'avons jamais fait de mauvaise rencontre ;
 Nous n'avons jamais dû dissimuler nos montres
 Ou bracelets, bijoux, nous n'avons jamais eu
 Le sentiment d'être épiés, menacés, non plus ;
 Nous n'oserions plus faire cela maintenant :
 6410 Le danger est-il vraiment devenu plus grand ?
 Ou bien est-ce fantasma induit par les médias
 Qui ne parlent jamais que des assassinats ?

 Nous avons continué à rouler vers le sud
 Par de mauvaises pistes, des cols d'altitude
 6415 Assez impressionnante... et un jour, tout au bout

- D'un immense désert d'herbe sèche et cailloux...
 Je me suis arrêté, et m'approchant du bord
 J'ai eu soudain le choc que j'attendais encore !
 En bas, une vallée hérissée de palmiers
 6420 Suivant les fantaisies d'un oued asséché,
 Mais bordé de séguias — comme sur le mur blanc
 L'affiche qu'à l'école, assis, depuis mon banc
 Je voyais chaque jour — et dont je rêvais tant. . .
 Je la voyais en vrai ! J'y étais, maintenant !
 6425 Curieux ce sentiment d'être dans une image,
 D'y être parvenu comme par un passage
 Souterrain, dans les méandres de la mémoire,
 Ou bien si l'on passait à travers un miroir. . .
 Je me suis couché là, un instant, tout au bord,
 6430 Regardant cette affiche où le multicolore
 Remplaçait le sépia de celle d'autrefois
 Et où je figurais, en somme, cette fois. . .
 Nous avons traversé ce désert minéral
 Dont l'ocre figurait pour moi la planète fatale
 6435 Où sorti du sommeil, "John Carter", le héros
 De Burroughs, se trouvait étendu sur le dos
 Et devrait affronter pendant plusieurs volumes,
 Sur l'astre rouge de cruelles infortunes. . .
 J'avais dix ou douze ans quand je lisais cela,
 6440 Et plus tard, bien plus tard, ce "Monomotapa"
 Je l'avais retrouvé en lisant les "Chroniques
 Martiennes", celles de Ray Bradbury — magiques,
 Ces récits sur des gens que l'on ne voyait pas,
 Et qui pourtant rôdaient dans un monde, au-delà !
 6445 Par des chemins pentus tracés par des serpents
 Nous avons abouti devant un oued coulant
 À gros bouillons sur un gué qui fut cimenté,
 Et la hauteur de l'eau, que j'avais mesurée
 Atteignant le moteur, pas le carburateur,
 6450 Nous avons traversé, non sans quelque frayeur !
 Puis la piste, meilleure, allait suivre le fleuve,
 Que ma carte indiquait et c'était bien la preuve
 Que ma route était bonne, nous allions rouler

6455 Tout le long de ce Drâa qui allait se jeter
 Dans l'océan lointain, comme un Nil marocain,
 Marquant un territoire aux contours incertains
 Mais séparant l'Atlas, du jaune Sahara. . .
 Ce fut cette pensée qui nous enthousiasma :
 6460 Au lieu d'aller vers l'ouest, aller vers Zagora,
 C'était atteindre, au moins en son extrémité,
 Le vrai désert, celui dont j'avais fantasmé
 Lui aussi, comme Mars, mais avec plus de chance
 De pouvoir y aller, même sans "L'Espérance",
 6465 Ce vaisseau de "Pionniers" de bande dessinée
 Que j'avais dévoré, dans "Vaillant", des années !

Nous avons emprunté le chemin du désert,
 Une piste sans fin, semblait-il, éphémère,
 Aux traces peu marquées dans les cailloux luisants,
 Avec parfois aussi du sable un peu mouvant
 6470 Où notre "Méhari" peinait plus qu'un chameau,
 Et où parfois j'ai cru y "manger mon chapeau" . . .
 Quelques dizaines seulement de kilomètres,
 Mais suffisants pour implorer le thermomètre
 De bien vouloir descendre un peu. . . Faute de mieux,
 6475 En petite tenue nous étions tous les deux
 Dans ce fleuve de pierre, nous allions nageant
 Comme des naufragés en un bateau branlant !

Zagora



Mais parfois nous avons fait d'étranges rencontres :
 6480 Témoin cette photo où ensemble se montrent
 L'Ange et la Bête, en vérité fort pacifiques,
 Et moi mon appareil en guise d'une pique !

Vers le soir quand nous eûmes aperçu enfin
 Le panneau indiquant “Zagora”, ce fut bien
 Pour nous comme d’avoir “traversé le désert”,
 6485 Et nous avons cherché le vivre et le couvert
 Dans le premier hôtel offert à notre vue
 Où nous avons semblé être les bienvenus,
 Car le touriste était alors en ces contrées
 Une espèce encore assez peu développée...
 6490 L’eau du robinet, chaude, difficile à boire
 Et la chambre étouffante... à tâtons dans le noir
 Nous avons transporté sur le petit balcon
 Un matelas pour y trouver, espérait-on,
 Un peu d’air tout de même, mais si les étoiles
 6495 Brillèrent étonnamment, dans nos draps comme voiles
 Pas le moindre zéphyr n’osait pudiquement
 Pénétrer... et sans le moindre souffle de vent,
 Le reste de la nuit, nous l’avons fait “en nage”
 Sur cette vague de béton, mais le courage
 6500 Finit par nous manquer, et au lieu de ramer,
 Dans le profond sommeil enfin avons sombré.
 Le cri du muezzin ne nous fit pas lever,
 Mais la piscine vue hier dans la soirée
 Elle, nous fit bondir, et nous précipiter !
 6505 Heureusement pourtant que je n’ai pas plongé :
 L’eau vue hier au soir avait été vidée !
 Et le fond maintenant donnait un peu l’idée
 De ce que devait être, avant, sa propreté !
 Étonnés et déçus, nous avons demandé
 6510 Si on la remplirait, mais sans explication
 Dans un grand sourire la réponse fut : non !

 Nous sommes repartis, en nous demandant où
 Était le célèbre panneau pour Tombouctou...
 Et nous l’avons trouvé — mais y est-il toujours ?
 6515 Il indiquait alors que cinquante deux jours
 De chameau y menaient... Moi qui, pour mes neuf ans,
 Avait reçu de ma mère en cadeau le roman
 Tiré de ce récit que fit René Caillé,
 De m’y aventurer je ne pus m’empêcher,

6520 En disant à Mireille que nous reviendrions
 Très vite sur nos pas... car nous ne pourrions
 Aller jusque là-bas ! Et d'ailleurs cette piste
 Après un peu de sable, et croûte qui résiste,
 Très vite est devenue de la "tôle ondulée"...
 6525 Je savais que pour ça, il fallait dépasser
 Une vitesse telle que la "Méhari"
 Puisse comme voler au-dessus, sans souci,
 Mais je ne pus l'atteindre, et pour ne pas casser,
 Et bien trop secoués, je dus rétrograder...
 6530 Et faire demi-tour : retrouver la rocaille
 Était bien la seule chose à faire qui vaille !

Zagora dépassée, et vers l'Ouest cette fois,
 Nous avons essayé de suivre le Drâa,
 Dont le cours bien souvent disparaissait pourtant...
 6535 Une méchante piste est bientôt devenue
 Comme une route où circuleraient des charrues
 Tant les ornières se faisaient profondes :
 Des camions venaient jusqu'à ce bout du monde
 Pleins de gens entassés, de femmes colorées
 6540 Saluant de youyous notre fière équipée.
 Nous abordions alors cette vallée magique
 Bordées de constructions de terre magnifiques...

Les ksars

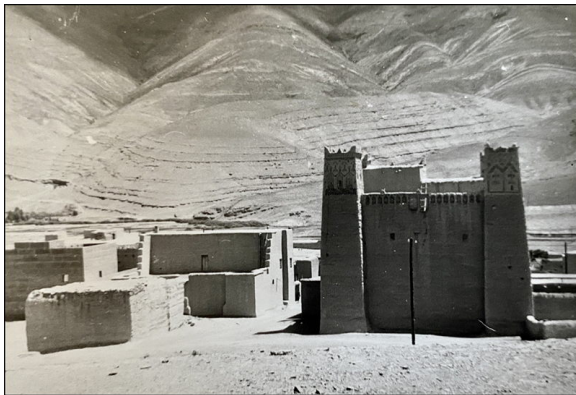


Photo GdP de 1972.

Certains de ces palais étaient comme édentés :
 Des fissures s'ouvraient à leurs tours crénelées,
 6545 Des fenêtres parfois montraient leurs bouches vides
 Et des monceaux de terre, à la base, perfides,
 Avalaient goulûment les murs et les fossés,
 Comme si l'orgueilleuse demeure effondrée
 Peu à peu retournait à sa forme première,
 6550 Par la pluie délavée, et dont les traits austères
 Avec l'âge empâtés, faisaient comme une boue,
 Ébauche abandonnée, un chef-d'oeuvre dissous. . .
 Rouler dans ce décor était impressionnant :
 Des deux côtés les pentes arides montrant
 6555 Leurs os comme des côtes de calcaire blanc,
 Et l'ocre de la roche aux flancs pulvérulents
 Parsemés de ces ksars farouches, témoignant
 D'une splendeur passée et qui va s'écroulant !

Le puits

Au bout d'un long chemin fait dans un tel décor,
 6560 Où l'oued asséché, de lauriers-roses encore
 Montrait qu'il était là, quelque part, enfoui,
 Nous sommes arrivés comme aux abords d'un puits :
 Un troupeau d'ânes noirs et de chèvres hirsutes
 Entouraient l'édifice et se livraient des luttes
 6565 Sous les cris des âniers et des bergers en blanc.
 Nous avons attendu, respectueusement,
 Que tout ce monde ait bu et par de grands saluts,
 Sur la montagne aient pris des sentiers très pentus. . .
 Nous avons alors pris de l'eau comme ils faisaient ;
 6570 Le puits était profond, et l'eau sentait mauvais,
 Mais avec la chaleur, le sable et la poussière,
 C'était miraculeux, cette douche grossière !

Nous sommes restés là un long moment, ravis,
 Mais comme le soleil s'était évanoui,
 6575 Derrière la montagne, et qu'il fallait songer
 À trouver un endroit où nous pourrions "camper",
 Le plein de nos bidons refait avec de l'eau
 Du puits — désinfectée par quelques gouttes d'eau
 De Javel, comme au camp, autrefois, on m'apprit,

- C'était bien entendu façon de faire voir
 6605 Que les choses restaient dans les mains du pouvoir.
 S'agissant de l'armée, qui avait "fait le coup",
 Nous n'étions de ce fait pas suspectés du tout ;
 Mais prononcer un mot comme "révolution"
 En un jour comme ça, n'était vraiment pas bon !
 6610 En lisant les journaux, nous avons mesuré
 Quel imprudent naïf j'avais vraiment été !
- Nous avons donc roulé ce jour-là, amusés
 De l'incident du puits, pensant le raconter
 Plus tard, comme bien d'autres, parmi nos "exploits".
 6615 Et retrouvant le fleuve, je cherchais l'endroit
 Qui sur le "Guide Bleu" recelait des gravures,
 Tracées sur de grands blocs depuis la préhistoire...
 Je devais m'arrêter souvent, escalader
 La pente de cailloux, sous le soleil, dardé
 6620 Sur moi, comme les flèches lancées par Phébus,
 Redescendre plein de poussière, mais sans plus...
 Mais à la fin pourtant, très haut, je découvris
 Une série de blocs, avec des graffitis
 Représentant des hommes, plutôt filiformes,
 6625 Chassant des animaux reconnus à leur forme :
 Gazelles, daims, lions et des buffles aussi
 Tout ce que bien plus tard nous avons réussi
 À observer en vrai, au fond du Zimbabwe,
 Dans l'émerveillement d'un monde nouveau-né...
 6630 J'avoue : j'aurais voulu avoir pris un marteau
 Pour pouvoir en casser le morceau le plus beau !
 Mais je n'ai même pas pu faire de photo
 Car j'étais arrivé au bout de mon rouleau !
 Après cet intermède pseudo-scientifique,
 6635 Nous sommes repartis quittant ce lieu magique
 Et quelque peu lassés de chaleur et poussière
 Nous avons décidé, en longeant la frontière,
 D'aller vers Agadir, et trouver l'océan,
 Rêvant soudainement de nous plonger dedans !
 6640 Mais la route était longue, encore, et nos conserves
 Diminuaient. Plutôt qu'épuiser nos réserves,

6645 Nous avons déjeuné dans un rare café
 Dans lequel nous avons failli nous édenté
 Sur des côtelette dures, sous le couteau,
 Comme du bois, qui s'avèrent du chameau !

6650 Enfin ce fut la ville, Agadir, bien connue
 De tout le monde, car le drame survenu
 Douze ans plutôt avait marqué l'esprit de tous :
 Le séisme a détruit cette ville du Souss,
 Et ce fut le premier de ces grands cataclysmes
 Qui eut un tel écho dans tout le journalisme :
 Une campagne eut lieu pour venir au secours
 De la "ville martyre", et c'est depuis ce jour
 6655 Que l'épisode ancien dit "de la canonnière"
 Fut oublié, et que de la "casbah" d'hier
 On ne vit plus que des maisons en construction
 Blanches, parfois jolies, mais dont la conception
 Venait tout droit d'Europe, et dont le plan n'était
 Pas toujours de celui qu'ici on souhaitait. . .

Agadir!



On aperçoit les restes de la "kasbah", tout en haut.

6660 Nous avons visité les ruines, que l'on voit toujours
 Laissées telles que fut autrefois Oradour ;
 Et puis redescendus vers la mer océane,
 Nous nous sommes baignés dans une eau si diaphane
 Que loin du bord le sable faisait des rayons

- 6665 Changeants selon la houle, faible, et nous étions
 En un instant lavés de toute aridité,
 Retrouvant de l'espace avec sa pureté...
 Heureux qui comme Ulysse, après ce long voyage,
 Retrouvaient un instant un horizon plus sage...
- 6670 Agadir nous déçut, en tant que marocaine :
 À part les murs blanchis, et de rares fontaines,
 De larges avenues remplaçaient les ruelles,
 Et si partout encore on maniait la truelle
 Les angles droits faisaient d'étranges mosaïques
- 6675 Si différentes des vrais motifs arabiques !...
 Si dans la Médina on avait mis du marbre,
 Les carrefours étaient encadrés par des arbres ;
 Leur plan était celui que l'on trace au cordeau
 Et même le "Thalborj", le quartier populo,
- 6680 Faisait un peu coron, dans cet alignement
 De maisons basses orientées vers le levant !
- Nous avons délaissé les grands hôtels très chers
 Qui le long de la plage semblaient nés d'hier,
 Mais depuis bien des jours nous n'avions eu de lit,
- 6685 Un vrai, dans une chambre, et de bon appétit
 Avons dîné à l'enseigne du "Jour et nuit"
 Qui plus tard deviendra notre endroit favori...
 Si nous étions déçus par la ville moderne,
 Dont l'ensemble pour nous apparaissait bien terne,
- 6690 Je me souviens pourtant que nous nous étions dit :
 « Ce n'est pas le Maroc que nous aimons, ici ;
 Mais vivre en Médina à Fèz ou à Rabat
 Très longtemps, c'est certain, nous ne le pourrions pas !
 Ici tout est moderne et faux, mais bien pratique
- 6695 Et cela vaut bien mieux que les odeurs de biques ! »
 Nous étions fatigués de ce très long voyage,
 Et pensions maintenant écrire une autre page.
 Il nous fallait rentrer, et refaire à l'envers
 Trois mille kilomètres, et ce fut un enfer !
- 6700 Car le temps n'était plus celui des découvertes,
 Le plaisir n'était plus du tout le même, certes :
 Ce n'était plus le ciel de l'Atlas comme dais,

Mais des campings dans des quartiers tellement laids...
L'Espagne traversée, les Landes ennuyeuses,
6705 Notre ville de Reims nous parut bien heureuse ;
Nous étions vraiment là comme des revenants,
Retrouvant un pays et tous ses habitants
Sans burnous, sans tapis, sans prière hurlée,
Simplement, très lointains, quelques sons au clocher...
6710 Et de la "Méhari", comme d'un vieux chameau,
Nous n'avons quelque temps plus monté sur son dos !

Au CMT, À Évreux, l'EN.

Évreux - L'École Normale - Le désastre organisé - Des soucis - Cours à Saint-Cloud - Alea jacta est ! - Nomination ! - Une révélation. . .

- Je découvris alors les petites combines *Au "CMT"*
 Qui par des règlements d'allure byzantine
 Permettent à certains d'améliorer leur sort,
 6715 En faisant ce que dans le jargon de l'école
 On appelle, j'appris, bien joliment, des "colles",
 Autrement dit des cours officiels, mais privés,
 Fort bien rémunérés par l'Université.
 Je mis un peu le doigt dans cette confiture
 6720 Mais j'abandonnai vite, n'étant pas de nature
 A faire un tel travail, tout comme un mercenaire. . .
 Avec mes chaudronniers, j'avais assez à faire :
 Ils ne m'en voulaient pas d'être "un peu littéraire"
 Mais préféraient parler entre eux de leurs affaires,
 6725 Et m'écoutaient on ne peut plus distraitement.
 Au bout d'un mois je fus payé normalement
 Et si ce n'était pas encore le Pérou,
 Je me dis que cela avait valu le coup
 Mais pour ce qui était de mon enseignement
 6730 J'attendais autre chose de plus attachant. . .
 Comme agrégé stagiaire, au bout d'un an déjà
 Je pouvais "postuler", et je n'hésitai pas.
- Un nouveau poste donc me fut attribué. *Évreux*
 Revenir sur mes pas semblait ma destinée. . .
 6735 Puisque j'étais nommé à l'École Normale !
 À Évreux toutefois, c'eût été moins banal
 Que ce soit à Châlons ! Vingt ans après. . . Qui sait ?
 J'aurais peut-être pu retrouver, en français
 Celui à qui j'avais joué ce tour pendable ! . . .
 6740 Mais il n'y était plus : un hasard formidable,
 Me fit le retrouver, quelques années plus tard
 Dans un autre épisode de ces racontars !
 Cette nomination fut pour nous la cassure
 Car emmener les filles si loin de leur mère

- 6745 Posait un vrai dilemme, qu'elles ont tranché.
 Mais ce fut difficile, elles ont dû forcer
 Leur mère qui ne cessait de se défilier. . .
 Ce grand déchirement fut peut-être une erreur ?
 Choissant de rester les deux grandes, j'ai peur
- 6750 Ont dû subir longtemps les sarcasmes, l'aigreur
 À notre endroit, et pour nous ce fut la douleur
 D'une séparation consentie, acceptée
 Mais un constat d'échec, aussi, en vérité. . .
- 6755 Nous sommes donc partis emmenant Isabelle
 Qui à sept ans ne nous semblait pas souffrir, elle,
 De la rupture survenue — je crois pourtant
 Que le pire ce fut ce long tiraillement
 Causé par les visites parfois repoussées
 Qui rendaient le dimanche matin détesté. . .
- 6760 Si nous avons été contents du HLM,
 L'environnement n'était déjà plus le même,
 Bruit dans les escaliers, boîte à lettres forcée :
 Nous voulions autre chose pour nous loger.
 Durant l'été nous étions allés prospecter,
- 6765 Et ne trouvant rien d'autre à notre convenance,
 Nous avons décidé de tenter notre chance
 En voyant un panneau dans un petit village
 Présentant des maisons sur de jolies images
 À des prix alléchants. . . Et nous avons signé
- 6770 Pour une maison "Phénix" au milieu d'un pré
 À La Croix-Saint-Leufroy, aux environ d'Evreux,
 Qui nous serait livrée, c'était miraculeux,
 Juste pour la rentrée, nous étions très heureux !
 Notre proche voisin était très chaleureux,
- 6775 Et notre installation se fit sans trop de peine ;
 Isabelle à l'école, au village, eut la veine
 D'avoir comme maîtresse une Dame Masquère,
 Institutrice à l'ancienne, pas trop sévère,
 Et qui lui apprenait – c'est fini, aujourd'hui !
- 6780 L'Histoire de la France, la géographie,
 L'orthographe et la belle écriture, et le goût
 De la lecture, que l'on ne donne plus du tout. . .

Mireille ayant trouvé à enseigner l'anglais
 Et le français dans un collège pas tout près,
 6785 Deux voitures étaient devenues nécessaires,
 Mais par chance elle a pu racheter à son frère
 Une "Dyane" avec des facilités pour nous !
 J'avais la "Méhari" qui faisait des jaloux
 Bien que peu adaptée à ce climat Normand,
 6790 Mais j'aimais tellement son côté amusant !

À l'École Normale, je fus très surpris,
 Quand parmi tous mes collègues, je découvris
 Que si plusieurs étaient, certes, des Agrégés,
 J'étais le seul à avoir vraiment enseigné,
 6795 Et à connaître les écoles élémentaires. . .
 Ils venaient tous de Saint-Cloud ou d'ailleurs,
 Et j'étais bien le seul ancien instituteur !
 Le Directeur d'abord me fit des ronds de jambe :
 Mais vite j'ai compris que sous ses dithyrambes
 6800 Se cachait l'intérêt d'avoir enfin quelqu'un
 Capable d'enseigner le système chomskyen
 Qui était devenu subitement la règle,
 Les autres, sur ce point, qui n'étaient pas des aigles,
 S'étant tous défilés, le dernier arrivé
 6805 De la grammaire, donc, avait dû écoper !
 J'aimais beaucoup Chomsky pour son esprit critique
 Son courage à pourfendre la systématique
 De la bienpensance et réclamer le droit
 De penser autrement que tout comme il se doit. . .
 6810 Mais je n'ai jamais cru que l'on puisse réduire
 En binaire des phrases sauf à les détruire.
 D'ailleurs ce que Chomsky proposait, ce n'était
 Contrairement à ce que l'on nous prétendait,
 Qu'un système conçu pour des laboratoires
 6815 Et que des imbéciles, pour en tirer gloire,
 Avait su imposer, en se faisant mousser
 Auprès des sommités de l'Université !
 Mais puisqu'il le fallait, je préparais mes cours
 En choisissant bien sûr mes exemples, toujours
 6820 À l'avance, pour être bien décomposables,

*L'École
 Normale*

Et en tirer de beaux “arbres”, indiscutables !

- J'étais quand même bien déçu de ne pouvoir
 Parler littérature : on m'avait fait savoir
 Que d'un collègue ancien c'était le pré carré,
 6825 Et je devais en somme, un peu comme à l'armée
 "Faire mes classes", attendant qu'il soit muté...
 J'avais heureusement noué une amitié
 Avec une collègue de philosophie
 Qui avait peu de cours, et venait de Paris ;
 6830 Nous avons de nombreux sujets de discussion
 Et cela me changeait des cinglés du ballon !
 Nous parlions de philo, mais aussi de musique,
 De Freud et de Lacan, et... de mathématiques
 Qu'elle connaissait sous l'angle philosophique,
 6835 Ayant fait sa spécialité de la Logique.
 Nous avons même quelque temps entretenu
 Des discussions épistolaires, quand elle eut
 Quitté l'École dès la fin de cette année
 Et chez elle, à Paris nous avait invités.
 6840 Son mari enseignait à l'Université :
 Yvonne m'avait dit le trajet compliqué,
 Les réceptions, les petits-fours, les contorsions
 Qu'il leur avait fallu subir pour l'obtention
 Du poste auquel sa thèse aurait dû le conduire...
 6845 Ce ne fut vraiment pas simple de s'introduire !
 Cela me confirma dans ce que je pensais :
 Même faire une thèse jamais ne serait
 La clé de mon entrée à l'Université !
 Mais j'avais néanmoins envisagé cela
 Avant de quitter Reims... « Chrétien, oui, pourquoi pas ? »
 Et faute d'un “patron” qui soit de premier plan,
 J'avais bien entendu sollicité Chaurand
 Qui avait accepté ce que je proposais,
 Mais mon nouvel emploi alors m'accaparait.
- 6855 Je trouvais amusant d'aller dans les villages
 Où mes normaliens effectuaient des stages
 À l'École Primaire, et j'étais forcément

- De connivence avec l'Instituteur, content
 D'avoir enfin affaire à quelqu'un "du métier"...
 6860 Je me souviens du jour où l'un d'eux m'a montré
 En ouvrant son tiroir, des feuillets très soignés
 Avec des "arbres de Chomsky" bien dessinés,
 Me disant à l'oreille : « C'est pour l'Inspecteur,
 Pour lui montrer qu'on a beau être instituteur
 6865 On a vite compris ce qu'il nous fallait faire...
 Mais moi je continue la grammaire ordinaire ! »
 Et moi de l'approuver : « Vous avez bien raison
 D'apprendre à vos élèves les conjugaisons ! »
- Après avoir passé l'été à Villocette,
 6870 La rentrée à l'E.N., pour moi fut tristounette :
 Yvonne était partie, et en philosophie
 Le collègue nouveau, qui venait de Paris,
 N'était pas, et de loin, au même niveau qu'elle,
 Et s'il était affable, et même spirituel,
 6875 Nos discussions entre deux trains manquaient pourtant
 De la finesse que, chez Yvonne, j'aimais tant.
 Et voilà maintenant que des décrets nouveaux
 Avaient été conçus par des pédagogos
 Faisant passer l'Histoire et la Géographie
 6880 Au rang des accessoires... Il n'était plus permis
 De transmettre un savoir, mais rester "à l'écoute"
 De l'élève conçu comme sachant sans doute,
 Tout ce qu'il ne sait pas, mais ignorant qu'il sait,
 Comme on voit chez Platon un esclave, en effet,
 6885 À Socrate montrer qu'il ne sait pas qu'il sait :
 C'était déjà ce que j'avais vu chez Freinet !
 Et par imitation freudienne assez comique,
 En s'allongeant sur le sofa pédagogique,
 L'élève devenait l'enseignant, répondant
 6890 Au maître d'autrefois devenu l'apprenant !
- Mon collègue d'Histoire, un jeune sympathique
 Qui sortait de Saint-Cloud, du lait pédagogique
 Avait été nourri, au sein de cette mère
 Qui toujours mérita le nom d'Alma Mater.

*Le désastre
organisé*

6895 Il était enthousiaste et voulait me prouver
 Que l'on avait enfin trouvé la Vérité,
 Que l'enfant trop longtemps on avait maltraité
 Avec des dates, l'obligeant à réciter
 Au lieu de l'inciter, de lui-même, à trouver
 6900 Les rapports établis dans tant de sociétés !
 Il fallait, selon lui, brûler les manuels
 Ou du moins leur donner un aspect factuel. . .
 Il m'exhibait, ravi, des livres tout nouveaux,
 Plein de belles images, accompagnées de mots
 6905 Qui n'étaient que questions ! À l'élève incombait
 De trouver les réponses ! Il les découvrirait
 En cherchant dans des livres, en interrogeant
 Des gens autour de lui, et comme en enquêtant !

C'était, je le précise, il y a cinquante ans.
 6910 Qui veut voir aujourd'hui ce qu'est l'enseignement
 Constate les dégâts commis, irréparables,
 Par une théorie aussi irresponsable. . .
 Mon collègue d'alors était de bonne foi :
 Il croyait fermement aux Tables de la Loi
 6915 Nouvelle, qu'imposaient des textes inspirés
 Par la vision aigüe de la nécessité
 D'abolir le savoir, source de rébellion,
 En commençant bien sûr au plus bas échelon. . .
 Peu à peu devenus ignares, les enfants,
 6920 Par d'habiles "réformes" leur facilitant
 La réussite au "Bac", devinrent enseignants :
 Ainsi fut assuré le Grand Remplacement
 Du savoir par la poudre aux yeux réglementaire,
 Suffisante pour faire de bons fonctionnaires. . .

6925 À ces contrariétés dans les orientations
 À donner aux normaliens "en situation",
 Est venu s'ajouter pour moi, la déception
 De n'avoir pas obtenu une nomination
 À laquelle je pouvais prétendre, remplaçant

6930 À la rentrée suivante, le poste vacant
 D'un collègue assumant des fonctions d'Inspecteur,

Avec qui j'avais pu nouer, de très bonne heure
 L'an dernier, au travail, des rapports d'amitié :
 Le "patron" de l'EN semblait se désoler
 6935 Que ma demande n'ait pas reçu de réponse. . .
 On apprendra plus loin ce que cela dénonce !
 De son côté Mireille n'éprouvait pas de joie
 À devoir enseigner en de plusieurs endroits :
 Toujours se déplacer d'un collègue à un autre,
 6940 Pour faire de l'anglais, à la place des autres. . .
 Enfin nous subissions, comme une vraie géhenne
 D'avoir à être là, toutes les deux semaines,
 Pour pouvoir présenter à sa mère Isabelle,
 Qui ne comprenait rien à cette ribambelle
 6945 De préparatifs faits le plus souvent pour rien,
 Car qu'elle vienne ou non, pour nous il fallait bien
 Rester là, et attendre. . . Nous étions usés
 De vivre chaque fois dans cette anxiété.

J'avais été tenté par la Fac de Rouen,
 6950 Espérant que peut-être, le cas échéant,
 Je pourrais y trouver une charge de cours,
 Et j'avais essayé, en faisant des détours,
 De rencontrer celui qui était le "patron"
 Des médiévistes, dirigeant de la section.
 6955 Il me reçut sans me laisser d'espoir aucun,
 Mais il me conseilla d'aller trouver quelqu'un
 Qui peut-être pourrait m'aider dans cette quête ;
 Je saisis l'occasion, et sur ces entrefaites,
 Je m'avisai que l'homme habitait près d'Évreux :
 6960 J'envoyai une lettre, et je fut très heureux
 De très rapidement être invité chez eux. . .
 Nous avons un parcours assez proche, tous deux,
 Mais de Normale, lui, avait choisi la voie
 Qui menait à Saint-Cloud, à l'encontre de moi
 6965 Qui eût pu y aller, sauf à me marier !
 L'accueil fut chaleureux ; une vraie amitié
 S'est établie très vite entre nous, tous les quatre,
 Nous nous recevions, mais pour le feu dans l'âtre,
 Leur très belle maison était plus adéquate

*Cours à
 Saint-Cloud*

- 6970 Que la nôtre bâtie un peu de carton-pâte !
 Pour le second trimestre, Gaby me proposa
 De remplacer quelqu'un qu'il connaissait, là-bas,
 À Saint-Cloud justement, pour les Agrégatifs :
 Une charge de cours — et sans préparatifs !
- 6975 Tempête sous un crâne... Mais c'était tentant
 D'autant qu'il s'agissait de traiter de "Tristan"
 Que je connaissais bien, et j'ai donc accepté.
 L'horaire était calé dans mon calendrier,
 Après mon dernier cours, le mercredi, je crois ;
- 6980 Le temps m'était compté ; et la première fois
 Je sautai en voiture, et filai à Saint-Cloud :
 Je n'en menais pas large et m'attendais à tout,
 Mais je tins l'auditoire, assez pointu pourtant,
 Et en revenant tard, j'étais assez content !
- 6985 Mais cela demandait pour moi préparation
 Détaillée chaque fois, et bien des corrections...
 Et les allers-retours, en voiture, à la hâte
 Très vite me pesèrent ; et ce fil à la patte
 A bien failli me rendre comme schizophrène :
- 6990 Passer d'un cours avec des élèves "à la traîne"
 Pour un cours magistral à des "Agrégatifs" !
 J'avais le sentiment quasiment maladif
 D'un écartèlement, et cette distorsion
 Avait rapidement détruit mes illusions !
- 6995 Alors un jour je vis dans un encart du "Monde"
 Que le Maroc cherchait à embaucher du monde :
 Les enseignants français pourvus de la Licence
 Devaient se présenter à Paris, dans l'urgence !
 C'était un mercredi — l'occasion était belle :
- Alea
 jacta est !*
- 7000 La voisine acceptant de garder Isabelle,
 Profitant de n'avoir pas de cours ce jour-là,
 Nous sommes pour Paris partis — en quel état !
 Durant tout le trajet, et le pied au plancher,
 Nous supputions nos chances, de recommencer
- 7005 Ailleurs, en un pays que nous avons aimé
 Une nouvelle vie, hasard inespéré !
 Nous sommes arrivés devant le grand portail

De l'ambassade, mais n'y voyons rien qui vaille...
 Hélas ! Il est trop tard... Mais — aumône qu'on jette,
 7010 Une adresse figure, au bas d'une affiche :
 Celle du Ministère de l'Éducation...
 Nous sautons dans la "Dyane", avec quelle émotion !
 Zigzaguant dans les rues, un vieux plan à la main,
 Devant une autre porte, nous voilà enfin...
 7015 Nous nous précipitons... Mais nous sommes stoppés :
 La fermeture, ici aussi, est arrivée !
 Nous expliquons, nous supplions... on réussit
 A monter à l'étage, où encore on supplie,
 Et lassé, l'employé nous remet les dossiers !
 7020 Il nous dit bien chanceux de n'avoir pu entrer
 Là-bas, à l'Ambassade, car ils nous auraient pris,
 Mais payés trois fois rien, pas du tout comme ici !
 Pleins de remerciements, ébahis, nous partons :
 En rentrant, il nous semble être sur des charbons
 7025 Ardents !... Et nous faisons en hâte nos dossiers
 Que nous expédions avec fébrilité...

L'année se poursuit dans cette expectative *Nomination !*
 Pendant quelque semaines, et puis une missive
 Du Ministère vint nous plonger dans la joie :
 7030 J'y lisais que j'étais affecté cette fois
 Au "CPR" d'Agadir, et dès la rentrée !
 Agadir ! Mot magique, et chance inespérée,
 Pour nous, qui justement, comme un pressentiment,
 Nous étions dits que ce serait probablement
 7035 Une ville agréable pour vivre, à la fois
 Moderne et cependant bien différente en soi
 Puisque si loin de nous, en ce sud marocain
 Que nous avons connu, et que nous aimions bien !
 Nous étions transportés comme en tapis volant
 7040 Vers une autre existence, et cet éloignement
 Était tout justement ce que nous désirions,
 Pour échapper aux règles de juridiction...
 Restait une inconnue : le poste de Mireille
 N'était pas mentionné ; cela nous fit des veilles
 7045 De ruminations, au bout desquelles fut

- Prise la décision d'aller vers l'inconnu,
 Même si j'étais seul nommé, en espérant
 Que Mireille pourrait trouver finalement
 Un poste ici ou là, peut-être, en attendant. . .
- 7050 Mais l'administration, pour nous, décidément
 Se fit favorable. . . Mireille fut nommée
 À Agadir aussi, en Français, au Lycée !
 Cette fois nous n'avions qu'à larguer les amarres. . .
- 7055 L'année se terminait; apprenant mon départ
 Les collègues me firent l'honneur d'une fête,
 Et le champagne aidant, je n'avais plus en tête
 Les griefs inspirés par notre Directeur,
 Qui maintenant faisait des mots en mon honneur. . .
- 7060 Quand soudain me tirant par la manche en un coin,
 La secrétaire à voix basse me dit « Il faut bien
 Que je vous dise, maintenant que vous partez,
 Quelque chose que j'ai dû si longtemps garder :
- Une*
révélation. . .
- 7065 Pour le poste qu'en vain vous avez demandé,
 Si aucune réponse ne vous fut donnée,
 Ce n'est pas étonnant, car votre gros dossier,
 Dans l'enveloppe que j'ai bien dû envoyer
 N'y était pas ! Le Directeur l'avait vidée
 Et cachetée, avant de la mettre au courrier !
 Mais surtout, ne répétez cela à personne ! »
- 7070 J'ai promis, remercié d'avoir été si bonne ;
 J'étais abasourdi de tant d'hypocrisie. . .
 Mais malheureusement, la suite du récit
 Montrera à quel point le mensonge est la forme
 Courante, pour ceux qui ont du pouvoir — en somme !

4ème partie : 1975-1981

AGADIR - I

*Préparatifs de départ - Mon frère - Le voyage - Première installation
- Le "CPR" : mes étudiants - Notre ami Othman - Mireille au Lycée -
Jacqueline, Michel - Motos - Les chameaux! - À moto dans l'Atlas -
Au village - Pierre et les crevettes - La villa Brouksy - l'Apple II - Une
"startup" ratée - De l'arabe au clavier ?*

- 7075 La fête était finie, et le ressentiment *Préparatifs*
 Éprouvé que l'on m'ait si hypocritement *de départ*
 Traité, me dispensa d'adieux au Directeur. . .
 Et maintenant c'était bien plutôt le bonheur
 De quitter tout cela qui me réjouissait .
- 7080 Mais ce n'était pas simple, car il nous fallait
 Régler beaucoup de choses — et d'abord la maison :
 Nous n'avions pas le droit de la vendre, en fonction
 Du contrat pour le prêt, ses clauses compliquées,
 Que nous avions bien entendu, pour des années,
- 7085 Signées sans y penser . Mais nous pouvions louer,
 Et parmi mes élèves de dernière année
 Il se trouva qu'un couple voulant se loger
 Était intéressé : nous leur avons loué
 Pour le temps nécessaire, avant de la leur vendre .
- 7090 Cette question réglée, il fallait, sans attendre
 Choisir quoi emmener, comment le transporter
 Sachant qu'en arrivant nous devrions chercher
 Pour pouvoir nous loger, et pendant quelque temps. . .
 Nos voitures vendues, d'abord, évidemment,
- 7095 J'eus l'idée d'acheter comme une camionnette,
 Une Renault très haute, nommée "Estafette"
 Dans laquelle on pourrait bien plus facilement
 Entasser de quoi vivre et dormir, et mes livres .
- 7100 J'ai donc acheté planches, vis de gros calibre,
 Et j'ai aménagé l'intérieur de l'engin,
 Avec des rayonnages pour tous mes bouquins,
 Ceux que j'avais choisis avec le plus grand soin,
 Et qui étaient au nombre de deux cents, au moins !
 Nous n'étions pas encore à l'ère numérique

- 7105 Et il n'y aurait pas, je le savais fort bien
 Les titres de mon choix, en pays marocain .
 Je peux dire, je crois, que des expatriés,
 À Agadir je fus le seul à disposer
 D'une bibliothèque vraiment bien fournie,
- 7110 Qui fit rire d'abord, puis suscita l'envie .
 Et puis j'ai installé un grand lit repliable,
 Et si cela était quelque peu à la diable,
 Du moins ne dormirions-nous pas sous les étoiles !
 Et pour Isa, on prend une tente de toile
- 7115 Ça l'amuse beaucoup tous ces préparatifs,
 Et elle affiche même un air admiratif
 En me voyant taper, clouer, visser poncer .
 Ce que nous emmenions était bien limité :
 Des vêtements, un peu, et des jouets, beaucoup. . .
- 7120 Des papiers, des papiers, et aussi quelques sous !
 Sans oublier aussi ma machine à écrire,
 Pour que ma thèse avance, voulant revenir
 L'été suivant, ayant transcrit les manuscrits,
 Et montrer à Chaurand ce que j'avais écrit.
- 7125 Ce n'est pas tout à fait sans nul regret, du reste,
 Que nous abandonnions cette maison modeste. . .
 Elle nous convenait, même si maintenant,
 Les constructions avaient fait du lotissement
 Au lieu d'une prairie avec quelques maisons,
- 7130 Un reste de prairie dans beaucoup de maisons. . .
 Nous avons des voisins aimables et dévoués
 Le plus proche veillait même sur les fraisiers
 Que suant et soufflant j'avais voulu semer
 Quand nous étions partis, et celui d'à côté
- 7135 Martiniquais, ayant un frère douanier
 Nous revendait parfois, en signe d'amitié,
 Du whisky à des prix sans concurrence aucune !
 Et ma mère était fière, ici comme en chacune
 Des maisons des enfants, d'y avoir apporté
- 7140 Un arbre, un cerisier, et de l'avoir planté. . .



Ma mère avec son arbre et Isa.

Pauvre mère, je crois qu'elle a eu de la peine,
 De voir que nous partions en des contrées lointaines
 Laissant cet arbre étant comme un peu d'elle-même. . .
 Mais elle fut heureuse de nous voir quand même
 7145 En venant au Maroc, avec sa soeur Suzette,
 Et de notre côté nous avions plein la tête
 De projets, excités, en faisant nos adieux,
 D'envisager le monde vu sous d'autres cieux .

Nous voilà donc partis, et la première étape
 7150 Nous mena chez mon frère, où furent des agapes. . .
 Nous étions semble-t-il deux grands aventuriers !
 Cet accueil chaleureux, jamais n'ai retrouvé :
 Nos relations se sont peu à peu distendues. . .
 Je crois qu'il n'a pas fait ce qu'il aurait voulu ;
 7155 Il avait eu la chance, plus jeune, pourtant
 D'être allé à la Fac, et d'être un étudiant :
 Dix ans plus tard ma mère n'avait plus pensé
 Comme ce fut pour moi. . . et l'inscrit au Lycée !
 Il s'était mis à faire de l'astronomie,

Mon frère

- 7160 Et je l'avais aidé, encore à Champigny,
 À tailler le miroir du premier télescope
 Qu'il monta de ses mains, comme un œil de cyclope,
 Et quand je regardais, j'étais émerveillé!
- 7165 Et puis il a connu un autre passionné
 Qui fut certainement son mentor, très longtemps :
 Il avait lui aussi construit un instrument
 Mais d'une dimension sans commune mesure
 Avec le sien, dont la coupole, sur un mur
 Faisait chez lui un véritable observatoire...
- 7170 Michel avait la clé, et très souvent, le soir
 Nous allions tous les deux et pouvions observer
 Des quantité d'objets, parfois si éloignés
 Comme des galaxies, des amas, des novae,
 Qu'il nous fallait rester longtemps, et l'oeil rivé
- 7175 À l'oculaire... Mais bien souvent on faisait
 Des photos à longue pose, et il fallait
 Tenir de grandes barres qui nous permettaient
 De corriger un peu la rotation, qui se faisait
 Automatiquement, mais avec des erreurs,
- 7180 Et que nous corrigions, ainsi, par des curseurs...
- Certaines fois l'hiver, où tout était glacé,
 Nous montions tous les deux très bien emmitoufflés
 Sur la coupole, à l'extérieur, pour dégivrer
 Les panneaux qu'il fallait ouvrir pour observer...
- 7185 Et j'avais l'impression d'être un vrai astronaute
 Sorti d'une capsule, et qui devait, sans faute,
 Dans l'espace, avancer tenu au bout d'un fil...
 Nos fous-rires ne nous rendaient pas plus agiles,
 Glacés dans nos mitaines, lunettes embuées,
- 7190 Mais quand c'était fini, on chauffait un café !
 Michel ensuite alla à la fac de Nancy
 Nous ne nous sommes plus vus tout à fait aussi
 Souvent, et soixante huit fit, politiquement,
 Que nous avons choisi des chemins bifurquants :
- 7195 Il fut au PSU, moi à la JCR,
 Et nous ne jouions plus vraiment les mêmes airs.

Quand je me suis plongé dans “la micro”, enfin,
 Ayant quelques longueurs d’avance, je crus bien
 Que je lui donnerais un petit coup de main,
 7200 Quand il voulut s’y mettre, un beau matin ;
 Mais alors que j’avais choisi un “Apple II”
 Michel a préféré “Windows”, bien plus “sérieux” .
 Ce choix était pour moi un peu trop conformiste,
 Et il m’avait rendu, évidemment, très triste,
 7205 Car il montrait que notre collaboration
 En ce domaine aussi, n’était plus qu’illusion .
 Mais en passant chez eux, allant vers Agadir,
 Ce ne fut cette fois que verres et sourires !

Le lendemain ce fut le vrai commencement *Le voyage*
 7210 De notre long voyage, non sans un serrement
 De cœur — car ce n’était pas, comme à l’ordinaire,
 Un départ en vacances, mais bien au contraire,
 Une expatriation, une terre étrangère
 Dans laquelle il faudrait peut-être bien se faire
 7215 Violence parfois, pour y être accepté :
 Si l’Islam à l’époque, était édulcoré,
 Et si j’en connaissais surtout les monuments,
 J’avais bien assez lu, malgré tout, le Coran
 Pour savoir que c’était un sens-dessus-dessous
 7220 Pour nous : la “soumission” ne régnait plus chez nous
 Depuis les temps lointains où la chrétienté
 Régnait en absolue sur un peuple arriéré .
 Nous n’allions pas, c’est vrai, en pays inconnu :
 Lors de notre voyage, nous avions bien vu
 7225 Certains aspects profonds de cette société ;
 Mais nous étions alors de simples passagers,
 Maintenant nous allions vraiment nous installer .

La traversée de l’Espagne, quelle “épopée” !
 7230 Si mon installation donnait assez satisfaction,
 Et si nous avons pu dormir dans ce camion,
 Une ou deux fois au moins, par contre, la chaleur
 Andalouse, terrible, et celle du moteur,
 Qui de fait se trouvait dans la cabine même,

7235 Nous causa des soucis, et le seul stratagème
 Était d'ouvrir en grand la porte latérale
 Pour faire entrer de l'air — de chaleur infernale !
 Et quand ce fut enfin le moment d'embarquer,
 Nous avons dû, bien sûr, très longtemps patienter. . .
 Isabelle jouait, elle avait de la place,
 7240 Beaucoup mieux qu'en voiture, c'était un palace
 Pour elle que pouvoir installer ses jouets .
 Et nous, nous supputions ce qui nous attendait. . .

Algésiras-Ceuta, la traversée est courte,
 Et le spectacle était devant nous, quand la porte
 7245 S'ouvrit enfin sur un énorme entassement
 De chameaux de mulets, de djellabas, bloquant
 La sortie des camions, des voitures, des gens,
 Et qu'on dut se frayer un chemin, klaxonnant
 Pour atteindre l'endroit où de belles casquettes
 7250 Auprès d'une barrière éventraient les emplettes
 Ramenées à grand peine par de pauvres femmes,
 Toutes voilées qui pour gagner quelques dirhams
 De l'enclave espagnole revenaient, chargées,
 De tonneaux de lessive et rouleaux de papier .
 7255 Nous avons cette fois pris le plus court chemin,
 Par la route Rabat, Marrakech, nous gardant bien
 De nous aventurer dans l'Atlas ; mais pourtant
 Ce trajet est fort long ! Nous étions impatients
 De voir le bout de ce ruban déroulé devant nous
 7260 Sous un soleil de plomb, le goudron, les cailloux. . .

*Première
 installation*

Nous sommes arrivés enfin, et nous avons cherché
 Le camping, qui n'était pas trop mal situé,
 Avec des palmiers, de la verdure, des ombrages
 Et de plus, pas très loin de cette grande plage
 7265 Que nous avons vue presque déserte, deux ans
 Auparavant ; ayant choisi l'emplacement,
 Pour Isabelle, nous mettons sa tente
 Près de notre "Estafette", et elle est bien contente,
 Car elle s'est très vite trouvée des copains
 7270 Des gamins et gaminnes, de petits marocains. . .

D'avoir de quoi dormir nous nous félicitons,
 Mais nous ne pensions pas que ce serait si long !
 Il nous fallut chercher trois semaines au moins
 Pour un appartement que nous puissions louer
 7275 Dans un immeuble neuf, à peine terminé .
 Il nous fallut attendre encore des papiers,
 Et puis se mettre en quête, un peu, de mobilier. . .
 Nous étions installés le plâtre à peine sec,
 Et nous avons posé comme de vrais blancs-becs
 7280 Malgré l'accoutrement, supposé marocain,
 Et les banquettes dues à l'artisan du coin .



Pour nous deux ce fut, dans nos établissements
 La découverte d'usages bien différents
 De ceux auxquels nous avons été habitués.
 7285 La lenteur alliée à un laisser-aller,
 L'imprécision souvent teintant les décisions .
 Quand on sut que le Roi envoyait des avions
 Pour savoir si la Lune était vraiment levée,
 Et que le Ramadan puisse être promulgué,
 7290 Par lui, qui des Croyants était le Commandeur,
 Au-dessus des nuages dus à la chaleur. . .
 Nous avons bien senti que nous étions ailleurs !
 La tradition usait de la modernité
 Comme d'un simple outil, pour mieux magnifier
 7295 Celui dont le visage demeurerait caché,

*Mes
 étudiants*

Comme celui des femmes, promenées voilées. . .

7300 Au CPR j'avais d'anciens instituteurs
Du "Bled", qui rejoindraient le corps des Professeurs
Après leurs trois années d'études faites ici ;
Tout de suite je fus assez bien accueilli,
Ayant moi-même fait ce qu'ils avaient connu,
Dans mon "bled" champenois, celui de mes débuts .
De leur choix du "Français" m'étonnant devant eux,
Pour leur "spécialité", l'un d'eux me dit : « Monsieur,
Pour ne pas faire "arabe" ! Nous sommes des berbères. . . »

7310 Je ne soupçonnais pas une telle colère,
Bien que sachant le rôle joué dans la guerre
Par le "Glaoui" de Marrakech — et les "Affaires"
Indigènes" des Français, contre le Sultan,
En flattant les Berbères, premiers occupants .
Mais je ne pensais pas que depuis tant de temps
Cette opposition sourde demeurerait pourtant
Jusqu'à déterminer le choix de leur carrière,
Pour tous ces étudiants si fiers d'être Berbères !



La deuxième en bas à gauche est Fatima, la femme d'Othman.

7315 Il y avait parmi eux quelques femmes aussi
Dont l'une qui nous fit connaître son mari,
Le Directeur de l'hôpital, nommé Othman
Qui était en "délicatesse" avec Hassan
Car il était athée, ce qui nous rapprocha .

*Notre ami
Othman*

- 7320 Et j'ai le souvenir d'une soirée, chez nous,
Où nous avions chanté, riant comme des fous
Des chansons de Brassens ! J'admirais sa culture,
Et le roi Hassan II lui menait la vie dure
Car il avait en lui un réel opposant,
- 7325 Irréprochable, et très apprécié des soignants
Comme du petit peuple, qu'il aimait à voir
Dans ses tournées dans les moindres douars...
Après bien des années de lutte pied à pied
Pour une médecine aux humbles destinée,
- 7330 Le roi a réussi à s'en débarrasser
En le faisant, à L'OMS, gratte-papier .
Pour Othman, c'était trop, de vivre en un bureau
À New-York, séquestré, dans une tour, en haut !
Il en devint malade, très vite — et mourut :
- 7335 De cet assassinat nous fûmes convaincus...
Je me souviens qu'un jour, venu chez nous, à Nantes,
Il demeurait pensif, au balcon accoudé
De la rue de Briord, observant l'ouvrier
Qui s'acharnait longtemps avec sa lance à eau,
- 7340 Pour chasser un étron de chien, du caniveau...
Et me dit : « Guy, toute cette eau que l'on gaspille
Chez nous suffirait bien, au moins, à dix familles ! »
Je reconnaissais là son souci du réel,
Et l'envoyer ainsi en haut d'un gratte-ciel
- 7345 C'était la punition pour son amour des gens
De la part de ce Roi, "Commandeur des Croyants"...
- Mireille allait enfin enseigner le français...
C'était un étrange paradoxe, en effet,
Que de ne le faire qu'en pays étranger !
- 7350 Jusque-là on l'avait confinée à l'anglais,
Et si elle aimait ça, ce n'était pas moins vrai
Que sa licence était bien "Licence de Lettres"...
Mais à Rouen le Rectorat croyait, peut-être,
Ou même sûrement, que l'important était
- 7355 De boucher quelque trou, et peu lui importait
Que ce soit ci ou ça : le poste était pourvu,
Les parents satisfaits, que demander de plus ?

*Mireille
au
Lycée*

Ici elle pouvait tout comme moi, enfin
 Parler littérature... Mais au lieu de gamins
 7360 Ses élèves étaient plutôt des jeunes gens,
 Et dans ce pays où c'est la loi du Coran,
 Le regard sur les femmes est loin d'être innocent,
 Et elle dut parfois, face au harcèlement,
 Tenir bon, et mettant les rieurs avec elle,
 7365 Ne pas avoir besoin de jamais faire appel
 À l'administration, ce qui lui garantit
 De pouvoir travailler dans le respect acquis.

Jacqueline
Michel

Elle se fit très vite au Lycée des amis
 Jacqueline, Michel, qui arrivaient aussi
 La même année que nous ; Michel venait de France,
 Mais Jacqueline avait sur nous bien de l'avance,
 Car elle avait déjà, elle, enseigné en Chine,
 Ce qui pour nous était un parcours qui fascine !
 Avec eux tout de suite nous fûmes liés,
 7375 Et nous passions souvent des heures au café,
 À discuter... J'ai vite remarqué d'ailleurs
 Que les expatriés étaient hauts en couleurs,
 Très souvent : à l'issue d'histoires compliquées,
 Ils avaient cru trouver, vivant à l'étranger,
 7380 Un remède à leurs problèmes sentimentaux
 Ou conjugaux... Mais au fond de leur sac à dos,
 Croyant les oublier, les avaient amenés,
 Et leur quête était vaine, et à recommencer...

Nous deux aussi, au fond, n'étions pas venus là
 7385 Par hasard, mais pour en finir "avec tout ça",
 Pour établir une distance infranchissable
 Avec une situation insupportable...
 Mais du moins pour nous deux le remède était bon :
 Le problème concret trouvait sa solution,
 7390 Dans cet éloignement permettant d'oublier
 Un "droit de visite" rarement exercé.
 Mais s'agissant souvent de ruptures intimes
 La distance n'est qu'un pont sur un grand abîme
 Ou comme un fil tendu de l'une à l'autre rive

7395 Dont les ondulations se propagent, captives,
 Mais ne laissent en paix ni le jour ni la nuit,
 Ceux qui à chaque bout ont attaché leur vie.

Jacqueline quelqu'un jusqu'en Chine avait fui,
 Et quatre années avait à Shanghai accomplies ;
 7400 Michel de son côté, séparé, lui aussi,
 Tous deux avaient fini par échouer ici,
 Un peu désemparés, et contents de trouver
 Chez nous probablement quelque solidité,
 Rapidement ont fait partie de la maison :
 7405 La douceur du climat incite aux réceptions !

Pour aller travailler j'eus très vite l'idée

De revenir à la moto : en ces contrées

Où il fait toujours beau, c'était tout indiqué !

Agadir avait peu de magasins dédiés

7410 À ce genre d'engins, mais j'en ai trouvé un,
 Entre chaussures de sports et maillots de bains. . .

C'était la "Suzuki", de trois cent quatre vingts

De cylindrée, deux temps, qui me plaisait fort bien :

Elle était belle et rouge, et l'ayant essayée,

7415 Je fus vite conquis, et je l'ai achetée.

Dès que je l'eus en main, je me suis élancé

Un matin, le soleil à grand peine levé

Sur la route de Marrakech, qui va si loin

Que l'on n'en voit le bout, et poignée "dans le coin"

7420 J'ai roulé pour tester la machine, vraiment,
 Jusque vers cent cinquante, assez facilement.

J'étais content, et j'ai fait demi-tour, roulant

Cette fois à cent vingt, plutôt tranquillement. . .

Mais sous mon blouson, je grelottais, cette fois :

7425 Selon Lyautey « Le Maroc est un pays froid
 Où le soleil est chaud. » Je pus le vérifier. . .

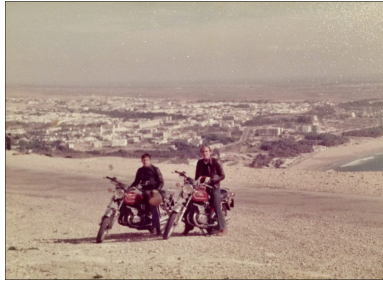
Et quand en revenant, je me suis recouché,

Je me mis aussitôt à tousser, transpirer :

D'avoir si bien roulé je fus comme grippé !

motos

- 7430 Les premiers jours, partant à moto travailler,
Je regardais le ciel auscultant les nuées,
Pour savoir si la pluie menaçait, ce matin ;
Mais très vite je sus qu'Agadir était bien
« Un pays imbécile où jamais il ne pleut »
7435 Comme chantait Brassens, et j'en étais heureux !
Michel mourait d'envie de faire comme moi :
Ayant essayé ma "Suzuki" une fois,
Il avait aussitôt commandé l'identique ;
Et nous faisons souvent la route touristique
7440 Qui suit la côte vers le nord, par le cap Ghir,
Et rouler tous les deux était un vrai plaisir.



Michel A. (le plus grand!) et moi.

Chameaux!

- Une de nos balades nous rendit célèbres,
Mais elle aurait bien pu nous valoir les ténèbres. . .
Nous étions ce jour-là partis vers Marrakech,
7445 La route au milieu d'un désert de pierres sèches ;
Nous avons roulé jusqu'aux premiers lacets
De cet Anti-Atlas dont on voit les sommets
Et qui vers Immouzer a de belles cascades.
Abrisés contre un mur, le Souss en enfilade,
7450 Nous avons devisé, la cigarette aux lèvres,
Devant des arganiers et leurs troupeaux de chèvres.
Puis nous voilà partis, le soleil était haut,
La route était déserte, et nous avions très chaud.
J'étais devant, voyant Michel dans mon rétro,
7455 Je roulais à cent vingt, ce qui n'était pas trop
Sur cette route là, droite vers l'horizon,

- Quand soudain, à cent mètre, sortant des buissons,
 Un chameau dandinant apparaît devant moi,
 Un gamin le suivant, et deux autres je crois
 7460 Plus petits, sur le bord, et prêts à traverser !
 En un éclair je sais que je ne peux freiner
 Assez pour éviter le choc, ou partir au fossé ;
 Je me dis « le petit est trop bas, mais le grand,
 Pourquoi pas ? » et tout en me couchant
 7465 Sur la moto je vise la panse velue. . .
 Et je passe dessous ! Mais un peu retenue
 Au passage quand même, la moto se couche,
 Je la redresse, mais bientôt elle touche
 L'autre bord de la route, alors je joue le tout
 7470 Pour le tout : et je saute en avant, lâchant tout. . .
 Je me retrouve à plat-ventre sur le goudron,
 Et je glisse et je glisse, on dirait du savon. . .
 Et je me dis : « Quand même, que diront les gens
 Quand je vais arriver ainsi, en dévalant
 7475 Le long de l'avenue qui va jusqu'à chez nous ? »
 Alors je me retourne, la tête en dessous,
 Pivotant sur le casque, et me voilà stoppé :
 Je suis assis au beau milieu de la chaussée,
 J'ai perdu une botte, et je me tâte : rien !
 7480 Je n'ai qu'un petit peu de mal à une main. . .
- Je me relève alors, abasourdi, je me rappelle
 Et regarde en arrière, en me disant : « Michel
 Où donc est-il ? » Et je le vois soudain là-bas,
 S'extirpant du fossé, le casque sous le bras. . .
 7485 Je vais en clopinant vers lui — il me demande
 « Quel jour on est ? » et deux fois me le redemande. . .
 Ce qui m'inquiète un peu — mais son air ahuri
 Je pense bien qu'il doit être le mien aussi !
 Nous avons attendu qu'une voiture passe. . .
 7490 Un pickup nous a pris, ramenés sur la place ;
 Nous étions invités, ce soir là, juste en face :
 Nous sommes arrivés, ainsi pleins de poussière
 Et Mireille et l'ami qui nous recevait, Pierre,
 Ont poussé de grands cris devant ces deux zombies !

7495 Pierre étant médecin, nous servit un whisky
 En soignant nos bobos, et nous avons dîné
 D'excellentes langoustes, non sans raconter
 Notre aventure, et moi, les cris du chamelier,
 Qui aujourd'hui serait passé à la télé!
 7500 Ce qui est étonnant quand aujourd'hui encore
 Je revis cet instant où j'ai frôlé la mort,
 C'est la rapidité qui saisit ma pensée
 Liée curieusement à l'élasticité
 Du temps, qui m'a semblé si lentement couler
 7505 Quand je croyais glisser sans fin sur la chaussée,
 Et dans ce raclement, l'entière anesthésie,
 Qui m'emplissait plutôt comme d'une euphorie...
 Si la mort majuscule, la vraie, pouvait être
 Un jour, comme cela, j'aimerais cesser d'être !

7510 Faisant de la moto, je suis vite rentré
 En contact avec de vrais motards patentés...
 C'était une joyeuse bande, et même si

*À moto
 dans l'Atlas*

Ils ne s'occupaient guère de philosophie,
 Non plus que poésie ou musique classique,
 7515 L'amour dû à mon père, pour la mécanique,
 Fit que je fus très vite accepté dans la bande,
 Et que je fus tout fier de verser mon offrande
 Au "moto-club", et de pouvoir participer
 À leurs "sorties" sur des sentiers escarpés.

7520 Avec la "Suzuki", une moto routière,
 Et Isabelle, à moi accrochée, à l'arrière,
 C'était je peux le dire un véritable exploit,
 De franchir des passages parfois très étroits,
 Et passer au-dessus de gros blocs dévalés

7525 De la falaise menaçant de s'écrouler.
 Très vite je compris que je devais changer
 De machine, et comme justement Louis Ferrier
 Vendait sa "Yamaha", faite pour les pierriers,
 Une "trail" pas trop lourde à la manipuler,

7530 Avec Isabelle, j'aurais moins de soucis !

Mireille avait loué un engin sans permis
 Minuscule, qui n'a pas longtemps résisté
 Aux cailloux, ni aux épines des arganiers :
 Qu'on avait bien connus, avec la "Méhari" !
 7535 Elle partit, creva très vite ; on répara. . .
 Et cent mètres plus loin cela recommença !
 À la troisième fois, n'ayant plus de rustines,
 On décida d'enlever la chambre à sa machine,
 Et qu'elle roule ainsi, en remplissant le pneu
 7540 D'herbe fort bien tassée. . . mais cela dura peu !
 Le pneu trop abimé se tortillait un peu
 Alors pour en finir, on enleva le pneu !
 Tout le monde attendait, et donc, vaille que vaille,
 On lui dit de rouler ainsi, sur la ferraille !
 7545 Elle n'alla pas loin : la jante fut en huit,
 On la laissa dans un buisson, — on prit la fuite,
 Et Mireille à l'arrière du plus grand gaillard,
 On a fait notre tour, on est rentré très tard.
 Mais avec un pick-up, deux sont partis, les braves,
 7550 En pleine nuit tenter de rechercher l'épave. . .
 Quand ils sont revenus, le loueur, on s'en doute
 N'a pas trop apprécié cet "accident de route" !

Mireille alors a dit : « Je passe le permis. »
 Et j'avoue que j'en suis resté bien ébahi !
 7555 On peut bien se douter qu'il était assez rare
 A l'époque, de voir, au milieu des "motards"
 Une femme, surtout en pays musulman !
 Mais nous avions, pour elle, trouvé justement
 Une moto puissante mais basse, et ainsi
 7560 Elle put brillamment obtenir son permis !
 Elle vint avec nous, et roulait vaillamment,

Mais de la voir ainsi je tremblais très souvent
 Quand elle s'approchait trop du bord du ravin :
 Un jour à l'un de nous qui faisait le malin,
 7565 Il était arrivé de rater le virage
 Et il était tombé, se griffant le visage,
 Dans les branches piquantes d'un bel arganier

Dont nous avions eu peine à aller le tirer !



Qu'est-ce qui est rouge et qui va vite ? Mireille. . .

*Au
village*

- 7570 Ces promenades étaient quelque peu athlétiques
 Mais elles nous valaient des sites magnifiques ;
 À cette époque-là, les gens dans les villages
 Nous voyaient arriver, malgré tout le tapage
 De nos moteurs, avec étonnement et rires ;
 Nous en avons gardé d'intenses souvenirs,
 7575 Et des scènes cocasses, comme ce jour là,
 Sur la piste un notable, dans sa djellaba
 Et ses babouches jaunes, nous a arrêtés
 Nous demandant de bien vouloir le transporter
 Nous disant qu'il était le chef de son village. . .
- 7580 L'un de nous, un costaud, installa son bagage
 Le hissant sur le siège, à l'arrière, aussi.
 En lui faisant escorte, nous voilà repartis,
 Je le revois encore, les jambes écartées,
 Et ses babouches jaunes à la pointe des pieds
 7585 Secoué sur la piste, nous tous en escorte. . .
 Nous sommes arrivés, et franchissant la porte
 Du village, tout le monde alors applaudit !
 Et celui qui servait de monture au cadî,
 Comme dans un "western", fit le tour de la place,
 7590 Et nous autres aussi, devant la populace
 Hilare, et s'arrêter enfin, pour déposer
 Le personnage qui, pour nous remercier,

Nous a offert le thé, et de petits gâteaux
Aussi durs que du bois, mais bien fort à propos !



Sur la place, au moment de repartir . .

- 7595 Les villages souvent se distinguaient à peine,
De la montagne à laquelle accrochés, sur la plaine
Ils descendaient, gardant la couleur des rochers,
Leurs toits étaient très plats, comme de boue séchée ;
Nous avons eu parfois des soucis pour l'essence :
- 7600 Même avec des bidons, chargés avec prudence
Sous ce soleil d'enfer, il arriva souvent
Que nous dûmes descendre des cols en coupant
Nos moteurs, ce qui rend la conduite scabreuse,
Mais les pompes, là-bas, ne sont pas très nombreuses !
- 7605 Parmi tous ces "motards", je fus vraiment ami
Surtout de l'un d'entre eux Pierre Marinetti :
Il était médecin et plus tout à fait jeune,
Venait souvent chez nous à l'heure où l'on déjeune,
Et il ne cachait pas son amour des crevettes
- 7610 Que Mireille souvent, "Reine de l'estafette"
Ramenait du marché, et qu'elle préparait
Avant la "chalada" de légumes ; on aimait
Voir Pierre se régaler, et lui, honteux,
De voir qu'il s'empiffrait, d'un rire silencieux
- 7615 Et pourtant homérique, soudain, explosait !
Bien que fort peu agile, à moto il venait
Avec nous, très heureux de notre compagnie :

*Pierre et
les
crevettes*

- Vivant seul, il devait parfois mourir d'ennui ;
 Il invitait beaucoup, était très généreux,
 7620 Au café, il laissait des pourboires monstrueux. . .
 Et c'est pourquoi chez nous, cela nous amusait
 De le voir arriver — quand l'envie le prenait
 De manger des crevettes "à la mode Mireille",
 Que gourmande elle aussi, préparait à merveille !
- 7625 Au bout de quelques mois, ayant fait connaissance
 De Michel et de Jacques qui, pour nous, par chance,
La villa Allaient quitter le bas d'une grande villa,
Brouksy Nous avons décidé de nous installer là :
 Villa Brouksy, rue du Caire, sur la hauteur,
 7630 Avec un beau jardin, ce fut un vrai bonheur.
 Dans le très grand couloir je fis des rayonnages
 Pour installer mes livres ; mais lors de nos voyages
 Enfermés sans lumière, avec les lessivages
 À grande eau répandue sur tout le carrelage
 7635 Par Zahra notre brave femme de ménage,
 Bien des livres de poche en ont perdu leurs pages !
 Le salon était grand : on y mit deux bureaux
 Des banquettes, des tables avec des plateaux ;
 Nous y avons deux chambres, une salle de bains,
 7640 Une grande cuisine, et ce qui est certain,
 C'est que notre terrasse occupait la longueur
 Donnant sur le jardin et des lauriers en fleurs,
 Et que cela donnait à tout ce béton-là
 Le charme ensoleillé d'une grande villa. . .
 7645 Il y avait encore, séparé du reste
 Une buanderie, un garage modeste
 Où ranger la moto, et pouvoir bricoler :
 Je ne pouvais vraiment rien de mieux espérer !
 À l'étage au-dessus, un couple marocain,
 7650 Des gens charmants et excellents voisins.

 Nous avons vécu là cinq années très heureuses,
 Un paradis en somme, et sa fin malheureuse
 Avec tant de recul, tant de péripéties,
 M'apparaît une chance peut-être, aujourd'hui :

7655 Si nous étions restés jusqu'à notre retraite
 Chose qui en principe aurait pu être faite
 Je n'aurais certes pas connu la même histoire :
 Le nez de Cléopâtre, après bien des déboires,
 7660 Pour moi ce fut la Fac, avec l'informatique,
 Dont je sentis très vite le charme magique
 De tout là-bas, en soixante dix-huit déjà...

Avec mon ami Pierre, je parlais souvent
 De science, car il se tenait très au courant
 De tout, de physique théorique et aussi
 7665 D'astronomie, autant que de cosmologie,
 Et même de l'informatique : il y avait
 Un peu tâté autrefois quand elle était
 En cartes perforées, sur de gros IBM,
 Avait fait du Cobol, et puis de l'UNIX, même !
 7670 J'étais impressionné, je l'enviais beaucoup
 Moi qui me contentais de dévorer surtout
 La seule des revues de l'époque à parler
 De "micro" ; et j'avais supputé d'acheter
 Une machine qui me permettrait de faire
 7675 Moi-même mon propre jeu de caractères,
 Car mon idée était d'arriver à écrire
 En arabe... croyant que c'était l'avenir !
 Alors un jour j'ai vu parler du "Sorcerer"
 Dont l'article disait qu'en étant programmeur
 7680 On pouvait en effet faire des caractères
 Autres que ceux d'ASCII... J'en ai parlé à Pierre
 Qui m'a dit : « On partage, à toi de l'acheter ! »
 J'ai un peu ruminé, puis me suis décidé :
 Les vacances de Pâques c'était l'occasion
 7685 D'aller jusqu'à Paris : il n'était pas question
 D'acheter d'Agadir — "internet" n'étant pas
 Inventé, il valait bien mieux aller là-bas !
 Heureusement d'ailleurs que sur ces entrefaites
 Nous avons depuis peu échangé l'"Estafette"
 7690 Contre une confortable et très belle "Cx"...

l'Apple II

- J'ai convaincu Mireille de mon idée fixe,
 Et pour Paris nous sommes partis, un matin,
 Isabelle dormant à l'arrière, c'était bien,
 Nous avons fait d'un coup trois mille kilomètres
 7695 Nous relayant souvent, et il faut bien admettre
 Que c'était un peu fou ! Et notre hôtel, je crois,
 De la "MGEN", était rue de Valois.
 Une fois installés, je me mis en devoir
 De courir à l'adresse où je pourrais avoir
 7700 La machine dont j'avais déjà tellement rêvé !
 Sur une porte un bout de papier décollé
 Indiquait "Sorcerer" : je sonne et je re-sonne
 Je frappe et je refrappe, mais jamais personne !
 L'affaire me sembla de ce fait très douteuse,
 7705 Je n'avais donc pas eu la main aussi heureuse
 Que je l'imaginai en opérant ce choix,
 Et je me demandais : « Alors, acheter quoi ? »
 Ne sachant plus que faire, je vais au Grand Palais
 Car celui "De la découverte" s'y trouvait
 7710 Et je savais que sa bibliothèque avait
 Les photos des planètes que je recherchais.

 J'étais tranquillement assis à lire, au chaud,
 Quand je vis arriver roulé sur un chariot
 Une fois déballé un engin à clavier
 7715 Auquel on raccorda un écran allumé. . .
 Je m'approchai et vit un homme tripoter
 Les touches qui faisaient des phrases s'afficher !
 Pas de doute, j'étais bien devant un micro. . .
 Alors je reconnus, en voyant son "logo"
 7720 Que c'était "l'Apple II", que j'avais négligé
 Dans mes recherches jusqu'ici, obnubilé
 Par un autre introuvable, alors que celui-ci,
 Me dit-on, se vendait à la "FNAC" Rivoli !
 J'y courus, je trouvai, j'achetai et rentrai. . .
 7725 La machine n'ayant pas d'écran, j'empruntai
 À ma tante Suzette, le petit qu'elle avait,
 Je l'installai, je démarrai et ça marchait !
 Nous avons passé nos huit jours en cet hôtel ;

7730 Quand Mireille sortait emmenant Isabelle,
 Je restai là, tenant en mains le manuel
 Et apprenant le B.A. BA du logiciel.
 Je rangeais la machine, l'écran, au placard
 Chaque matin, craignant que les mauvais regards
 7735 Des femmes de chambre me vaillent des ennuis,
 Et je réinstallais tout ça, dès leur sortie !
 De Paris je ne vis rien d'autre que l'écran ;
 De là a commencé, cela fait quarante ans,
 Et encore un peu plus chaque année, maintenant,
 7740 Cette passion qui fait qu'aujourd'hui, écrivant,
 C'est sur un logiciel de ma fabrication
 Le seul qui m'ait jamais donné satisfaction !

 Rentré à Agadir, la machine installée, *“startup”*
 Je renâclais un peu pour aller enseigner : *ratée*
 Je découvrais un monde longtemps ignoré,
 7745 Un monde souterrain aux parois tapissées
 De zéros et de uns, — j'étais un Cro-Magnon
 Dans la lumière verte de l'écran, au fond
 De ma caverne, je traçais des signes
 Comme pour évoquer des puissance divines. . .
 7750 Celles-là n'étaient pas touchées par les prières,
 Elles ne répondaient qu'aux litanies binaires
 Et je devais alors comme sur un trépied
 Savoir les déchiffrer et les interpréter !
 Très vite la nouvelle s'était répandue
 7755 Qu'avec une machine j'étais revenu :
 Un "micro" avec lequel on ne chantait pas,
 Une machine à écrire qui ne gardait pas
 Ce que l'on y tapait, et on appelait ça
 "Ordinateur". Un jour quelqu'un m'a demandé :
 7760 — C'est vraiment un ordinateur que vous avez ?
 — En effet. . . c'est bien ça ! — Mais alors, dites-moi
 Cette machine-là, elle vous sert à quoi ?
 — Vous avez un piano chez vous, n'est-ce pas ?
 — Oui, c'est vrai. . . — Et que faites-vous donc avec ça ?
 7765 — Mon cher, c'est évident, je fais de la musique ! . . .
 — Eh bien, moi, voyez-vous, c'est de l'informatique !

- Mais s'il est vrai qu'en soi ces manipulations
 Étaient pour moi bien plus que simples distractions,
 Mon ami Vilardel, gérant d'un grand Hôtel,
 7770 Ayant eu vent de ça, tout aussitôt, m'appelle,
 Et découvrant la chose, s'enflamme, imagine
 Ce qu'il pourrait tirer d'une telle machine,
 Pour gérer son "ratio" automatiquement,
 Calculer ses commandes instantanément !
 7775 L'idée me séduit vite de mettre en pratique
 Ce que je sais un peu, et alors il m'explique
 Ce qu'il attend de moi, m'incite à essayer. . .
 Nous convenons de faire un essai limité
 Qui aura pour objet les "petits déjeuners" :
 7780 Il s'agit d'obtenir que lui soit calculé
 Chaque matin le prix de revient des denrées
 Simplement en tapant le prix, les quantités.
 Nous avons travaillé tous deux pendant des mois. . .
 J'écrivis en "Basic" l'esquisse, je le crois,
 7785 De ce que bien plus tard on appela "tableur" :
 Le principe était là : on avait des colonnes
 Et des lignes ; et en changeant la donne,
 Les prix, les quantités, tout était calculé
 En un clin d'œil, et le résultat affiché !
 7790 Tous les tests terminés, Vilardel demanda
 Au grand patron de la chaîne, à Rabat,
 De bien vouloir venir à la présentation
 D'un système opérant une révolution
 Dans la facilité fournie à la gestion
 7795 Des commandes, et dans leur prévision. . .
 Le grand "boss" est venu, notre démonstration
 Se déroula — merveille ! — à la perfection.
 Mais comme Vilardel insistait sur le temps
 Gagné chaque matin sur les calculs, si lents,
 7800 Faits par les employés, à la main, un souci,
 Et suggérait que soit établi un crédit,
 Pour achats de machines, frais de conception. . .
 Le grand patron réfléchit un instant et répond :
 « Vous aurez deux employés de plus — et c'est bon. »

- 7805 Ainsi aura vécu ce que vivent les roses
 L'espace d'un matin, notre "startup" éclore ! . . .
- Je me suis retourné vers mes supputations,
 Mes recherches allant jusques à l'obsession
 Pour faire que l'on puisse écrire de l'arabe
- 7810 En tapant au clavier, syllabe par syllabe. . .
 Pour cela je devais aller jusqu'au tréfonds
 Du système, et écrire en "assembleur" abscons,
 Des centaines de lignes, pour mener à bien,
 Tous les remplacements de zéros par des uns !
- 7815 Je réussis un peu — sur des phrases triées !
 Et puis j'abandonnai : j'avais sollicité
 Une entrevue au Ministère, pour exposer
 Tout ce que j'avais fait, que j'avais envoyé. . .
 Je m'en fus à Rabat, j'étais très excité !
- 7820 Un quidam écouta poliment l'exposé
 Que je fis, regardant distraitement mes pages,
 Et me remercia, en me disant : « Dommage. . .
 Mais cette année, nos objectifs sont différents ;
 Revenez l'an prochain, car c'est intéressant. . . »
- 7825 Ainsi se termina aussi cette entreprise :
 Il fallut bien dix ans pour que soit enfin prise
 En considération la possibilité
 De caractères, puis d'alphabets "étrangers" !

*Arabe
 au
 clavier ?*

AGADIR - II

Des amis - Omar Khayyam - L'arabe, les langues - Cheval et fantasia - l'"Enduro" du Souss - Aéro-club - "Lâché" ! - Frayeurs... - Ma thèse - Le CAPES de Mireille - À Villocette - Contrat rompu ! - Un espoir... et quelle déception !

- 7830 Aussitôt arrivé, je m'étais fabriqué *Des amis*
Un tableau sur lequel je pouvais gribouiller
Les phrases dans lesquelles je tentais d'apprendre
L'arabe littéraire, lequel, à tout prendre,
M'intéressait bien plus que les parlars locaux...
Mais quand, allant au souk, je tentai quelques mots
7835 Au regard ahuri du vendeur de théières
J'avais vite compris qu'on était loin du Caire !
Ce n'était pas le cas de René et de Flo,
Nos amis qui avaient très vite appris des mots
Courants, et qui assidûment déjà suivaient
7840 Des cours pour débutants, qui moi me rebutaient...
J'avais un jour longtemps parlé avec René
Rencontré quelque part du côté du café
Où nous allions souvent, baptisé "Jour et Nuit"
Je lui avais bien sûr, narré un peu ma vie...
7845 Et lui de son côté, la leur, en Algérie
Quelques années plus tôt, comme "coopérants";
Ils étaient venus là avec leur deux enfants,
Leur fille Blanche était la copine d'Isa,
Même si à la danse, elles ne manquaient pas
7850 De se chipoter pour celle qui aurait droit
À porter les pointes, pour la première fois !
Ils habitaient tout près d'Agadir, Inezgane ;
Florence, ses parents étaient venus d'Espagne
En France après la victoire du Caudillo ;
7855 Son père, à Barcelone, avait risqué sa peau,
Et un temps détenu dans le camp d'Argelès,
Fut travailleur forcé dans cette forteresse,
Base des sous-marins allemands à Bordeaux,
Qui demeure aujourd'hui près du "Bassin à flot",
7860 Un chancre, une verrue, témoin de cette époque

- Où la France n'était plus qu'une pauvre loque
 Sous la botte allemande, cirée par Pétain !
 Aujourd'hui l'Allemand, devenu Maghrébin
 Musulman de surcroît, s'est installé en douce,
 7865 Après avoir d'abord su imposer sa force
 De façon sanglante, et ce sont nos édiles
 Qui maintenant lui rendent la vie plus facile,
 Déroulant sous ses pas le tapis de prière,
 Et notre soumission. . . Ne nous laissons pas faire !
- 7870 Mais à l'époque où nous étions à Agadir
 L'Islam était encore en sommeil, à vrai dire.
Omar Et l'arabe pour moi, langue si poétique,
Khayyam Me distrait un peu de celle informatique !
 Après avoir longtemps écrit et répété
- 7875 Les phrases d'"Assimil" en leur médiocrité,
 J'avais trouvé au souk un livre rapiécé
 D'Omar Khayyam, et s'il m'avait tant captivé,
 C'est que les textes du grand poète persan
 Y figuraient traduits en français, allemand,
 7880 Italien et anglais, espagnol — et lisant
 Ces diverses versions, je trouvais étonnant
 De voir qu'elles montraient aussi différemment
 Le même poème — du moins prétendument. . .
 Un jour après mon cours, alors, j'ai demandé
- 7885 À quelques étudiants, s'ils voulaient bien m'aider
 À déchiffrer ces vers. . . Et ils m'ont expliqué
 Pourquoi ces vers étaient en deux parties scindés
 Avec rime intérieure, et qu'il fallait scander
 Spécialement chacune de ces deux moitiés. . .
- 7890 Et puis ci, et puis ça, et en me le lisant,
 D'un seul coup, effaré je me trouvais devant
 Une forme ignorée à mes yeux surgissant,
 Comme si devant moi, allait se déchirant
 Le voile d'Isis soudain, devenu transparent !
- 7895 Je comprenais pourquoi toutes les traductions
 Ne pouvaient évoquer cette illumination. . .

L'arabe est une langue à nulle autre pareille,
 Un poème endormi — qu'il suffit qu'on réveille,
 Mais c'est aussi pourquoi cette langue est inapte
 7900 À la modernité, même si on l'adapte !
 Tout comme le français avec tous ses accents
 Est à l'informatique inapte absolument. . .
 Le français est la langue de la suggestion,
 Du discours en sous-main, et de la précaution,
 7905 Du deuxième degré de signification,
 De la plaisanterie saupoudrée d'injonction
 Et s'il ose parfois s'élancer à l'épique,
 C'est pour mieux retomber dans les vers idylliques !
 L'américain, qui est un anglais bas de gamme,
 7910 A mérité pourtant, grâce à ce Walt Whitman
 De figurer pour moi aux côtés de Khayyam !
 Et si Faulkner a su en tirer bien des gammes,
 Sa structure elle-même en fait le véhicule
 Le plus commode dans toutes les ergastules
 7915 Où se mijotent en chaudrons algorithmés
 Les logiciels qui de nos vies vont s'emparer,
 Et dont personne n'est maintenant à l'abri !
 Laissons à chaque langue son propre génie. . .

*L'arabe,
les langues*

La moto n'était pas vraiment tasse de thé
 7920 Pour Mireille, faisant ça pour m'accompagner ;
 Aux engins mécaniques pétaradants et sales
 Elle préféra vite les pets d'un cheval !
 Il y avait à Agadir deux "Clubs Hippiques",
 Dont l'un était tenu par la mère énergique
 7925 D'une très grande amie d'Isabelle, Ursula,
 Et Mireille bientôt, choisissant celui-là,
 Devint rapidement passionnée cavalière,
 Et put y acheter un bon cheval pas cher
 Faisant mentir ainsi le parfait syllogisme !
 7930 Il s'appelait "Polo", et avec stoïcisme
 Supporta même un peu mes quelques tentatives. . .
 Mais j'ai trouvé bien vite la bête rétive,
 Préférant de beaucoup la poignée et le frein
 — Celui de la moto, plutôt que du bourrin !

*Cheval
et fantasia*

7935 Je laissais donc très vite sa bête à Mireille
 Dont elle obtint des joies à nulle autre pareilles. . .
 Un jour allant au pas tout le long de la plage,
 Elle vit arriver, lui bouchant le passage,
 De nombreux cavaliers, blancs vêtus, brandissant
 7940 De longs et vieux fusils, et qui, en l'entourant,
 L'invitaient à les suivre, tout en expliquant
 Qu'ils étaient venu là faire un entraînement
 Pour une "fantasia", donnée prochainement.
 Et Mireille amusée suivit leurs injonctions,
 7945 Galopant et criant, dans les détonations !
 Au fond c'était un peu la version cavalière
 D'une folle équipée, en moto, la première
 À laquelle elle prit part, et la dernière. . .

7950
l'"Enduro"
du Souss

C'était un "enduro" : nous partions sur la plage
 Une quinzaine au moins, un peu de tous les âges,
 Et nous devions aller jusqu'à Sidi Ifni,
 En traçant notre route, sans rien de précis,
 En traversant le Souss, et tout droit vers le Sud,
 En franchissant du sable et d'inférieurs paluds. . .
 7955 Mireille avait alors sa Yamaha quat'cent :
 Elle était sur la ligne, le moteur tournant ;
 D'autres dames aussi, faisaient groupe avec elle
 Riant des quolibets des machos à bretelles. . .
 Le coup partit donnant le signal du départ,
 7960 Et toutes les motos font un grand tintamarre !
 Mais à moins de cent mètres, les premières vagues
 De la mer et du Souss cessaient d'être une blague :
 Il fallait bien choisir où se trouvait le gué,
 Et déjà barbotaient plusieurs motos, noyées !
 7965 Mireille était passée, même toute trempée,
 Comme je la suivais, je lui avait montré
 La grande dune qu'il fallait escalader.
 Un instant arrêté souffler dans la bougie
 De quelqu'un m'appelant au secours, une amie,
 7970 Je repartis voyant Mireille sur la pente,
 Et compris qu'elle allait chuter dans la descente
 En fonçant droit. . . je hurlai, mais en vain !

- Je m'enlissais moi-même, et alors, quand enfin
 J'arrivai au sommet de la dune : plus rien !...
 7975 OÙ était-elle donc ? Soudain je vis du sable
 Tout en bas, remuer, et l'indéfinitissable
 Forme quasi-humaine, d'un casque coiffée,
 Péniblement sortir de son trou encastrée...
 Je mis du temps à faire le tour de la dune,
 7980 Et nous avons bien ri, malgré son infortune !
 Si d'un coté la dune offre une belle pente,
 De l'autre c'est le vide, un saut pour parapente !
 Nous avons réussi à sortir la moto,
 Et en l'époussetant, et suant sang et eau,
 7985 Elle a redémarré, nous voilà repartis...
 Nous n'étions pas encore du sable sortis,
 Que nous apercevons, venant vers nous, au loin,
 Un grand escogriffe, et un bidon à la main...
 En s'approchant on le voit mieux : c'est lui, Michel !
 7990 Tombé en panne sèche, avec la ribambelle
 Des rescapés du sable et de l'eau disparue,
 Il revenait à pied... Après conseil tenu,
 Derrière moi monté, ce qui m'alourdissait,
 Nous sommes repartis, et si je zigzaguais
 7995 Nous avons retrouvé une piste plus dure,
 Et arrivons enfin au bout de l'aventure !
 Mais il était très tard... et tout était fini,
 Les agapes prévues furent un panini
 Quelques gâteaux... sablés, et une bière tiède
 8000 Mais nous avons quand même eu les honneurs du bled
 Avec quelques youyous et tapes dans le dos...
 Il fallait revenir : le goudron était chaud !
- Depuis toujours j'avais rêvé d'être aviateur ;
 Un rêve de gamin, bien loin d'instituteur...
 8005 Ici, à Agadir, était un professeur
 Jean-Pierre, qui avait le grade d'instructeur
 À l'aéroclub, et pilote de voltige,
 Il commandait aussi l'équipe de prestige
 Du royaume marocain ; pour lui l'aviation
 8010 Était toute sa vie, il avait son avion,

Et passait ses vacances tout au bout des pistes...
 Il portait des "Ray-Ban", et ce n'était pas triste
 De l'entendre conter ses exploits dans les airs ;
 C'est vraiment grâce à lui qu'enfin j'ai osé faire
 8015 Ce qu'ailleurs je n'avais jamais osé tenter :
 Sur un petit avion, apprendre à piloter !
 Je fus donc introduit auprès du chef-pilote,
 Je remplis des papiers, après quelques parloties,
 Et comme médecin, Pierre me délivra
 8020 En bonne et due forme ledit certificat
 D'aptitude au pilotage d'avions privés,
 Et je pus donc enfin, après ça, commencer.
 L'avion était celui du club, le seul d'ailleurs,
 Un "Cessna 150", qui avait des heures
 8025 À son actif déjà, pas très puissant, mais fiable,
 Et il m'a procuré des joies inoubliables.
 J'ai avalé d'abord deux ou trois manuels,
 Et un beau jour enfin arriva la nouvelle
 Que je ferai mon premier vol, avec Jean-Pierre,
 8030 Et je montai à bord : je n'étais pas peu fier,
 Mais très impressionné aussi, je dois le dire...
 Le décollage, en soi, n'est pas vraiment le pire :
 On met les gaz et quand on est bien "dans les tours"
 On tire un peu le manche à soi, on voit "la Tour"
 8035 Qui peu à peu descend, et l'horizon bascule,
 Les hangars rapetissent, se font ridicules,
 Puis on ne voit plus rien que l'hélice — et le ciel !
 Jean-Pierre m'apprenait peu à peu les ficelles
 Du métier... mais parfois riait, à mes dépens :
 8040 Il me faisait monter, et verticalement
 Jusqu'au point où l'avion "décroche", et redescend
 En vrille, d'un seul coup, c'est très impressionnant !
 Ou bien il me coupait le contact en riant
 Et me disait : « À toi de jouer maintenant ! »
 8045 Et je devais trouver, parmi les arganiers
 Un endroit un peu grand où pouvoir me poser...
 Et toujours je voyais un chameau, un pylône,
 Là où je croyais bien avoir trouvé la zone
 Où je pourrais toucher le sol sans rien casser...

- 8050 Mais au dernier moment, il remettait la clé,
 Il me prenait le manche, avec les gaz à fond,
 Et on redécollait, en rasant les buissons
 Faisant fuir les troupeaux de chèvres affolées :
 On n'avait pas le droit du tout, de se poser !
- 8055 Atterrir demandait beaucoup plus d'attention
 Que pour le décollage : car la position
 Devait être indiquée à "la Tour", et se mettre
 En ligne avec la piste, je dois reconnaître
 Que longtemps cela fut pour moi une gageüre !
- 8060 Ensuite les "volets", augmentant la voilure
 Et avec précaution, réduire un peu les tours,
 Enfin tirer doucement sur le manche, pour
 Joliment "arrondir" la courbe de descente. . .
 Jusqu'à ce que les roues touchent et que l'on sente
- 8065 Soudain la terre ferme, et rouler au hangar,
 Descendre, et on se sent toujours un peu bizarre,
 D'être à nouveau bipède, traînant sur le sol !
 On note les minutes, les heures de vol. . .
- 8070 Un jour, après beaucoup d'heures de ce manège, *"Lâché" !*
 Je venais de monter et m'attacher au siège,
 Quand Jean-Pierre me dit : « Maintenant c'est à toi ! »
 Et au lieu de monter encore près de moi
 Il me fit signe de partir — interloqué,
 Et un peu paniqué, je me suis récitè
- 8075 Les manoeuvres apprises, et j'ai décollé !
- 8080 Une fois que je fus installé en palier,
 Je fus pris de fou-rire et de jubilation,
 Me disant « Cette fois, c'est bien moi le patron ! »
 Il ne pourra plus me jouer ses tours sadiques,
 Jean-Pierre, — et c'était vraiment un instant magique :
 Je voyais défiler au dessous le rivage,
 La mer était verte et scintillait, et la plage
 Me donnait envie de descendre, pour mieux voir
 Si je reconnaissais quelqu'un, pour tirer gloire
- 8085 De montrer que je volais — oui, mais en avion
 On ne peut jamais trop ralentir pour de bon,

الطائرة AERONAV			الرحلة المسار ROUTE		نوع الطيران NATURE DU VOL		ساعات الطيران HEURES DE VOL			أمر رقم و إسم و إسماء المناطحة ذات الشرف ORDRE, NOM ET PRÉNOM DU SCAUX NOM ET PRÉNOM DE L'AUTONOME JUSQU'EN		
التاريخ DATE	نوع TYPE	الرقم NUMERO	الرقم NUMERO	الرقم NUMERO	الرقم NUMERO	الرقم NUMERO	الرقم NUMERO	الرقم NUMERO	الرقم NUMERO	الرقم NUMERO	الرقم NUMERO	
3/3	CAE	CAE	EP	TD P	0.20							
3/3	CAE	CAE	EP	"	0.15							
3/3	"	"	"	"	0.15						LÂCHÉ	
4/3	"	"	"	V. Locca	0.30							
4/3	"	"	"	V. Locca	0.35							
5/3	"	"	"	V. Locca	0.40							
5/3	"	"	"	TD P	0.40							
5/3	"	"	"	Agadir Agadir	1.30							
6/3	"	"	"	V. Locca	0.20							
6/3	"	"	"	V. Locca	0.50							
7/3	"	"	"	V. Locca	0.35							
التوقيت Temps							4.30	2.20				
إجمالي Total							26.50	2.20				

À droite, le mot "LÂCHÉ". Premier vol seul à bord, le 5 mars 1979.

Sauf à poser les roues. . . je devais remonter
D'autant que de "la Tour" on m'avait demandé :
« Echo-Victor, votre altitude et position ?
8090 Un trafic à mille pieds, faites donc attention ! »
Je me mis à tourner pendant un temps très long
Avant de voir passer un de ces gros poissons
Juste au-dessus de moi, et j'en eus des frissons !

8095 Comme j'étais "lâché", je saisis l'occasion
Un jour que Mireille devait être à cheval
Dans la zone déserte au long du littoral,
Vers le sud, je mis donc le cap de ce côté ;
Quand je l'eus aperçue, je me suis amusé
A lui dire bonjour en battant de mes ailes :
8100 Manche à droite et palonnier un peu, rien de tel
Pour plonger sur une aile, et puis d'inverser ça,
Alors depuis le sol on me remarquera !
Mireille au bruit de l'avion m'avait vu,
Et me fit signe, répondant à mon salut. . .

8105 Un autre jour j'étais parti me promener,
Suivant la côte vers le sud, émerveillé
De ces rouleaux majestueux comme brisés,
Cette blancheur liquide, à l'ocre des rochers,
Quand soudain, comme il est fréquent en ces régions,

Frayeurs...

- 8110 Une brume de mer envahit l'horizon !
 J'allais entrer dedans — et je volais à vue :
 Le "Cessna" n'avait pas pour ça été prévu,
 N'ayant pour me guider que "compas" et "alti"...
- 8115 Mon sang ne fit qu'un tour, et je pris le parti
 De revenir bien vite vers l'aéroport
 Mais faire demi-tour demande des efforts
 Et prend un peu de temps, qui suffit à la brume
 Pour se jouer de moi, qui n'était qu'une plume
 Prise dans les secousses de ses tourbillons !
- 8120 Je savais qu'en ce cas même la direction
 Qu'indique le compas ne me renseignait pas
 Sur mon inclinaison, et qu'ignorant cela
 Je risquais d'atterrir pour finir, de guingois,
 Sur une aile penché, et de "casser du bois" !
- 8125 Mais fort heureusement comme je descendais
 En finale ainsi que "la Tour" me l'indiquait,
 Soudain un trou se fit dans la brume, et le ciel
 Apparut, et la piste, et les hangars, et mes ailes
 Un peu de biais, c'est vrai, je pus les corriger,
 8130 À temps, et la sueur au front, me suis posé !
- De ces expériences j'ai eu du plaisir,
 Et aussi des angoisses, mais pour en finir,
 Je n'ai jamais trouvé ce que j'avais cherché
 Comme je l'avais cru : une vraie liberté... .
- 8135 Je devais tout d'abord fournir un "plan de vol"
 Et quand j'étais là-haut, c'était la camisole
 Des ordres de "la Tour", ce qui me contraignait :
 Je ne pouvais donc pas aller où je voulais !
 J'avais le sentiment d'être au bout du cordon
- 8140 Que gamin j'attachais au pauvre hanneton
 Pour le faire voler tout à ma guise, en rond,
 J'étais un cerf-volant, même dans mon avion !
- Mais avec tout cela, moto et piloter,
 J'avais un peu laissé ma thèse de côté.
- 8145 Je décidai de m'y remettre : il me fallait
 Taper encore à la machine, car j'avais

- Tant de choses déjà faites comme cela . . .
 Et d'ailleurs, à l'époque, l'"Apple" n'était pas
 Encore à même de remplir cette fonction :
- 8150 Pas d'imprimante encore, et de toutes façons,
 La sauvegarde était bien trop aléatoire :
 Les disquettes ne sont apparues que plus tard.
 Je me suis bricolé alors une tablette
 Installée à l'arrière de notre "Estafette".
- 8155 Et quand nous allions à la plage, au "dix-sept",
 Je tapais là le "Chevalier de la Charrette",
 Avec l'arrière grand ouvert, voyant la mer . . .
 C'était une façon assez peu ordinaire
 De travailler, qui m'attirait plaisanteries,
- 8160 Mais pour faire le scribe, et de la recopie,
 Je trouvais mon "scriptorium" roulant agréable
 Et à celui des moines nettement préférable !
- En soixante-dix neuf, je m'en fus à Paris,
 Pour aller "soutenir" ma thèse, comme on dit ;
- 8165 C'était pour moi vraiment une belle occasion
 Pour la première fois, voyager en avion !
 J'étais un peu crispé, je n'étais pas à l'aise
 Dans ces cérémonies que je trouvais niaises . . .
 Je dus faire l'achat de costume-cravate,
- 8170 Et ma tante Suzette, requise à la hâte,
 Eut l'amabilité d'y faire les retouches ;
 Il n'était plus question de tongs ou de babouches :
 Je dus même acheter des souliers vernissés ;
 Dans cet accoutrement je me sentais gêné,
- 8175 Mais la séance eut lieu sans le moindre public,
 À part quelques curieux ou quelques nostalgiques :
 C'était à la Sorbonne, il me semble, un amphithéâtre
 Sentant le bois ciré et l'odeur du génie
 De tous ceux qui l'avaient, avant moi, fréquenté.
- 8180 Le Jury fut affable, il était composé
 De Chaurand, Bianciotto, et de Claude Régnier ;
 Je fus donc après la discussion « proclamé
 Docteur en Linguistique à l'Université
 Avec mention très bien, à l'unanimité. »

- 8185 Je serais bien parti aussitôt, par ma foi !
 Mais les usages font que l'impétrant se doit
 D'inviter le jury pour le dédommager
 Du travail qu'il a fait et pour le remercier. . .
 M'étant un peu renseigné, j'avais retenu
- 8190 Une grande table, dans un resto connu,
 Répondant au doux nom des "Noces de Jeannette"
 Dans une ambiance chic et des plus désuètes. . .
 Le champagne bientôt heureusement permit
 Au-delà des raideurs de la cérémonie,
- 8195 De parler un peu vrai ; et Régnier, bourguignon
 Nous tenait des discours sentant le vigneron !
 Il était truculent cet homme et son accent. . .
 J'avais pu grâce à lui lire "Les Aliscans",
 Il était très ami aussi avec Chaurand.
- 8200 Le repas ne fut pas, je le craignais pourtant,
 Guindé mais bien plutôt genre "franches lippées",
 Et de ce fait je n'ai pas vraiment regretté
 La somme rondelette que j'ai déboursée !
 Je suis vite rentré à Agadir ensoleillé
- 8205 Quittant le froid brumeux de novembre à Paris
 Le jour de mes quarante-deux ans bien remplis !
- De son côté Mireille avait pu "potasser"
 Le CAPES ; et l'écrit réussi, à Paris est allée
 Pour y passer l'oral, où elle a su briller. . .
- 8210 Il ne lui restait plus qu'une épreuve à passer
 En classe, devant un Inspecteur "en mission",
 Envoyé pour cela, frais payés, par avion,
 Une aubaine en général très recherchée,
 Surtout quand le pays est un peu éloigné
- 8215 Et que l'on peut y joindre, assurément, l'utile
 À l'agréable, et même l'austère au futile. . .
 Un beau jour donc advint, "missi dominici"
 Un Inspecteur venu spécialement de Paris
 Pour voir comment faisait Mireille dans son cours,
- 8220 Pour réussir à faire lire, et quels détours
 Il lui fallait user pour pouvoir enseigner
 Devant des marocains le bonnet sur le nez. . .

- Comme il avait aussi, cumulant les missions,
 Dans notre “CPR”, à faire une inspection,
 8225 Il nous fut présenté, à la récréation,
 Et je vis devant moi — oui ! — Monsieur Castillon !
 Celui à qui j’avais, dans ma première vie,
 Joué un tour pendable dans une copie !
 Je restai bouche bée un instant et je vis,
 8230 Qu’il me reconnaissait, et alors je lui dis :
 « Vous, Monsieur Castillon... Alors ça ! Vous ici...
 Vous avez donc franchi la barrière aussi,
 Et vous êtes passé — vous ! — de l’autre côté ? »
 Il détourna la tête et sans mot ajouter,
 8235 Avec le Directeur, il a continué.
 Je n’en revenais pas, et j’étais mortifié :
 Lui ! Un si bel esprit ! Un terrible critique
 De tout ce qui était un peu trop hiérarchique,
 Devenu le suppôt de l’administration !
 8240 C’était pour moi une triste désillusion...
 Mais une fois de plus, et non pas la dernière,
 J’avais dit ma pensée, — ce n’est pas chose à faire !
 Dans l’entrevue qu’ensuite elle a eue avec lui,
 Mireille l’a trouvé sévère ; et elle a bien senti
 8245 Qu’il s’en fallait de peu qu’il ne se soit vengé
 En refusant que son CAPES soit validé...

À Villocette

- Quand arrivait l’été, nous repartions en France ;
 Nous aurions pu rester, mais pendant les vacances
 Le “chergui” quelquefois soufflait du Sahara :
 8250 La chaleur qu’on avait appréciée jusque-là
 Soudain se transformait en braise insupportable...
 Nous l’avons éprouvée une fois, incapables
 De partir tout de suite, pour cause de visites,
 Espérant que ce serait fini au plus vite
 8255 Avant que les visiteurs ne viennent ici,
 Car pour eux c’eût été un terrible souci !
 Nous allions donc prendre le frais à Villocette
 Comme d’autres l’hiver allaient à la Croisette
 Pour y trouver soleil, et eau tiède, et farniente ;
 8260 Mais pour nous le voyage signifiait l’attente,

Car la route était longue et le fourgon rempli
 De tapis, de bouquins, de vases marocains. . .
 Au bout de deux années nous avons pu enfin
 Revendre l'Estafette, en France, à des cousins,
 8265 Et avec la "Cx" nous nous promettions bien
 De faire cette fois comme de vrais touristes
 Dans les "paradores" et non plus sur les pistes ;
 Mais comme son nom précisément l'indique
 Cette voiture était aérodynamique,
 8270 Au point que même toutes les vitres baissées,
 Aucun air ne pouvait venir nous caresser,
 Et qu'en Andalousie, ou même en Aveyron,
 C'était une fournaise, et de transpiration
 Nous arrivions trempés, à la fin du voyage !
 8275 Mais dans la Creuse enfin, nous avons des nuages,
 Et même de la pluie, qui au début du moins
 Nous semblait délicieuse, ensuite beaucoup moins. . .

Au fil de ces années nous avons arrangé
 Un peu notre maison : l'eau étant arrivée
 8280 J'ai pu abandonner la cuve et les tuyaux,
 Et nous avons fait faire quelques gros travaux :
 Installer une douche, cachée sous l'escalier,
 Des toilettes en bas, tout au fond du cellier.
 Nous pouvions maintenant y recevoir des gens :
 8285 Ma mère y est venue, je ne sais plus comment ?
 Peut-être par le train : à l'époque déjà
 Elle n'aurait pas pu arriver jusque-là
 Avec sa 2CV — si elle l'avait encore ?

Je retrouvais mes livres avec un grand plaisir,
 8290 Mais ils souffraient beaucoup, commençaient à moisir. . .
 Une fois installé, au bout de quelques jours,
 J'avais envie de voir un peu les alentours,
 Et nous allions jusqu'à Aubusson bien souvent,
 Car dans ce bourg, au moins, il y avait des gens !
 8295 Il faut bien dire que la vue de mon bureau
 N'était pas vraiment ce qu'on peut voir de plus beau. . .
 Et après la lumière et la mer d'Agadir,



Ma mère à Villocette.

Les pignons de granit me tiraient des soupirs.
 Pour les filles tant qu'elles ont été petites,
 8300 C'était là qu'on faisait des choses inédites :
 Prendre les oeufs des poules, donner aux lapins
 Des fanes de carottes, et suivre la Colette,
 Atteler la jument, monter dans la charrette,
 Pourchasser les moutons, caresser les chevreaux,
 8305 Dans l'étable le lait qui gicle dans le seau...
 Et puis quand le tracteur fit son apparition,
 C'était à qui irait tenir la direction
 Un instant sous le regard amusé de Louis,
 Et le gros rire de Colette réjouie.
 8310 Quant à nous, nous étions quelque peu en exil :
 Notre vie désormais était à Agadir,
 Et au fond nous étions contents de repartir.
 En traversant la France, et l'Espagne, on sentait
 Que chaque kilomètre en plus nous rapprochait
 8315 De ce qui, pour de bon, était notre "chez nous" :
 Je pensais que nous y resterions jusqu'au bout,

Jusqu'à notre retraite, et même après peut-être,
 Comme fit notre ami, Vincent, le géomètre. . .
 Il n'en fut pas ainsi : ce fut un peu ma faute,
 8320 Me comportant un peu en chef des Argonautes
 Me croyant invincible, et vite transpercé
 Par la flèche perfide d'un chef contesté.
 Mais attendez un peu : pour le moment encore,
 Allant à Agadir, nous allions à bon port !

8325 Notre contrat était chaque année, en Janvier,
 Et de façon tacite, d'un an prolongé.
 Mais quand fut arrivé janvier quatre-vingt-un,
 Nous fûmes étonnés de ne recevoir rien. . .
 Nous avons patienté encore un peu, pourtant,
 8330 Sachant que le courrier, ici, était très lent.
 Ne voyant rien venir, nous avons demandé
 Aux collègues s'ils étaient, eux, renouvelés ?
 Et de fait, ils l'étaient. Dans la désespérance,
 Il nous fallut bientôt nous rendre à l'évidence :
 8335 Ce n'était pas le fait d'un hasard, d'une erreur,
 Mais bel et bien celui de notre Directeur !

*Contrat
rompu !*

Il est vrai que depuis quelque temps je sentais
 Une animosité de sa part, qui tranchait
 Assez curieusement avec son attitude
 8340 Des premières années ; Ben Khaldoun, c'est son nom,
 Et s'il était, bien sûr, loin d'avoir le renom
 De celui dont il était le falot homonyme
 Il se montra d'abord quelqu'un de magnanime,
 8345 Envers ceux qui pour lui des bouteilles de vin
 Achetaient, se faisant pourvoyeurs clandestins !
 Cela nous amusait, et comme il se montrait
 Nettement francophile, j'étais très satisfait
 D'être dans un établissement marocain
 Dont le patron aimait les femmes, le bon vin,
 8350 Et ressemblait plutôt à un Omar Khayyam
 Se moquant quelque peu des préceptes d'Islam !
 Mais les piliers de la sagesse ne sont pas
 Faits de bouteilles vides ni de matelas ;

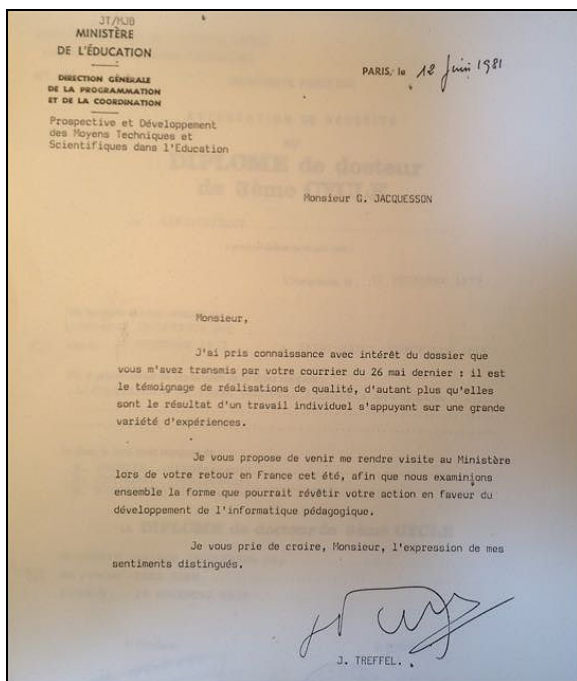
- Et la rumeur disait qu'à force d'accidents
 8355 Et de plaintes portées pour des détournements
 Il était quelque peu une sorte d'otage
 Aux mains de la police, et que ses dérapages
 Routiers et amoureux, devaient lui coûter cher
 Car il avait toujours sur le dos, des "affaires"...
 8360 De mon côté, déçu par son comportement,
 Je me pris un peu trop pour un chevalier blanc ;
 Étant le plus ancien et le seul Agrégé
 Je me croyais un peu d'armure protégé
 Et je me faisais fort d'aller le contester
 8365 Au nom de tous les autres, et même m'élever
 Contre son attitude envers nos étudiants :
 Nous avions commencé dans des baraquements,
 En attendant que soient commencés les travaux
 D'un établissement tout moderne, tout beau.
 8370 Au bout de quatre années, tout était achevé :
 Chambres des étudiants, et cuivre repoussé
 Des très grandes marmites, pour les cuisiniers.
 Nos étudiants vivaient à plusieurs entassés
 Dans des chambres sordides, et à la rentrée
 8375 Ils croyaient tous pouvoir enfin emménager
 Dans le nouvel établissement terminé !
 Mais rien ne se passa, tout resta comme avant.
 Le Directeur toujours trouvait des arguments
 Pour repousser la date de cette ouverture :
 8380 Je crus bon de lui dire que sa forfaiture
 N'avait que trop duré, il en fut très fâché...
 À quelques mois de là, nous fûmes convoqués
 À l'inauguration, avec des sommités :
 À cette comédie, je ne suis pas allé...
 8385 Rien de très étonnant si je fus disgracié !

 Mais même en admettant que je sois condamné
 Pour mauvaise conduite, cela n'expliquait pas
 Que Mireille elle aussi soit privée de contrat !
 En colère elle alla, Ben Khaldoun se moqua
 8390 D'elle, disant « Vous êtes belle comme ça !... »
 On avait décidé de rester malgré tout,

Se battant pour garder son poste, jusqu'au bout.
 Elle alla à Rabat, rencontra qui de droit ;
 Elle vit un rapport plein de mauvaise foi
 8395 Envoyé tout exprès par notre Directeur :
 Qui faisait d'elle-même un portrait peu flatteur,
 Prétendant qu'elle était en retard à ses cours
 Et les mains dans les poches, en traversant la cour !
 On lui dit que c'était un peu n'importe quoi,
 8400 Qu'il n'y avait pas là motif à un renvoi !
 Mireille est revenue toute réconfortée. . .
 Mais jamais une ligne ne fut envoyée,
 Et elle eut beau téléphoner, téléphoner,
 Elle a dû reconnaître avoir été flouée !
 8405 Nos collègues, devant ce qui nous arrivait,
 Compatissaient, bien entendu, mais n'en pensaient
 Pas moins : « Il l'a bien tout de même un peu cherché. . .
 Avec son perpétuel besoin de provoquer ! »
 J'avais tenté de faire appel au syndicat,
 8410 Mais son représentant avait un profil bas :
 Tout le monde savait qu'avec le Directeur
 De certaines denrées il était amateur. . .

 Un seul de nos amis eut une idée valable : *Un espoir. . .*
 Puisque c'était joué, et irrécupérable,
 8415 Il fallait regarder ailleurs, et envoyer
 Au Ministère français un solide dossier
 Présentant, en informatique, mes travaux :
 Il connaissait le nom d'un grand ponté là-haut
 Que cela pourrait bien, quand même, intéresser.
 8420 Il fit si bien que j'en vins à me résigner,
 Et que je collectai, arrangeai, présentai
 Tout ce que pour l'arabe autrefois j'avais fait,
 Et le mini-tableur aussi, et mes quelques essais
 De jeux éducatifs. . . et enfin envoyai
 8425 Tout cela à l'adresse d'un certain Treffel
 Qui avait son bureau dans la rue de Grenelle.
 Puis je n'y pensai plus : nous étions à fin mai
 Et c'était le départ qui déjà nous hantait. . .
 Il nous fallait songer à faire des dossiers

- 8430 Pour demander des postes pas trop éloignés
L'un de l'autre, sachant que dans les rectorats
Les gens de l'étranger sont ceux qu'on n'aime pas
La jalousie rendant aigre les secrétaires
Celles ou ceux qui font, de fait, les carrières,
- 8435 Selon qu'on met dessus ou dessous vos dossiers,
Quand le Grand Chef pressé vient enfin pour signer. . .
Et d'avoir attendu, d'avoir cru les sirènes,
Nous étions en retard : deux jours restaient à peine,
Et nous voulions, bien sûr, respecter les délais !
- 8440 Nous avons pris l'avion, en hâte, pour Rabat,
Et le soir à l'hôtel, nous n'en finissions pas,
Une carte de France étalée, et la liste,
Des postes à pourvoir, c'était surréaliste :
Nous avons désigné, presque les yeux fermés
- 8445 Et en pointant du doigt, les régions où aller :
Nous avons donc un peu été parachutés
En fin de compte, comme des rapatriés !
Rentrés à Agadir, sur la paye de mai,
Nous avons constaté que deux jours nous manquaient.
- 8450 Bien que nous ayons fait, en règle, une demande
De congé, c'était bien là une réprimande
De plus du Directeur. . . Et un tel procédé
Suffisait à mes yeux pour qu'il soit méprisé.
Mais peu après m'arrive une lettre du nom
- 8455 Du Ministère, que j'ouvre sans illusions. . .
Et voilà que soudain je me sens transporté
Comme en lévitation, comme ressuscité !
Les termes en sont tels que je crois me tromper,
Et la relis deux fois ; Mireille d'acquiescer :
- 8460 "On" a pris au sérieux ce que je présentais !
"On" me laisse entrevoir plus que je n'espérais !
- Maintenant je pouvais affronter tête haute
Tous les préparatifs de départ ; et la faute
Dont un être médiocre me rendait coupable
- 8465 Allait donc me donner une place à la table
Sinon des dieux, du moins de ceux qui traceraient
Les lignes du futur numérique, et feraient



La lettre du Ministère

- 8470 Tout pour que la machine soit à l'encrier
Comme l'imprimerie fut aux gratte-papier !
J'allais participer à la révolution
Du savoir, et même de nos institutions. . .
À défaut du "Grand Soir", ce serait le "Matin
Des magiciens" du binaire, nouveau parchemin,
Où désormais allait s'écrire notre Histoire !
- 8475 Mais ce qui m'attendait, ce n'était que déboires. . .
- 8480 Les vacances venues, je filai à Paris.
J'allai au Ministère, rendez-vous étant pris.
Après avoir bien sûr attendu très longtemps,
On me fit pénétrer dans un bureau très grand
Mais rempli de cartons, de dossiers empilés. . .

*... et quelle
déception!*

L'homme en face de moi, au sourire attristé,
 Me fit des compliments, mais s'excusa bien vite :
 Il ne pouvait vraiment, pour l'instant, donner suite
 À ce qu'il m'avait dit ; il me fallait d'abord
 8485 Suivre un stage, en septembre, et seulement alors,
 Je pourrai postuler pour une affectation
 Dans une "structure de coordination".
 Ses propos étaient vagues, son air fatigué,
 Il fuyait mon regard, tripotait des papiers. . .
 8490 Nanti d'un gros dossier, je sorti ahuri :
 Je me demandais bien si c'était celui-ci
 On bien un imposteur, un quelconque sosie
 Que j'avais rencontré, — ce qui était écrit
 Étant si différent de ce qu'il m'avait dit !
 8495 Je fus un long moment, dans la rue, un "zombie" . . .

Les mois ayant passé, le retour achevé,
 Je fis à Aix le stage où je fus envoyé,
 Où je m'ennuyai ferme, et n'appris rien du tout :
 Les gens qui étaient là et venaient de partout
 8500 N'avaient jamais encore tâté du clavier,
 Découvraient le "Basic" avec curiosité. . .
 Le "formateur" n'étant pas du genre sévère,
 J'obtins de lui au moins que l'on me laissât faire
 Et ayant amené avec moi l'Apple II,
 8505 Travaillant dans mon coin, je fus moins malheureux.
 Le stage terminé, de nouveau j'attendais,
 La prétendue affectation — rien ne venait,
 Et jamais plus je n'obtenais au téléphone
 Celui que j'avais vu, mais une autre personne,
 8510 Qui ne me connaissait ni d'Ève ni d'Adam
 Et qui se répétait sans cesse, me disant
 Qu'il me fallait attendre, et faire la rentrée
 Ce qui sonnait le glas de ma vie tant rêvée !
 Et de fait, rien ne vint, j'eus beau guetter La Poste :
 8515 La rentrée arriva, je dus prendre mon poste. . .

Ce n'est que bien plus tard que je compris pourquoi
 Celui qui me reçut m'avait battu si froid :

8520 Entre le douze juin, la date de sa lettre,
 Et le jour de juillet où je me fis connaître,
Mitterrand Président prit des hommes nouveaux !
 Les cartons, les paquets emplissant son bureau
 Témoignaient de son sort : ayant été démis
 Il ne pouvait plus rien de ce qu'il avait dit !
 J'eusse pu pardonner, disant la vérité ;
8525 Je n'ai pas oublié sa malhonnêteté.

Fin du Volume 1

Du même auteur...

Traduction en numérique et papier

Montaigne - “Les Essais” - transposition en français moderne du texte de 1595. 3 volumes.

Traductions en numérique

La Chanson de Roland : texte bilingue, avec traduction en vers.

Chrétien de Troyes : Yvain, Le Chevalier de la Charrette ; traduction en vers.

Renaud de Montauban : La Chanson des 4 fils Aymon ; traduction en vers.

Béroul : Tristan et Iseut ; traduction en vers.

Per Abbat : Le poème du Cid ; traduction en vers.

Lucrece : De la Nature ; traduction en vers. Livres I,II,III.

La Boétie : De la Servitude Volontaire. Transposition en français moderne.

Oeuvres personnelles en numérique et papier

Burdigala : Guide poétique du promeneur dans Bordeaux.

Mer intérieure : Prose poétique.

Éphémérides, 1 et 2 : Pamphlets poétiques.

Scripta Manent : Poèmes.

On peut accéder à certains de ces ouvrages sur le site <http://numlivres.fr> pour les versions numériques ou “PDF”.

Pour les versions papier, voir sur les sites marchands : “lulu.com” ou “amazon.fr”

*La mise en page de ce volume
a été réalisée par l'auteur
sur Macintosh avec \LaTeX*